REVUE

DES

DEUX MONDES.

—

TROISIÈME SÉRIE.

IMPRIMERIE DE H. FOURNIER,
RUE DE SEINE, 14.

REVUE

DES

DEUX MONDES.

TOME TROISIÈME.

TROISIÈME SÉRIE.

PARIS,
AU BUREAU DE LA REVUE DES DEUX MONDES,
RUE DES BEAUX-ARTS, 6.
LONDRES,
CHEZ BAILLIERE, 219, REGENT STREET.
—
1834.

UN

VAISSEAU A LA VOILE.

DE LA NAVIGATION

DANS L'ORIENT,

DANS L'ANTIQUITÉ, DANS LE MONDE MODERNE.

Voyez ce vaisseau surgissant tout à coup aux extrémités de l'horizon, où pendant quelques instans il apparait suspendu entre le ciel et la terre; voyez-le déployer au vent ses larges voiles, bondir sur la vague écumeuse, et tracer dans l'espace un large et blanc sillage.

Existe-t-il un autre spectacle qui, autant que celui-là, parle à l'imagination, qui soit une plus féconde source d'impressions et de réflexions diverses, qui nous en dise davantage sur les destinées humaines, qui nous emporte et plus vite et plus loin dans le monde de la rêverie?

Un assemblage informe de quelques troncs d'arbres a été l'ori-

gine de ce vaisseau. Comme la nature sait tirer le chêne du gland caché en terre, le génie de l'humanité a su le tirer de cet humble germe, immense et magnifique, tel que nous le voyons à cette heure. Mais aussi que d'efforts, que de découvertes, que d'inventions successives se sont enchaînés les uns aux autres pendant la durée des siècles, pour que ce résultat fût produit! Tous les arts, depuis les plus naturels à l'homme, jusqu'aux plus exquis, jusqu'aux plus raffinés, toutes les sciences, depuis les plus élémentaires jusqu'aux plus sublimes, ont mis tour à tour et tout à la fois la main à la construction de ce navire. Dans l'innombrable multitude de parties diverses dont il est formé, toutes jusqu'au moindre clou, jusqu'à la plus imperceptible cheville, ont été scrupuleusement mesurées, rigoureusement calculées par rapport à l'ensemble. Chacune des phases du développement de cette grande œuvre a été de la sorte comme le résumé complet et le dernier mot d'un siècle, d'une époque du monde. A lui seul ce vaisseau nous raconte, par conséquent, l'histoire entière de l'intelligence humaine. Il est comme une vaste épopée, où se trouvent glorifiés et les travaux de l'humanité sur la terre et ses triomphes successifs dans sa grande lutte avec la nature extérieure, sur laquelle elle est appelée à régner un jour en souveraine absolue.

Expression complète, éclatante manifestation de la toute-puissance terrestre de l'homme, n'est-il pas déjà comme le symbole anticipé de cette glorieuse et définitive victoire?

Par le commerce, unissant ensemble les nations du globe les plus éloignées les unes des autres, il va semant çà et là les germes féconds de la civilisation. Il est l'agent le plus actif de ces fréquentes et faciles communications au moyen desquelles tous les peuples semblent de jour en jour tendre à se confondre en un seul peuple. Il est le théâtre et l'instrument des combats les plus terribles que l'homme puisse livrer à l'homme. Heurte-t-il de sa proue quelque rivage inculte et désert jusque-là, de ce choc ne tarderont pas à naître de nombreuses cités destinées à devenir riches et florissantes. Loin de tout rivage, vogue-t-il comme perdu au sein de l'immensité, on le voit, par les savantes évocations de ses pilotes, arracher, pour ainsi dire, de la voûte du ciel les astres étincelans, et les contraindre à devenir ses guides au milieu des déserts de l'Océan.

Avant la génération où se rencontra le premier navigateur, bien des générations humaines dûrent probablement passer sur la terre. L'homme qui, le premier, se hasarda loin du rivage, au sein de la vaste mer, sur un frêle esquif, devait posséder une de ces ames fermes, un de ces cœurs haut placés qui ne se peuvent rencontrer fréquemment dans la foule. L'impression que nous éprouvons à la vue de l'Océan est en effet solennelle, religieuse, mêlée d'une sorte de vague terreur. A l'aspect de cette immensité sans limites, image et reflet de l'infini, nous nous sentons comme accablés de la conscience de notre petitesse et de notre infirmité.

Aux époques primitives du monde, l'homme ne donnait d'ailleurs encore aucune prise aux nombreux aiguillons qui plus tard le précipitèrent et l'excitèrent au sein de cette orageuse carrière.

La terre, dont six mille ans n'ont point encore épuisé la fécondité, naguère vierge encore, fournissait abondamment à tous les besoins de ses nouveaux habitans; elle semblait se plaire à épancher presque sans culture tous les trésors de son sein. Le spectacle qu'elle étalait aux yeux de l'homme, nouveau pour lui, suffisait à ces instincts de curiosité, à ces désirs de l'inconnu, l'un des plus nobles instincts de sa nature. La science, dédaigneuse d'expérience et de voyages, s'enfermait dans la sainte solitude des temples; on ne la voyait point aller çà et là, s'efforçant de peser, de mesurer, de décrire la terre, qu'elle ne foulait aux pieds qu'avec une sorte de dédain. Le mystère de la nature et de la destinée de l'homme, elle le demandait aux échos encore retentissans de la grande parole de la révélation primitive. Avant de s'attacher à la poussière où il venait d'être condamné à ramper pour tant de siècles, l'homme devait en appeler ainsi pendant long-temps de la terre au ciel, de la nature extérieure à un monde d'amour et d'intelligence, d'où peut-être il arrivait, dont il lui restait peut-être quelques vagues souvenirs.

Des multitudes d'hommes possédés de l'inspiration des combats ne tardent pas à se mouvoir en tous sens. On entend comme un grand bruit de chevaux, de chariots, de machines de guerre. Du sein des époques, pour ainsi dire, cosmogoniques, les héros primitifs de l'Inde nous apparaissent à la tête de leurs innombrables armées. A l'aurore des temps historiques, d'autres héros, d'autres conquérans, non moins merveilleux, se montrent encore, roulant

çà et là, du nord au midi, de l'est à l'ouest, déracinant, emportant peuples, nations et races, et les laissant ensuite accumulés au hasard les uns sur les autres : masse informe, bloc immense, d'où le législateur sait pourtant retirer aussitôt ces magnifiques empires de l'Inde, de la Perse, de l'Égypte, qui, à la distance des siècles, nous étonnent encore de leurs étranges et colossales proportions. Il les façonne sur un type, sur un modèle en dehors de nos propres conceptions. Il les pose, pour l'éternité, sur la base de ces institutions de granit, auxquelles tient encore de nos jours le peu de leurs débris que le temps n'a pas encore achevé de dévorer.

A ces siècles appartiennent encore les plus grands, les plus imposans monumens de l'art. C'est Babylone avec ses prodigieuses murailles revêtues de fantastiques et merveilleuses peintures, avec ses jardins suspendus, avec ses portes et ses ponts innombrables; c'est Ninive avec ses quinze cents tours, qui s'en vont porter jusque dans les nues des murailles assez larges pour donner passage à trois chariots de guerre dont le roulement imitera celui du tonnerre; ou bien Persépolis, qui se balancera sur d'innombrables colonnes de marbre blanc au sein de la plaine d'où elle est sortie; ou bien encore Bactres, qui au sommet de sa montagne apparaîtra comme un diadème artistement taillé; ce sera encore la vallée du Nil, qui, avec ses pyramides, ses obélisques, ses labyrinthes, ses lacs creusés de mains d'hommes, le grand nombre de ses villes industrieuses, peuplées, florissantes, apparaîtra elle-même comme une seule cité, comme un magnifique palais. La surface de la terre se couvre en tous lieux des œuvres de l'homme; ce domaine où il vient d'entrer, on dirait qu'il se hâte de l'orner et de l'embellir, comme pour en mieux assurer sa prise de possession.

Dans cet empressement, il exécute de ses mains d'enfant des œuvres devant lesquelles pâliront et s'effaceront à jamais les œuvres des siècles suivans, en dépit de leurs arts savans et de la puissance de leurs machines. Le granit et la pierre semblent dociles et légers pour ses doigts encore novices, la nature n'a point encore appris à désobéir à ce souverain qui vient de lui être donné. Les pyramides s'élèvent dans une plaine de sable, loin de toute carrière, loin de tout rivage qui puisse fournir des pierres ou des rochers;

c'est comme une création, une œuvre sortie d'une parole. Babylone se trouve-t-elle quelque peu gênée du fleuve immense qui gronde et se joue au milieu de ses immenses travaux, des ponts et des quais qu'elle se propose de bâtir, elle se baisse, le prend dans ses bras, et s'en va le porter dans ce lac qu'elle vient de creuser, et où il pourra désormais mugir et se débattre à son aise sans plus l'interrompre, tout puissant, tout impétueux qu'il soit. On dirait une prévoyante nourrice allant porter à quelques pas l'enfant mutin dont elle veut réparer ou orner à loisir la couche habituelle.

Tout entier à ces travaux, l'homme ne se hasarde point sur l'Océan. Si de temps à autre, et de loin en loin, l'histoire fait mention de quelques flottes, elles ne sont nullement en rapport avec les grands monumens, les gigantesques entreprises que nous avons cités. Ces flottes, en général, à la suite des armées, n'ont guère d'autre destination que celle de remonter les rivières et d'en favoriser le passage. La flotte de Darius, celle même d'Alexandre, se bornent à suivre les côtes, ouvrant des chemins qui doivent se refermer promptement derrière elles; le sillage qu'elles ont tracé, bien vite effacé, ne deviendra point un fertile sillon destiné à se couvrir plus tard d'une riche moisson de nombreuses flottes et de hardis navigateurs. La flotte d'Alexandre, Alexandre lui-même, que sont-ce d'ailleurs, sinon de véritables, mais passagères apparitions du génie de l'Europe dans le monde de l'Orient?

Quant à la pirogue même de l'Indou, c'est là un germe tombé dans un terrain où il ne doit pas prospérer. C'est un mot dont la signification, sublime peut-être, n'est comprise d'aucun de ceux qui l'écoutent. Aucune oreille n'entend cette voix qui, dans le bruissement des flots sur le rivage, appelle le navigateur vers d'autres rives encore inconnues, l'exhorte à prendre hardiment possession du vaste Océan.

La cosmographie des Indous trahit à chaque ligne toute l'ignorance, ou, pour mieux dire peut-être, toute l'indifférence de ces premiers habitans du monde sur la vraie forme de la terre, sur la situation respective de ses parties diverses. Faisant d'une montagne merveilleuse, qu'elle appelle le mont Mérou, la base et le soutien du monde, elle divise ce mont en plusieurs zones ou étages, qu'elle suppose habités par des êtres de différentes natures. L'homme oc-

cupe le sommet du mont; au-dessous de lui se trouvent des créatures inférieures à lui dans l'échelle de la création; au-dessus, des créatures supérieures, des dieux et des demi-dieux. Autour du mont Mérou sont d'autres montagnes habitées aussi par des héros ou demi-dieux, et toutes surchargées de palais où éclatent à l'envi l'or, les perles, les pierres précieuses. De côté et d'autre, des îles, des mers, des continens, sont jetés dans l'espace d'une façon tout arbitraire, toute fantastique, par rapport à leurs positions réciproques, mais qui, toujours habités par de saints brames, par des guerriers tout puissans, n'en réfléchissent pas moins avec la dernière exactitude la civilisation indoue, ou du moins l'idéal de cette civilisation : naïve démonstration que l'expérience et les voyages n'entrent pour rien dans ce bizarre échafaudage du monde; qu'il n'était et ne pouvait être qu'une sorte de symbolisme encore inexplicable pour nous, et qui peut-être le sera toujours.

Le fond de ces idées ne s'est jamais complètement effacé de l'esprit oriental. Les Chinois, dont la civilisation a subi un développement de plusieurs siècles, sans jamais s'altérer par l'admission d'élémens étrangers, les Chinois, aujourd'hui même, placent encore le céleste empire au centre du monde. Les Persans ne se font pas des idées beaucoup plus justes de la forme de la terre. Tous ces peuples de l'Orient, au bord de leurs mers incessamment sillonnées par les vaisseaux de l'Europe, n'en ont pas moins une sorte d'horreur instinctive de l'eau; le génie ne les appelle pas sur mer. La Providence réservait cette carrière à la bouillante activité des Européens que n'auraient pu contenir les limites resserrées de leur territoire, et qui, par ces mille chemins toujours ouverts, s'est épanchée sur le monde entier.

Le germe demeuré stérile au bord des mers de l'Orient, devait donc croître et se développer rapidement sur les rivages de la Méditerranée. De ce mot, de cette parole demeurée incomprise du monde oriental, devait sortir tout un poème merveilleux où brilleraient les plus nobles facultés de l'intelligence humaine.

Le plus ancien historien nous a conservé le nom de celui qui le premier, bégayant cette parole, se risqua sur mer : « Des ouragans, dit Sanchoniaton, ayant tout à coup fondu sur des arbres de la forêt de Tyr, ils prirent feu. Or, dans ce trouble, Ousoüs, s'étant

saisi d'un tronc d'arbre, le dépouilla de ses branches, et osa le premier se hasarder sur mer. » La crainte du feu aurait ainsi aidé à la hardiesse du premier navigateur. La navigation des Phéniciens, c'est-à-dire leur civilisation tout entière, mœurs, arts, richesse, industrie, institutions, tout cela serait, ainsi, sorti du moment d'effroi éprouvé par Ousoüs au retentissement de la foudre. Vico, le grand philosophe napolitain, assigne la même cause à l'origine de la société chez les hommes, qui, depuis le déluge, auraient vécu dispersés. Dans tous les ordres d'idées et de spéculations, celui qui veut remonter jusqu'à ce commencement obscur des choses, où nul œil d'homme ne saurait pénétrer, ne se trouve-t-il pas toujours obligé d'avoir recours à quelque fait mystérieux et inattendu, tout semblable à ce coup de tonnerre de Vico et de Sanchoniaton? Ou, pour mieux dire, ne faut-il pas toujours finir par en appeler à la main cachée qui lança ce tonnerre!

De nombreux imitateurs se précipitèrent bientôt sur les traces d'Ousoüs, perfectionnant son œuvre de jour en jour, Au lieu d'un seul tronc d'arbre, ils en mirent plusieurs ensemble, ils les surmontèrent plus tard d'un plancher, et le radeau fut créé; radeau que le navigateur put alléger ou appesantir à son gré, selon qu'il espaçait ou rapprochait davantage les poutres grossièrement équarries qui étaient comme le fondement de l'édifice. Nous assistons dans Homère à la construction d'un de ces radeaux. « Calypso fait « présent à Ulysse de divers instrumens pour construire le vais- « seau qui devait le conduire à Ithaque. Elle lui donne une grande « hache à deux tranchans : un morceau d'olivier travaillé avec « beaucoup d'art servait à la manier avec facilité. Elle fit aussi don « à ce héros d'une scie très parfaite, et le conduisit à la forêt située « à l'extrémité de son île où croissaient les plus grands arbres. On « y voyait des aulnes, des peupliers, des sapins, dont la tête sem- « blait se perdre dans le ciel; ils étaient d'une grande beauté et « très propres à la construction des navires légers. La déesse, les « ayant fait voir à Ulysse, le quitta et retourna dans son palais. « Ulysse alors, commençant à travailler avec ardeur, coupa promp- « tement les arbres. Il en abattit vingt en tout, dressa leurs faces à « la règle et à l'équerre, et les rendit parfaitement lisses.... Il les « perce tous avec une tarière, les unit par des chevilles et par des « liens; puis, par la largeur qu'il donne à son radeau, en rend le

« contour semblable à celui qu'un savant constructeur donne au « fond d'un vaisseau de charge.... Il pose ensuite les planches, et « les attache aux longues poutres placées d'espace en espace. » Ulysse se hasarde sur cette frêle embarcation pour revoir sa chère Ithaque; mais le courroux de Neptune la brise et la disperse. C'est un magnifique navire phéacien, conduit par cinquante rameurs, qui ramène Ulysse aux foyers paternels; le génie de l'humanité n'en était pas demeuré long-temps à l'informe radeau sur lequel s'était d'abord hasardé le fils de Laërte dans son impatience d'échapper à Calypso.

L'invention de l'aviron aplati par le bout, qui donna une facilité nouvelle à guider ces premières embarcations, celle de l'hameçon et de la ligne, qui donna un but d'utilité à ces courses maritimes, attirèrent de jour en jour, sur mer, un plus grand nombre de navigateurs encore novices. Tyr s'essayait de la sorte à prendre possession de l'élément où elle devait dominer, de cette mer qu'elle devait couvrir un jour de ses flottes. Ce sont les premiers efforts du jeune aigle aux environs de son aire.

Les troncs d'arbres équarris du radeau que nous venons de décrire étant sujets à se disjoindre, pour remédier à cela, on les lie plus fortement entre eux au moyen d'un second plancher, plancher inférieur et plongeant dans l'eau; on unit ensuite les deux planchers par des planches et des bordages, dans le but de rendre la marche du radeau plus facile, en empêchant l'eau de pénétrer entre les poutres qui le forment. On a dès lors une masse flottante, où les vides et les pleins se combinent en proportions diverses; on l'arrondit, on l'effile par les extrémités, pour lui donner la facilité de fendre les flots avec plus de rapidité. Plus tard, on supprime le plancher supérieur, dont l'élévation ne défendait qu'imparfaitement le pilote contre la vague, et le navigateur fut porté par le plancher du fond. Relevez alors quelque peu par la pensée les côtés de cette informe embarcation; recourbez, à leurs extrémités, celles des poutres qui se trouvent perpendiculaires à l'axe du bateau, et vous aurez construit, dans ses parties essentielles, le navire de l'antiquité; vous aurez sous les yeux ce vaisseau qui lui sembla trop merveilleux pour être sorti des mains et du génie de l'homme, et dont elle attribua l'invention aux Dioscures.

Les radeaux et les navires ne servirent pas tout d'abord à des usages bien distincts, ne se différencièrent pas des uns les autres par des propriétés essentiellement différentes. L'historien déjà cité nous apprend qu'avant que cela fût, bien des années durent s'écouler. « Dans la treizième génération, dit-il, les descendans des « Dioscures, ayant construit des navires et des radeaux, naviguè- « rent. » Sans mâture et sans voilure, le navire ne pouvait encore beaucoup différer, en effet, du radeau, dont il venait à peine de sortir. Avant de s'élancer dans les airs, brillant et radieux, le papillon rampe ainsi pendant quelques instans sous les débris de la grossière chrysalide qui naguère l'enveloppait tout entier.

Le premier navire de grande dimension qui apparaît dans les mers de la Grèce est monté par Sésostris; le conquérant se rendait en Thrace. Des multitudes d'autres vaisseaux, construits sur ce modèle, ne tardent pas à sortir des industrieuses mains des Hellènes; mais dans leurs mains il devient en même temps plus rapide, plus léger, plus propre à fendre rapidement les flots, pour fondre à l'improviste sur les riches vaisseaux marchands de l'Égypte et de la Phénicie. Dès son enfance, la Grèce trahissait ces instincts de guerre et d'aventures maritimes qu'après tant de siècles nous retrouvons en elle aussi vifs, aussi indomptables qu'aux premiers jours du monde. Les compagnons d'Ulysse, d'Achille et de Ménélas ne diffèrent guère, sous ce rapport, de ceux de Miaulis et de Canaris; tant cette sorte de guerre, si remplie d'aventures et de périls, a plu de tout temps aux hommes de cette contrée! Dans le palais de Ménélas, l'or, l'argent, l'ivoire, la pourpre, brillent avec une profusion dont s'étonne Télémaque sorti depuis peu de sa pauvre Ithaque: « O fils de Nestor! dit-il à « l'oreille de son compagnon, ô toi le plus cher de mes amis! quel « éclat! quelle magnificence! Ainsi brille sans doute dans l'Olympe « le palais où Jupiter assemble les dieux. » Mais la naïve exclamation du jeune homme a été entendue de Ménélas; il se hâte de lui apprendre que c'est au prix de mille fatigues, de mille périls, de mille courses sur mer, qu'ont été conquis tous ces trésors.

A cette époque, douze cents vaisseaux de construction grecque vont aborder aux pieds de la cité d'Hector et de Priam. Les plus petits de ces vaisseaux, ceux de Philoctète, portent cinquante

hommes, et les plus grands, ceux des Béotiens, cent vingt; le le reste tombe entre ces limites extrêmes. Cinquante rameurs font mouvoir les navires de cette seconde espèce, et le nombre des rameurs exprimera pendant long-temps les plus grandes dimensions qu'il soit possible de donner à aucune sorte de navire. Alcinoüs ordonne-t-il qu'on prépare pour Ulysse le meilleur et le plus grand de ceux qui se trouvent dans ses ports, ce sera cinquante rameurs que nous verrons s'asseoir sur les bancs de ce navire. Le poète n'en aura pas moins recours à toute la magnificence de ses comparaisons, pour nous peindre la vitesse et la rapidité de sa marche. « Tels, dans la vaste arène, quatre coursiers généreux excités par l'aiguillon partent à la fois, et, dressant leurs têtes altières, emportent rapidement un char au terme de sa course; tel le vaisseau d'Ulysse court sur la plaine liquide, la proue élevée, tandis que derrière la poupe roulent et bouillonnent les flots écumeux avec un mugissement sonore. L'aigle lui-même est moins rapide dans les plaines de l'air. » Plus merveilleux encore devait être sans doute le vaisseau des Argonautes, monté qu'il fut par tant de héros, célèbre par tant de glorieuses aventures, chanté d'âge en âge par tant de poètes aux harmonieuses paroles; mais à la construction de ce navire, le mythe et le symbole ont tellement mis du leur, qu'on ne saurait plus faire la part à la vérité historique. On ne sait trop comment, sous quelles formes se le représenter : on est plus disposé à le chercher dans les plaines azurées du ciel qu'au milieu des vagues qui bruissent contre nos rivages. Dans la guerre de Troie, au contraire, l'histoire, la réalité, bien qu'encore revêtue de la brillante robe du mythe, se laissent pourtant déjà voir assez distinctement.

Dans les siècles suivans, les rivages de la Méditerranée tout entière deviennent tributaires des hardis navigateurs de la Phénicie. Les premiers, franchissant les colonnes d'Hercule et pénétrant dans le grand Océan, ils s'en vont semer çà et là leurs colonies sur les rivages éloignés. Dans une de ces excursions, leurs vaisseaux se trouvent tellement surchargés de métaux et d'étoffes précieuses, qu'ils imaginent, dit-on, d'attacher à leurs ancres des lingots d'or et d'argent qu'ils ne savent plus où mettre ailleurs. Les premiers ils font le tour de l'Afrique, partant de la mer Rouge et revenant

par les colonnes d'Hercule, après avoir vu le soleil se lever à leur droite. Après Tyr, Athènes, dont la démocratie turbulente devait se plaire sur ces flots agités, son emblème éternel et toujours vrai; Corinthe, située entre deux mers dont elle était le lien, ouvrant tout à la fois un port à l'Asie et un autre à l'Europe; Rhodes, à qui, du temps d'Homère, le commerce prodiguait déjà tellement ses richesses, que le poète les croit amoncelées par les mains de Jupiter lui-même; la molle Ionie, tout inspirée du génie d'Athènes; Samos et Syracuse, sous des hommes de génie qu'elles appellent leurs tyrans; Marseille, qui a été implanter au sein de la Gaule encore barbare toutes les élégances de la civilisation grecque; toutes ces villes, toutes ces colonies, se montrent tour à tour ou bien à la fois sur les eaux de la Méditerranée. Mais entre toutes, et toutes les effaçant, domine superbement Carthage, qui a reçu de Tyr, dont elle est née, le sceptre de la mer, sceptre qu'elle eût étendu sur le monde entier, s'il ne lui était arrivé de le heurter contre l'épée romaine.

A l'époque de la deuxième guerre des Perses, on voit apparaître sur les mers de la Grèce une espèce de vaisseau nouvelle, ou du moins peu connue: les trirèmes. Long-temps avant cette époque, un charpentier de Corinthe, du nom d'Aminoclès, avait imaginé de substituer trois rangs de rameurs à l'unique rang qui jusqu'alors mettait la galère en mouvement. Le moyen employé était fort simple: il consistait à étager les nouveaux rangs les uns au-dessus des autres. Sur chaque navire la force d'impulsion se trouvait ainsi tout à coup triplée. Deux siècles s'étaient écoulés avant que l'importance et l'utilité de cette invention, qui apparemment avait devancé de trop loin les besoins de son époque, fussent appréciées. Mais Thémistocle, qui, après la victoire de Marathon, n'en lisait pas moins dans l'avenir de terribles dangers pour la patrie; Thémistocle, qui, dans les longues nuits que les *trophées* de Miltiade changeaient pour lui en *cruelles insomnies*, méditait sur les moyens de soustraire la Grèce au joug toujours menaçant des barbares; Thémistocle eut assez d'adresse, se servit assez habilement de son crédit sur l'esprit de la multitude, pour lui persuader de faire construire, d'un seul coup, cent trirèmes du modèle inventé par Aminoclès, trirèmes que nous voyons combattre à Salamine.

La flotte des Perses, composée de douze cents gros vaisseaux, surpassait de cinq ou six fois celle des Grecs. Le peu de largeur de la passe préservait ces derniers du danger d'être enveloppés; mais, au moment où les deux flottes vont s'aborder, un vent de mer soulève les vagues avec impétuosité à l'entrée du détroit. Les galères grecques, longues et faciles à manœuvrer, se jouent de la tempête, glissent avec agilité sur les flots amoncelés, et voltigent à l'entour des lourds vaisseaux des Perses qui demeurent immobiles, ou bien, roulant, tanguant au gré des vents et de la mer, ne peuvent se dérober par la moindre manœuvre à la grêle de traits dont l'ennemi les accable, à l'éperon d'acier qui sans cesse menace leurs flancs. Ils se heurtent, s'embarrassent, se brisent les uns contre les autres, laissant aux Grecs cette victoire que Simonide appelle la plus éclatante qui ait jamais été remportée. Xercès n'aura gravi une montagne élevée qu'afin d'apercevoir mieux, et de plus haut, toute l'étendue de son désastre; les quatre secrétaires dont il s'est entouré n'auront servi qu'à enregistrer plus exactement toute la honte de sa défaite. Mais dans la balance où ont été pesées les destinées de l'Orient et celles de l'Europe, qui l'a emporté sur la puissance du grand roi entraînant à sa suite l'Asie tout entière? Le génie de Thémistocle, et plus encore peut-être le génie d'un obscur charpentier de Corinthe!

Toutefois, qu'il s'en faut que les galères d'Aminoclès aient atteint les dernières limites du perfectionnement des constructions navales! Elles ne sont bientôt elles-mêmes qu'un point de départ pour de nouveaux perfectionnemens; elles ne sont qu'un germe dont la fécondité se développe presque immédiatement.

Chacune des rames donnant le mouvement à la galère corinthienne, n'était maniée que par deux bras, que par un seul rameur. Thucydide, en rendant compte d'une opération de la guerre du Péloponèse, en fournit une irrécusable preuve : « On résolut, dit-il, que chaque matelot, prenant sa rame, irait par terre de Corinthe jusqu'à la mer qui regarde Athènes. » Or, en raison de leur longueur et de leur poids, les rames de l'étage supérieur devaient être difficilement maniables, dans les gros temps surtout, par la force qui leur était appliquée; d'autres rames, plus longues et



plus lourdes eussent entièrement cessé de l'être. Pour remédier à cet inconvénient, on imagina de mettre plusieurs rameurs sur les bancs de l'étage supérieur; puis on arriva bientôt à ce principe général, qu'il fallait proportionner le nombre des bras à la longueur et au poids des rames à manœuvrer, ce qui permettait de se servir de rames beaucoup plus allongées qu'on ne l'avait fait jusqu'alors, et aussi d'augmenter le nombre des étages de rames jusque-là borné à trois. On vit bientôt des galères qui en eurent quatre, cinq, six, sept, et jusqu'à huit et même dix; nouveaux navires dont la capacité intérieure, la rapidité de marche, le tirant d'eau, les proportions de toutes sortes, se trouvaient tout-à-fait supérieures à ce qui avait existé jusque-là. C'était une révolution nautique tout entière. On avait trouvé le moyen de multiplier presque à volonté, presque à l'infini, la force motrice du vaisseau jusque-là resserrée dans d'étroites limites. L'inventeur de cette nouvelle espèce de navires fut, suivant toute apparence, Denis le tyran; ce fut lui, du moins, qui le premier fit sortir du port de Syracuse des galères où se trouvaient combinées pour la première fois sa propre découverte et celle du républicain de Corinthe. Ainsi se bâtit incessamment sous nos yeux ce grand vaisseau de l'état dont nous sommes à la fois les constructeurs et les passagers. Ouvriers animés de passions, de volontés, de désirs, d'idées diverses, aristocrates, peuples et rois y travaillent incessamment; mais dirigés par une invisible main, tous ces efforts épars et confus n'en concourent pas moins à un but commun, n'en tendent pas moins de jour en jour à la réalisation d'un seul et même plan.

Carthage montre la première au monde le phénomène d'une puissance uniquement maritime. Elle n'est, à vrai dire, qu'une immense flotte amarrée au rivage de l'Afrique. A quelques pas d'elle est le désert; autour de ses murailles roulent çà et là, dans toute leur indépendance native, des tribus qui ne parlent ni n'entendent sa langue; le désert la presse de ses sables stériles qu'elle dédaigne de féconder. Et pourquoi se courberait-elle péniblement sur le sillon, cette reine orgueilleuse des mers? Pourquoi se dévouerait-elle à recueillir les fruits et les moissons de la terre, à force de sueurs, de douloureux travaux? Les rivages du monde entier ne sont-ils pas ses tributaires? Parmi eux, n'est-ce pas à qui

sera le plus empressé de déposer à ses pieds ce qu'il produit de plus rare, ce qu'il possède de plus précieux? Les mains de ses enfans ne seront pas davantage chargées d'armes pesantes; elle ne prodiguera pas leur sang précieux au milieu des combats; les hasards de la mer, les périls des tempêtes, sont les seuls dangers qu'ils seront appelés à braver. La mer ne lui fournit-elle pas assez d'or pour solder tout le sang de tous ces peuples qu'elle précipite sur les champs de bataille sans relâche et sans pitié! Sa destinée, à elle, c'est de régner sur les flots, de porter le sceptre des mers, qui eût été celui du monde, si Rome ne lui eût fait face sur le rivage opposé.

Au moment où pour la première fois ces deux villes, jusqu'alors presque inconnues l'une à l'autre, se trouvèrent en présence, toutes prêtes à se prendre corps à corps, Rome n'avait pas un seul navire en mer, la mer elle-même était pour elle chose nouvelle. Elle n'hésite pas cependant à se confier à cet autre élément; il lui apparaît comme un champ de bataille. A peine a-t-elle trouvé sur le rivage une galère carthaginoise poussée par la tempête, qu'elle transforme ses légionnaires en charpentiers, en constructeurs, en charrons. Les vieilles forêts sont abattues: leurs arbres roulent sur le rivage où, bientôt dégrossis, équarris, sciés, courbés de mille façons, travaillés en tous sens, ils se transforment en nombreuses galères. Dans l'intervalle de leurs travaux les guerriers se sont faits marins, comme ils venaient de se faire charpentiers et constructeurs; au commandement d'un chef, placés sur le rivage dans le même ordre que le sont les rameurs dans une galère, ils s'étaient exercés à la manœuvre, au maniement de l'aviron. A peine en mer, on rencontre la flotte des Carthaginois, commandée par Annibal. La légèreté des vaisseaux de ces derniers, l'habileté de leurs marins, semblent d'abord leur donner la victoire; mais elle reste en définitive aux Romains, qui prennent ou coulent cinquante galères ennemies, parmi lesquelles se trouve celle d'Annibal, et mettent le reste en fuite. Trois mois après, c'est-à-dire quatre mois environ après la publication du décret des consuls ordonnant la construction des galères, cent quarante mille Romains remportent une nouvelle victoire navale sur cent cinquante mille Carthaginois. On peut douter que la volonté de l'homme se soit

jamais et nulle part manifestée avec plus de puissance et d'énergie que dans cet épisode de l'histoire romaine.

Disons encore qu'à ses premiers pas sur mer le génie de Rome avait débuté par se montrer inventeur. A la mise en mer des galères, les consuls remarquèrent que, lourdes, pesantes, difficiles à manier, elles ne pourraient tenir contre la rapidité des manœuvres des vaisseaux ennemis. Pour remédier à cela, ils imaginèrent une sorte de machine consistant en une poutre placée à la proue, se mouvant sur des charnières mobiles, et qui, se terminant par un crochet, saisissait tout à coup l'ennemi comme avec une main de fer, et le retenait immobile auprès du navire romain. Le combat dégénérait dès-lors en une mêlée sur un terrain solide où le légionnaire se retrouvait dans son élément. Les peuples, comme les hommes, mettent leur génie à toutes choses, aux plus petites comme aux plus grandes.

Alexandre aussi se tourna vers la marine. A l'époque où la mort le surprit, il méditait, comme on sait, de porter la guerre à Carthage, de longer le rivage nord de l'Afrique pour passer de là en Espagne, soumettre les Gaules et l'Italie, et revenir en Grèce. La Phénicie devait lui fournir pour cette expédition mille vaisseaux, construits sur un modèle de sa propre invention : c'était une galère à trois étages de rames, dont celles de l'étage inférieur étaient manœuvrées par deux rameurs, celles de l'étage du milieu par quatre, celles de l'étage supérieur par six. On les appelait dodécadères. Le projet d'Alexandre aboutissait à faire vraiment de la Méditerranée un lac européen, comme de nos jours le voulut Napoléon. Napoléon avait-il entrepris de réaliser la pensée d'Alexandre demeurée inaccomplie? Alexandre avait-il eu, à travers les siècles, le pressentiment et comme la révélation anticipée de la pensée de Napoléon? On ne sait que croire, que penser, quand il s'agit de tels hommes. Les empêchemens ordinaires du temps et l'espace peuvent-ils être appliqués à ceux qui remplissent le monde et l'éternité?

Les galères d'Alexandre étaient montées par trois cent cinquante à quatre cent cinquante rameurs. Mais il en parut plus tard de bien autrement considérables : des navires de construction égyptienne en employèrent jusqu'à neuf cents; toutefois, trop longues,

trop lourdes, trop difficiles à manier, objet de luxe, d'ostentation, de curiosité, ces galères ne valurent pas pour la guerre la dodécadère d'Alexandre. Celle-ci, ne subissant plus que des changemens peu importans, ne recevant que des perfectionnemens de détail, marque, à peu de chose près, la dernière limite de l'art des constructions navales dans l'antiquité.

Imaginez un navire beaucoup plus bas ponté que nos frégates, mais de longueur à peu près égale, terminé en poupe et en proue par deux dunettes élevées qui dominent le pont; les rameurs, assis sur des bancs rangés les uns au-dessus des autres, de l'arrière à l'avant du navire, comme des gradins dans un amphithéâtre, sont au-dessous du pont; deux ou trois mâts, grêles et petits, s'élèvent au-dessus de ce pont, dégarnis de cordages et de gréemens, car la voilure était une chose accessoire et presque inutile; à Actium, les pilotes d'Antoine remarquent, comme un présage de sinistre augure, l'injonction qu'il leur fait d'emporter les voiles : tel est le navire des anciens. Grace à l'impulsion vigoureuse donnée par leurs nombreux rameurs, ces antiques galères n'en manœuvraient pas moins avec une facilité, une rapidité extrême, pour changer de direction ou pour virer de bord. Tantôt escaladant la vague écumeuse, tantôt se précipitant de son sommet au milieu d'un éclatant sillage, elles apparaissaient avec leurs éperons d'acier étincelant au soleil, semblables au serpent qui se tord, se roule sur lui-même, ou bien dresse fièrement sa tête altière, prêt à s'élancer.

L'imagination ne les trouve point au-dessous de leur rôle, lorsque nous nous les représentons combattant à Salamine pour la liberté de la Grèce, ou bien à Actium pour l'empire du monde.

A Actium, les soldats romains s'indignent cependant que le dénouement du grand drame commencé à Pharsale se fasse sur mer. Au moment où Antoine, sur le point de s'embarquer, parcourt une dernière fois les rangs de son armée de terre, un vieux centurion, tout couvert de blessures, l'apostrophe de son rang : « O « Antoine ! pourquoi, vous défiant de nos blessures et de nos épées, « allez-vous mettre votre confiance sur un bois pourri? Que les « Égyptiens et les Phéniciens combattent sur mer, mais à nous « donnez-nous la terre, à nous qui savons combattre de pied ferme.

« vaincre et mourir. » Le génie de Rome antique parlait une dernière fois par la bouche du vétéran.

Ses sinistres pressentimens n'étaient que trop fondés. Les vaisseaux d'Antoine, construits sur de gigantesques proportions, brillaient de toute la magnificence de l'Orient; mais, dégarnis de rameurs et de marins expérimentés, ils ne pouvaient lutter avec succès contre ceux d'Auguste. Ceux-ci, de moindres dimensions, en étaient plus rapides et plus faciles à manœuvrer, avantages que ne pouvait contrebalancer le courage des vétérans d'Antoine. Aussi chacun des vaisseaux de ce dernier, pendant qu'il demeure presque immobile, est entouré de ceux d'Auguste, qui, autour de lui, décrivent mille cercles et voltigent rapidement en tous sens, l'inondant, l'accablant d'une grêle de traits, de flèches, de piques, de pieux enflammés, de pots de feu; on dirait un corps d'archers assiégeant une citadelle. Les soldats de l'amant de Cléopâtre soutiennent bravement le choc; loin que le cœur leur défaille, ils tiennent la victoire indécise en dépit du désavantage de leur position. Mais soixante vaisseaux égyptiens, sous les ordres de la reine, prenant tout à coup la fuite, s'éloignèrent à toutes voiles du lieu du combat. « Et Antoine, faisant manifestement voir, nous dit Plutarque, qu'il « n'avait ni la prudence d'un général, ni le courage d'un homme, « Antoine n'eut pas plus tôt vu la galère de l'Égyptienne s'éloigner, « qu'oubliant tout et s'oubliant lui-même, que trahissant et aban- « donnant ceux qui combattaient et se faisaient tuer pour lui, il « monta sur une galère à cinq rangs de rames, et suivit celle qui « l'avait déjà ruiné et qui allait achever de le perdre. » Brave et joyeux compagnon pourtant, en faveur duquel s'élève, au fond du cœur, une pitié qui n'est pas dénuée de toute sympathie, quand nous le voyons, au milieu de ses amoureuses orgies, descendre au tombeau dans les bras de Cléopâtre, laissant le monde aux mains du froid, de l'impassible Octave.

De ce moment la marine prit un essor de plus en plus étendu. Les eaux de la Méditerranée furent incessamment sillonnées par d'innombrables galères. Des liens de commerce et des relations d'amitié ne tardèrent pas à s'établir entre les peuples les plus étrangers les uns aux autres, entre les rivages les plus éloignés. La facilité des communications s'accrut de jour en jour. Diodore, se

plaisant à noter les différens climats qu'un navire peut traverser en un petit nombre de jours, en suivant une route alors fréquentée, s'exprime ainsi : « Des Palus Méotides, où habitent les Scythes, « parmi les glaces, il vient souvent à Rhodes, en dix jours, des « navires de charge, poussés par un bon vent ; quatre jours leur « suffisent pour se rendre de là à Alexandrie, d'où ils peuvent arri- « ver en Ethiopie au bout de dix autres jours. En moins de vingt- « cinq jours ils ont donc passé des régions les plus froides aux plus « brûlans climats. » Et aussi que de peuples, que de nations, que de races, que de civilisations diverses, avaient traversé le vaisseau arrivé au terme d'un tel voyage !

Par ces faciles communications, beaucoup des fausses idées qu'on s'était faites sur la situation respective de certaines contrées, sur les mœurs et les usages de leurs habitans, furent successivement rectifiées. Le nord, et peut-être une partie de l'intérieur de l'Afrique, furent aussi bien connus, mieux même qu'ils ne le sont aujourd'hui. Il en fut de même de la plus grande portion de l'Europe et de l'Asie. Mais au-delà, cependant, d'une certaine limite, partout se retrouvait la confusion des idées, partout reparaissait l'empire des fables. Au midi, à l'est de l'Afrique, les géographes plaçaient toute une multitude de peuples aux mœurs, aux usages les plus bizarres, les uns ne vivant que de poisson, d'autres que de tortues, d'autres que d'éléphans, d'autres que de sauterelles, ceux-ci étranglant annuellement leurs vieillards, à heure et à jour fixes, ceux-là périssant inévitablement à un âge donné, par la génération d'une foule d'insectes ailés qui naissaient tout à coup de leur propre sang. Au nord de l'Asie, c'étaient les Scythes, dont l'histoire était toute pleine de prodiges et de merveilles; plus au nord encore, les Amazones, femmes guerrières, efféminant les hommes, et dont l'histoire tout entière n'était peut-être elle-même qu'un mythe ; au-delà, dans la même direction, l'île des Hyperboréens, tous prêtres du soleil, visités tous les dix-neuf ans par Apollon en personne ; puis, au midi, une île découverte par un nommé Yambule, et dont les habitans, presque immortels, se trouvaient doués, d'après les récits de ce voyageur, des plus étranges facultés : leur langue, fendue en deux, de la racine à la pointe, leur donnant, par exemple, la possibilité de parler deux langages divers à la fois, de soutenir en

même temps deux conversations distinctes. On faisait de même de non moins bizarres récits ou de l'Éthiopie, ou des Amazones de l'Afrique, ou de cette Atlantide immortalisée par le génie de Platon, tout engloutie qu'elle fût, suivant la tradition, en un seul jour et une seule nuit, avec ses nombreuses villes et ses florissans royaumes.

A mesure qu'on s'éloignait de la Méditerranée, dont les rivages opposés se trouvaient au dedans des limites de l'empire romain, les fictions des premiers âges reprenaient ainsi leur empire. La science n'avait pas été au-delà des limites où s'était arrêtée l'aigle des légions; elle s'était contentée de décrire et de mesurer le champ des conquêtes fauché par l'épée romaine.

De là une grande incertitude, une grande ignorance chez les géographes et les philosophes des derniers siècles de l'empire, sur la forme générale de la terre. La terre, surface plane et unie, suivant Homère, était une île dont la Grèce faisait le centre, et qu'entourait de toutes parts le fleuve Océan. Ces idées durent se rectifier en partie par les voyages, les guerres, les conquêtes, mais elles ne furent jamais complètement abandonnées de l'antiquité. A la fin de la république romaine, on prêtait à la terre une forme demi-sphérique; puis on concevait le firmament comme une autre demi-sphère, creuse, tournant sur elle-même par un mouvement de rotation continue, et emportant, dans ce mouvement, étoiles, planètes et soleil. On supposait que tous ces astres, s'éteignant en traversant l'Océan dont étaient couvertes les parties inférieures de la terre, se rallumaient le lendemain au côté opposé : Strabon, cité en cet endroit par Bailly, nomme des peuples qui entendaient, du moins prétendaient entendre fort distinctement le pétillement ou le bouillonnement que faisait l'eau au moment où la masse enflammée se trouvait en contact avec elle. Beaucoup de philosophes, dans les derniers siècles de Rome, n'admettaient qu'avec difficulté la rotondité de la terre. Long-temps on l'avait supposée plus longue que large, assez peu épaisse, et flottant dans l'espace, à la façon d'une planche qui se balancerait sur les eaux d'un lac, ou d'un ruban se jouant dans les airs et flottant au hasard. La possibilité qu'elle fût habitée dans toutes ses parties n'était nullement admise, même des philosophes. Cicéron dit positivement que deux zones seulement de la terre sont habitables; et Pline, énonçant la même

opinion, affirme, bien des années après, qu'on ne saurait pénétrer dans la zone torride à cause de l'incendie qui règne perpétuellement dans le ciel de ces contrées. Quant à l'idée des antipodes, c'est-à-dire, au point de vue vulgaire, de gens vivant, comme on le disait bien des siècles après, la tête en bas et les pieds en haut, elle ne pouvait alors se présenter à l'imagination de personne. Et, encore une fois, la science s'était renfermée dans les mêmes limites que la conquête.

Dans cette pensée devait se trouver pour le Romain une source inépuisable de vives et poignantes émotions! Voyez-le à la proue d'un rapide vaisseau emporté sur les eaux bleuâtres de la Méditerranée : aucun cap, aucun rivage, aucun rocher ne pouvait se montrer du sein des flots où les aigles de Rome n'eussent abordé victorieuses; au-delà de cet horizon qui se déroulait à ses yeux, partout, en tout sens, à l'est, à l'ouest, au nord, au midi, c'était toujours Rome. Que lui importait de ne pas connaître le gisement ni l'apparence d'une terre, d'un rivage où le jetait peut-être le caprice des vents et des flots? Cette terre ne lui en appartenait pas moins par le droit de la conquête; ses ancêtres ne l'avaient pas moins foulée en vainqueurs; leur gloire consacrée élevait sur son passage comme des arcs de triomphe sous lesquels il pouvait hardiment s'avancer. Notre imagination ose à peine se représenter ces souverains du monde, accablés que nous sommes de leur grandeur et de leur majesté.

Et pourtant de plus magnifiques conquêtes n'en étaient pas moins réservées à la civilisation moderne. La croix du Christ, symbole de cette civilisation née à ses pieds, devait aller plus loin encore que l'aigle de Romulus. Si la civilisation antique avait fleuri tout autour de la Méditerranée, il appartenait à notre Europe de régner sur cet Océan immense et terrible qui couvre la plus grande partie du monde, et auprès duquel la mer intérieure ne semble qu'un magnifique lac de plaisance.

Au moyen-âge, après que l'invasion des barbares eut mêlé, broyé, pétri ensemble races, peuples et nations, il se fit au sein de cette masse un grand travail intellectuel. Ce travail, consistant dans l'assimilation à un principe uniforme et dans le classement respectif des élémens divers mis en contact les uns avec les autres,

absorbait les forces matérielles et morales de l'Europe ; il ne lui en restait plus à consacrer à de lointaines et hasardeuses entreprises. Gênes, Venise, couvrirent la Méditerranée de leurs flottes, attirèrent à elles les richesses d'une partie du monde, rouvrirent avec les Indes les communications des Romains ; mais elles se contentèrent de suivre les chemins tracés par ceux-ci. Ce n'est guère qu'à la suite des croisades, ces grandes et poétiques guerres où vingt peuples vinrent se combattre autour du tombeau de Christ, que les relations nouées par les chrétiens avec l'intérieur de l'Asie mirent les imaginations sur la voie de découvertes nouvelles. Les récits d'un Vénitien, Marco Polo, qui s'était aventuré jusqu'en Chine, firent naître chez beaucoup d'esprits aventureux le désir de pénétrer dans les pays du Levant. Ses récits merveilleux enflammaient toutes les imaginations. Mille bruits circulaient en outre sur ce fabuleux empire du prêtre Jean ; c'était à qui raconterait le plus de choses étranges de ce mystérieux royaume dont aucun voyageur ne pouvait déterminer la position géographique, et qui flottait, pour ainsi dire, au gré du caprice de chacun, de l'extrémité de l'Afrique aux murs de la Chine. Mais ce vague même, ce manque de notions positives, était un attrait tout-puissant pour entraîner les esprits de ce côté. Aussi dès la fin du XIII[e] siècle, un grand mouvement commercial et industriel se dirigeait déjà vers l'Orient.

A cette époque, à une date demeurée incertaine, et dans une petite ville d'Italie, un phénomène singulier était observé. On remarqua qu'une aiguille aimantée, placée sur un pivot de manière à demeurer mobile, se tournait vers le nord ; l'écartait-on de cette direction, elle y revenait aussitôt qu'elle se trouvait de nouveau abandonnée à elle-même. Mille fois répétée, l'expérience amena mille fois le même résultat. La boussole était découverte. L'œil de l'observateur avait surpris quelque chose de ces innombrables affinités, de ces sympathies secrètes qui unissent par des liens invisibles toutes les parties de l'univers matériel ; l'une des plus grandes lois de la nature, l'un de ses mystères les plus cachés, les plus féfonds, venait de nous être révélé. Un fil d'Ariadne se trouvait tout à coup placé dans la main de l'homme, au moyen duquel il pouvait se hasarder, sans crainte de s'égarer, dans les détours les plus compliqués du labyrinthe du monde. Une voix s'élevait qui, jusqu'à

la fin des siècles, ne cessant de s'écrier : *Nord! nord!* devait enseigner sa route au navigateur, au milieu de l'obscurité des nuits, des vagues en fureur et des vents déchaînés.

La puissance de ce merveilleux instrument n'en devait pas moins demeurer long-temps méconnue ; l'usage n'en commença à devenir quelque peu général, dans les voyages de long cours, que cinquante à soixante ans après la date présumée de sa découverte, à l'époque des grandes entreprises maritimes inspirées par le génie de l'infant de Portugal, don Henri. Le désir de s'illustrer dans la postérité, celui de répandre au loin la foi catholique, préoccupait l'esprit du jeune prince et l'enflammait d'une noble ardeur. Les mathématiques, l'astronomie, la navigation, étaient devenues l'objet de ses études pendant de longues années. Du milieu de son observatoire de Sagres, il conçut la pensée hardie d'exécuter le projet inachevé d'Hannon, et de se frayer un chemin par mer aux Indes orientales. De nombreux navigateurs, inspirés de son esprit, se livrant avec persévérance à l'exécution de ce vaste plan, s'avancent le long de la côte occidentale de l'Afrique, de cap en cap, de rivière en rivière, de station en station : après le cap Bojador, le cap Chevalier; après le cap Chevalier, le cap Blanc ; après le cap Blanc, le cap Vert, d'où furent envoyés à Lisbonne quelques nègres, les premiers qui parurent en Europe ; ils y furent comblés de caresses et de présens : amère ironie de la destinée, qui datait de ce moment même la ruine et l'esclavage de leur race infortunée. Henri vit encore découvrir deux ou trois caps, les Açores s'étaient déjà montrées depuis long-temps ; mais il ne vit rien de plus de l'exécution de son projet, car les grands hommes n'assistent que bien rarement à la réalisation complète de leur pensée ; une loi fatale le veut ainsi. Heureusement que cette pensée n'en porte pas moins tous ses fruits. Après Henri, le mouvement qu'il avait imprimé à son peuple n'en continua pas avec moins d'activité que si lui-même l'eût encore dirigé. L'extrémité méridionale de l'Afrique fut bientôt reconnue. Le terrible cap des Tempêtes apparut armé de tous ses ouragans, défendu par le redoutable génie évoqué par Camoëns. Gama s'avance pour tenter l'aventure, une grande attente se manifeste, une sorte de religieux silence se fait dans le monde qui se livre pourtant à l'espérance.

Le cap des Tempêtes échange son nom contre le nom de meilleur augure qu'il a conservé; des ambassadeurs de Jean Ier partent de Lisbonne pour se rendre, par terre, à la cour de ce mystérieux prêtre Jean dont on veut s'assurer l'amitié; et déjà, sous les voiles épais qui depuis tant de siècles l'ont cachée aux yeux de l'Europe, se laisse entrevoir l'Inde mystérieuse, avec ses productions colossales, ses antiques traditions, et sa sagesse si renommée. Les adorateurs du soleil ne tournent pas les yeux avec plus d'anxiété vers le lieu où il se lève que ne le fait en ce moment l'Europe tout entière.

Les premiers navigateurs qui abordèrent à l'île de Corvo, la plus occidentale des Açores, avaient pourtant trouvé, suivant la tradition, une statue, qui, tournant le dos à l'orient, étendait les bras vers le soleil couchant. Au milieu de l'agitation générale des esprits, personne ne songeait à pénétrer la signification de ce geste; le sens des hiéroglyphes qui couvraient la base de la statue demeurait de même voilé pour des yeux et des imaginations préoccupés de toute autre chose, et cependant un homme que le lecteur a déjà nommé, Christophe Colomb, regardait aussi du même côté que cette statue, que cet homme de pierre des Açores.

Occupé, comme tous les hommes importans de ce temps, de la grande œuvre de l'époque, c'est-à-dire de la découverte d'un chemin par mer aux Indes orientales, l'esprit et l'imagination incessamment tendus vers ce but commun, il n'en tournait pas moins le dos, dans ses spéculations pour l'atteindre, à la route où se précipitait la foule de ses contemporains.

Les excursions des pirates ou des pêcheurs de la Norwège, poussés, dit-on, par la tempête, dans le nord de l'Amérique, étaient-elles connues de Colomb? Avait-il confiance dans ces traditions grecques et romaines qui plaçaient à l'occident du monde une terre immense et inconnue, dont Platon fit son Atlantide? Avait-il eu connaissance des pièces de bois curieusement travaillées, mais empreintes d'un art étranger à l'Europe, et portées, dit-on, par le vent et les courans, des rivages de l'Amérique à celui des Açores? Les géographes anciens, à force de reculer vers l'est les Indes orientales, en étaient venus à les placer à l'ouest, presque au lieu où se trouve en réalité le continent de l'Amérique; cette monstrueuse erreur fut-elle la base du projet de Colomb? Le geste et le

langage de l'homme de pierre des Açores, inintelligibles pour tous, eurent-ils un sens pour lui seul? L'histoire n'a pour tout cela que des conjectures appuyées de plus ou moins de probabilité; mais ce qui semble en avoir davantage encore, c'est que toutes ces circonstances ne devaient être aux yeux de Colomb qu'autant d'incidens d'assez peu d'importance, propres sans doute à le confirmer dans sa résolution une fois prise, nullement à la lui inspirer. La source d'où découlait cette résolution appartenait à un tout autre ordre de faits, d'idées ou de sentimens. Colomb se disait que la terre étant bien réellement ronde, ainsi que la science l'enseignait, il n'y avait nul doute à faire qu'en naviguant à l'Occident, on ne finît par arriver aux contrées de l'Orient; il se disait encore qu'avec le secours de l'aiguille aimantée, le navigateur cessait d'être astreint à ne pas s'écarter des côtes, et que cette indication perpétuelle du nord ne pouvait manquer de lui enseigner la route à suivre au milieu des mers désertes et inexplorées, aussi bien que si ces mers eussent été sillonnées par des milliers de navires. Ces choses, tout le monde les savait sans doute, mais nul que Colomb n'avait eu jusqu'alors l'audacieuse pensée de tenter de les faire descendre de la sphère spéculative où elles étaient reléguées dans celle de l'expérience et de la pratique. Cette pensée ne pouvait venir qu'à l'un de ces hommes dont l'intelligence habite un ordre d'idées et de sentimens singulièrement élevé. Il fallait aussi que cet homme pût apporter dans les régions de la science humaine ce don merveilleux de la foi qui, dans un ordre de choses, fait croire non pas seulement ce que l'on voit et ce que l'on touche, mais bien, au contraire, ce qui confond notre raison et ne tombe sous aucun de nos sens; sublime et toute puissante faculté, qui fut l'un des traits distinctifs du génie de Colomb, et qui donne à tout son caractère une majestueuse et magnifique unité. On sait qu'en Colomb la foi religieuse ne le cédait point en ardeur et en sincérité à la foi scientifique.

Ce Colomb, que le XVIIIe siècle se représentait comme une espèce d'esprit fort et de philosophe, dans la grande entreprise qu'il conçut, se proposait, avant toutes choses, la gloire et la propagation de la religion catholique. S'il se montrait impatient de débarquer en Orient, c'est qu'il l'était réellement d'ouvrir au zèle des missionnaires une carrière et des chemins nouveaux. Faisant aux peuples

des deux presqu'îles indiennes l'application de ce que plusieurs voyageurs racontaient des nations tartares du centre de l'Asie, il écrivait à Isabelle : « Quelle misère! ces pauvres gens n'ont cessé de demander au pape des missionnaires, et ils n'en ont point encore. » L'or et l'argent, les richesses provenant des pays découverts ou conquis, il les consacrait, au fond de sa pensée, à solder une nouvelle croisade; il se voulait mettre en quête d'un monde dans l'espérance de délivrer un tombeau.

Que d'obstacles avant de faire un seul pas, avant seulement de descendre dans cette glorieuse carrière! La pauvreté presse de ses plus rudes étreintes celui qui devait quadrupler la quantité d'or et d'argent qui alors existait en Europe. C'est en copiant, en coloriant des cartes de géographie, qu'il gagne long-temps son pain au jour le jour, celui qui a placé tout un monde sur nos cartes actuelles. Les savans, quand ils daignent lui répondre, combattent par mille et mille objections, qu'un de ses historiens, Herrera, nous a transmises, les plans qu'il obtient parfois de soumettre à leur jugement. Occupés du siège de Grenade, ce dernier et superbe épisode de la domination européenne des Maures, les ministres, les hommes d'état n'ont pas un moment à donner à des projets d'avance déclarés chimériques. Les guerriers, les marins surtout, peuvent-ils prêter l'oreille à un obscur et pauvre pilote qui, loin de vouloir s'avancer timidement, comme il lui conviendrait, sur les pas de tant de navigateurs qui marchent au levant en côtoyant l'Afrique, commence par émettre la bizarre prétention de suivre une route précisément contraire à celle où tant d'illustres amiraux marchent depuis tant d'années de découvertes en découvertes, d'exploits en exploits? Au milieu de ce délaissement général, de cette réprobation universelle, il arrive cependant qu'une femme, la reine de Castille, la grande, la noble Isabelle, comprend seule tout le génie de Colomb; seule elle a pour cela l'esprit assez ouvert, l'intelligence assez vaste. Mille témoins en déposent, dont nous ne citeron qu'un seul : « Observons, dit le père Charleroy, que la couronne d'Aragon n'entra pour rien dans cette entreprise, quoique tout parût se faire également au nom du roi et de la reine. » Écoutons encore ce cri sublime, cet alleluia de Colomb : « Et tous s'étaient montrés incrédules, et le Seigneur daigna donner à la reine ma maî-

tresse l'esprit d'intelligence. » Le bruit du canon battant en brèche les murs de Grenade n'avait point empêché Isabelle de prêter une oreille favorable à la parole de Colomb. A peine les portes de cette dernière citadelle des Maures ont-elles été ouvertes aux chrétiens, à peine de solennelles actions de graces ont-elles été rendues au ciel dans la principale mosquée conquise à la foi catholique, qu'Isabelle, élevant Colomb à la dignité de grand amiral, met à sa disposition trois caravelles qui se trouvaient armées dans le port de Palos. On aime à se la représenter du sein des appartemens et des bosquets de cet Alhambra si nouvellement conquis, suivant d'une inquiète pensée le navire de Colomb au milieu des mers inconnues où il vient de s'aventurer.

Des Açores, où il avait à peine touché, Colomb s'était hâté de se précipiter dans la carrière qu'il venait de s'ouvrir. Sous la proue de son vaisseau se déroulait un océan immense, sans limites, tout rempli de l'accablante majesté de l'inconnu, de l'infini. Pendant bien des jours, toujours le ciel et l'eau, toujours des flots qui, se brisant au flanc du navire, ne lui apportent aucune nouvelle de la terre. Les eaux, la lumière, le ciel, se revêtent d'apparences nouvelles pour les plus vieux matelots, et qui leur semblent de mauvais présages; des tempêtes et des ouragans pareils à ceux qu'ils avaient déjà bravés, leur auraient paru moins terribles. Chose étrange! de ces marins, ceux qui par hasard ont quelque teinture des sciences physiques, quelques notions de la géographie de l'époque, sont précisément les plus effrayés de tous. Parmi eux, les uns affirment qu'en raison de l'étendue de la terre, trois ans et demi au moins sont nécessaires à l'exécution du voyage commencé; d'autres, renchérissant sur ces idées, prétendent que le monde est infini, sans limites; d'autres expriment des terreurs plus bizarres encore: selon eux, la terre ferme n'occuperait qu'une petite portion du globe du monde, le reste serait couvert par l'Océan, et ils croient qu'une fois certaines limites dépassées, il leur deviendra également impossible ou de revenir sur leurs pas ou d'achever le tour du globe; dans les deux cas, il leur semble qu'il s'agit d'escalader à la voile une gigantesque montagne d'eau, et ils se voient par avance se consumant, périssant inévitablement dans ces efforts sans résultat. C'est là le sujet de toutes les conversations, aux heures où la manœuvre des

vaisseaux cesse d'employer tous les bras, où l'on peut causer librement de la grande, de l'immense entreprise commencée. Les fables populaires, les effrayans prodiges dont l'imagination des peuples a rempli ces mers éloignées, se représentent à tous les esprits. Les vieilles cartes du monde plaçaient à l'ouest, au-delà de certaines limites, une main noire, celle de Satan, qui, suivant certaines traditions, se saisissait des navires, les fracassait, les entraînait au fond. Les yeux de tous les marins, errant sur l'immensité, cherchent partout cette main terrible qu'ils s'imaginent à chaque instant voir sortir de l'abîme.

Pendant ce temps, à la proue de sa caravelle, dans sa cabine isolée, au milieu du silence de la nuit, à la lueur de sa lampe solitaire, Colomb fait, refait mille fois dans son esprit tous les calculs qui ont occupé sa vie. Leur infaillibilité lui apparaît long-temps hors de doute. Il s'est pourtant trompé sur l'évaluation des distances, plus de possibilité de se le dissimuler; la terre qu'il cherche, si vraiment elle existe, se trouve être bien au-delà du lieu où il la supposait. Long-temps aussi il s'en est fié sans réserve à la boussole; n'est-ce pas le guide dont la parole lui a donné l'audace de se hasarder sur l'immensité? Mais un moment arrive où ce guide, jusque-là si fidèle, se trouble tout à coup; son langage cesse d'être intelligible, il cesse de crier : *Nord! nord!* La pointe de l'aiguille aimantée dévie d'un degré, d'un degré et demi, plus tard de cinq et de six degrés à l'ouest. Au moyen d'un mensonge ingénieux, Colomb expliquera bien ce phénomène étrange à ses marins; lui-même n'en est pas moins troublé jusque dans l'intimité de sa pensée. Dans ses équipages, des murmures on est passé aux complots, et pour passer des complots à l'exécution, on n'attend plus que l'occasion; des menaces de mort lui sont incessamment redites par quelques bouches restées fidèles. Les plus fiers courages sont ébranlés, il n'est personne qui conserve quelque espérance. Au milieu de tous ces obstacles qu'aucune prudence humaine ne pouvait prévoir, Colomb seul demeure inébranlable. Au plus fort de leur découragement, il s'efforce de rendre quelque espoir à ses compagnons; il réveille leur énergie, il leur affirme que trois jours ne s'écouleront pas avant que la terre soit découverte. Qui ne sait le reste?

Avant l'expiration de ces trois journées, la terre nouvelle émer-

geait peu à peu du sein des flots, à la vue de Colomb debout sur le pont de son vaisseau. Ses marins naguère mutinés, maintenant agenouillés autour de lui, croyaient voir un dieu dans celui dont ils avaient si long-temps machiné la mort. Le but de sa vie entière, il l'avait atteint, il le touchait pour ainsi dire déjà. Cette terre qui surgissait de l'abîme, il en était comme le créateur; la vaste pensée qu'il avait si long-temps méditée, il la voyait tout à coup prendre corps et se réaliser dans le monde extérieur. Colomb ressentit peut-être alors quelque chose de ce qu'éprouva Dieu lui-même, lorsqu'au son de sa toute puissante parole, l'univers nouvellement créé s'élevait à ses yeux des profondeurs de l'abîme.

Les rivages de San-Salvador, où l'on était abordé, se montrent bientôt tout couverts de vastes forêts, d'arbres chargés de fruits, d'eaux transparentes, tout embaumés de parfums, étalant comme à plaisir toutes les beautés de la luxurieuse végétation de ces climats. Ils se peuplent d'indigènes qui, d'abord effrayés, se sont retirés dans les forêts, d'où ils sortent peu à peu maintenant pour contempler de plus près les merveilleux étrangers qui viennent les visiter. Colomb descend dans sa chaloupe, et se dirige vers la côte, accompagné des commandans des deux autres navires de l'expédition. Il s'est revêtu d'un riche habit de couleur écarlate, et porte en main l'étendard royal. Arrivé à terre, il se jette à genoux, embrasse le rivage, rend à Dieu de ferventes actions de graces; en se relevant, il tire son épée, déploie l'étendard royal, et, remplissant les formalités alors en usage, prend solennellement possession du nouveau continent. On était au 11 octobre 1492; le 2 janvier de la même année, ce même étendard royal avait été arboré sur la tour de l'Alhambra, en présence de Ferdinand et d'Isabelle, et de leur armée triomphante. Quelle époque! et quelles choses accomplies! Les hommes de ce temps et ceux d'aujourd'hui appartiennent-ils bien réellement à la même race?

De hardis aventuriers, d'intrépides marins, se lancent incessamment sur les traces de Colomb. Jean de la Cosa, Ojedo, célèbre dans toutes les relations de ce temps par sa force et son adresse prodigieuses; Améric Vespuce, qui, par un singulier caprice de la fortune, devait laisser son nom à la conquête de Colomb; bien d'autres encore, se précipitent sur le nouveau continent. L'un des



frères Pinçon, compagnon de Colomb dans son premier voyage, est le premier Castillan qui passe la ligne équinoxiale, il aborde au Brésil. C'est néanmoins un Portugais, Alvarès de Cabral, qui prend définitivement possession de cette vaste contrée, asile futur de la maison de Bragance. D'autres explorateurs se dirigent vers le midi, d'autres veulent continuer à cheminer sur la terre dans la direction qu'a suivie Colomb; ils s'avancent vers le couchant; quelques-uns, mais en plus petit nombre, remontent déjà vers le nord: d'autres errent çà et là, et il y a place pour tous; car cette terre semble s'étendre au gré des insatiables désirs de ceux qui viennent de l'envahir. Sous leurs pas elle se déroule longuement et comme à plaisir, avec ses royaumes du Mexique et du Pérou, avec ses antiques civilisations dont l'histoire devait nous demeurer inconnue, avec ses mines d'or et d'argent, avec sa fécondité qui devait se trouver infatigable; puis elle apparaît tout à coup non plus seulement comme une île isolée dans la mer des Indes, ou bien une portion des terres orientales, mais comme tout un continent, comme tout un monde. C'est Nunez de Balboa, qui, du haut des montagnes de Panama, découvre le premier ce mystère. Presque au sommet de ces montagnes qu'il a gravies à la tête d'une bande d'aventuriers, comme lui en quête d'or et d'argent, il fait faire halte à sa troupe, s'élance au dernier sommet qui lui cache encore ce qui se trouve de l'autre côté, et de là, seul et palpitant, il contemple à loisir les forêts, les savannes, les plaines immenses, les fleuves majestueux qui se déroulent à ses pieds en un immense tableau, en un gigantesque amphithéâtre, et au-delà l'Océan pacifique apparaissant aux limites de l'horizon dans sa sombre majesté.

Aux rivages opposés à ceux découverts par Balboa, cet Océan voyait en ce même moment d'autres prodiges. Devant les vaisseaux de Gama s'était enfui le génie des tempêtes, laissant un nom de meilleur augure au cap qu'il défendait. L'Orient s'ouvrait comme une arène immense devant les Portugais. Les royaumes de Mozambique, de Mélinde, les côtes de la mer Rouge, celles du golfe Persique; Ceylan, théâtre des primitives et gigantesques épopées de l'Orient; ces deux presqu'îles de l'Inde, si renommées dans l'antiquité, école, berceau, patrie de toute poésie, de toute histoire, de toute philosophie; cette presqu'île de Malaca, dont les peuples

semblent avoir épuisé leur génie à former leurs poignards, et où se rencontraient alors tous les navires de l'Orient; cette Chine, qui apparaît dans nos temps, garrottée des mille liens d'une civilisation qui lui ôte tout mouvement, et semble plutôt une momie de peuple qu'un peuple animé et vivant; toutes ces contrées si distinctes les unes des autres, tous ces climats si divers, toutes ces nations de mœurs, d'histoires, de destinées si peu semblables, devenaient tributaires et sujets d'une petite et pauvre province, jetée à l'extrémité de l'Europe, et qui elle-même ne devait briller que d'un éclair de gloire avant de rentrer à jamais dans son obscurité primitive. La péninsule ibérienne semblait vouloir embrasser le monde entier en étendant à la fois ses bras à l'est et à l'ouest, et en se saisissant en même temps, par l'Espagne et le Portugal, et des Amériques et des Indes-Orientales : Carthage était ressuscitée.

Des espaces qu'aucune main n'avait encore mesurés s'étendaient entre ces deux continens. Dans son vol le plus hardi, la pensée osait à peine planer sur ces effrayans abîmes; c'étaient comme deux univers reposant sur les bords opposés d'un gouffre infranchissable.

Mais un jour vint pourtant où les voiles des vaisseaux de Magellan se déployèrent dans ces immenses solitudes. Après avoir traversé le détroit qu'il a immortalisé, Magellan se hasarde le premier sur cette mer qu'il salua du nom si peu mérité depuis lors d'Océan pacifique. Aucun moyen n'existait, pour ce navigateur, d'apprécier, même approximativement, l'étendue de la masse d'eau qui se déroulait devant ses vaisseaux; les flots sur lesquels ils se balançaient, battaient à la fois et les côtes de la Chine et celles de l'Amérique. Cet abîme inconnu, absolument inconnu, ne pouvait-il pas receler d'effroyables tempêtes? N'avait-il pas des rochers, des bas-fonds, des courans, des trombes, des ouragans? Ne recélait-il pas encore grand nombre d'autres périls inconnus, mais, par cela même, plus terribles à l'imagination? Entreprise inférieure en sublimité de génie, mais nullement en hardiesse d'esprit, en courage de cœur, à celle de Colomb, et qui, malgré mille obstacles, obtint un succès complet. Après avoir surmonté d'innombrables difficultés, des quatre vaisseaux de Magellan, un seul, après quatre ans et demi de navigation, un seul revit les côtes d'Espagne; et celui-là, placé aussi-

tôt dans un bassin creusé pour le recevoir, chargé d'inscriptions qui racontaient son glorieux voyage, fut consacré à en perpétuer le souvenir. Ce vaisseau était la preuve physique, irrécusable, palpable, et, pour ainsi dire, vivante de la rotondité de la terre. Magellan avait fait entrer dans le monde extérieur et visible cette même vérité que Colomb avait été chercher dans un autre ordre de choses et d'idées.

Par ce navigateur avaient été unis, liés, rattachés ensemble et le monde découvert par Colomb, et le monde retrouvé par Vasco de Gama ; de sa main puissante il avait sillonné mille chemins l'un à l'autre; il avait jeté comme un pont sur l'abîme qui les séparait.

Aussi des Anglais, Drack et Thomas Cavendrich; des Hollandais, Olivier de North, Lemaire et Schonton ; d'autres encore, ne tardèrent pas à suivre la route qu'il venait de leur ouvrir.

Les communications de l'est à l'ouest devinrent de jour en jour plus fréquentes. Aucun moyen n'exista bientôt plus d'assigner aux peuples de l'Europe les limites où devaient se renfermer leurs conquêtes. La fameuse ligne de séparation tracée par le pape, pour livrer le couchant aux Espagnols, l'orient aux Portugais, n'avait pas tardé à être brisée, franchie sur tous les points. Les Espagnols allèrent visiter aux Indes les Portugais, qui, eux-mêmes, les étaient d'abord venus chercher en Amérique : Espagnols, Portugais, Anglais, Français, Hollandais, se trouvèrent mêlés, confondus sur tous les points du globe, enveloppant dans leurs intérêts d'autres nations situées aux extrémités de la terre, et dont elles ne savaient pas les noms peu de jours avant de décider de leur sort. Des phénomènes politiques, étranges et nouveaux, apparurent au monde. Le principe, l'élément de la force et de la prospérité d'un état, purent exister parfois à des milliers de lieues de la contrée qu'occupait cet état. L'or et l'argent du Mexique et du Pérou rendirent l'Espagne le plus riche état du monde. La puissance, la prépondérance maritime de la Hollande, eurent leur source dans ses possessions des Philippines; quelques milliers de girofliers, de caneliers, de poivriers, situés aux extrémités de terre, furent peut-être les seules causes du salut de la république et de l'humiliation du grand roi. Aujourd'hui encore, la grande puissance de l'Angleterre repose sur ses possessions dans l'Inde. De toutes parts

tombèrent ainsi, et s'effacèrent à jamais les barrières géographiques au-dedans desquelles les peuples avaient été contraints de renfermer jusque-là leur activité industrielle, commerciale et politique. Ils prirent possession de l'espace; ils cessèrent de puiser nécessairement, comme la plante, leur nourriture au lieu même où ils étaient nés; comme l'animal, comme l'homme, ils purent, pour ainsi dire, se transporter, en tant que peuples, sur le globe entier.

Enfermée dans les limites de la conquête romaine, la civilisation antique avait eu, pour théâtre de son développement, les rivages de la Méditerranée; mais un théâtre bien autrement vaste fut nécessaire à celui de la civilisation moderne. Les colonies européennes couvrirent le continent et les îles de l'Amérique; sur le rivage occidental de l'Afrique d'autres colonies prirent pied, au milieu même de cette race noire dont le sang et les sueurs devaient inonder toutes ces conquêtes de l'Europe. Le Cap, Calcutta, Benarès, Bombey, Batavia, devinrent des capitales qui n'eurent plus rien à envier à Londres, à Paris, à Amsterdam; sous des mains industrieuses, les déserts du Nouveau-Monde se couvrirent de riches moissons, de villes commerçantes et libres; cent vingt millions d'Indous passèrent sous la domination de quelques milliers d'Anglais; la terre de Van-Diemen semble aspirer à reproduire sous nos yeux ces prodiges des temps antiques, où l'on voyait de grands et puissans états sortir de l'association fortuite de quelques malfaiteurs. Les vaisseaux de l'Europe ne courent pas avec moins d'activité ni en moindre nombre sur les immenses abîmes de l'Océan, que ne le faisaient les galères anciennes sur les vagues moins terribles de la Méditerranée. La facilité et la fréquence des communications ont annullé les distances; les points les plus éloignés du globe se sont trouvés en contact. Dans les grands centres du commerce, toutes les races, toutes les nations, toutes les contrées, incessamment en présence par l'organe de leurs représentans, participent déjà à un même mouvement de civilisation, obéissent à une même impulsion sociale; et de quelque côté que vous tourniez les yeux, du milieu de la mer de Magellan, partout vous retrouvez la civilisation, ou en germe, ou déjà développée. On a déjà comme une vue anticipée de l'état futur de l'univers, lorsqu'au terme de son développement définitif, l'humanité, ayant achevé de prendre

complète possession de la terre, se reposera au sein d'une civilisation toute remplie d'harmonie et d'une majestueuse unité, ne formant vraiment plus qu'un peuple, qu'une nation, qu'une cité.

Instrument principal de ce grand développement social, le navire moderne a dû subir de nombreuses transformations pour se trouver en harmonie avec le rôle qu'il avait à remplir. La galère perfectionnée des derniers siècles du monde antique ne surpassait pas plus les informes radeaux dont elle était sortie, qu'il ne surpasse cette galère elle-même. Ce navire s'est dépouillé de ses rames trop fragiles pour lutter contre les vagues montagneuses de l'Océan; ses flancs épaissis sont devenus de puissantes murailles; des canons, savamment combinés, le défendent par une double et triple ceinture de feux; ses batteries et ses entreponts se sont élargis de manière à pouvoir receler dans leurs nombreux compartimens de quoi suffire aux besoins, jusqu'aux recherches d'une civilisation perfectionnée; jadis bas et rapproché du niveau de l'eau, le pont s'élève fièrement aujourd'hui au-dessus des plus hautes lames et des plus menaçantes; la cale s'est en même temps plus profondément enfoncée sous l'eau, ainsi que doivent le faire en terre les fondemens d'un édifice, à mesure que les parties supérieures en sont plus élevées; la mâture basse et presque dégarnie de gréemens de l'ancienne galère s'en va maintenant jusque dans le voisinage des nues, toute chargée d'un labyrinthe de cordages où se meut un peuple entier de matelots; des voiles immenses, ailes rapides et infatigables, se ployant et se déployant avec un art infini, font voler le navire à la surface de l'Océan avec plus de vitesse que ne le fait l'aigle dans les plaines de l'air, pour parler la langue d'Homère. C'est tout à la fois une citadelle, une grande ville, un palais; c'est un magnifique instrument de science et de civilisation, c'est un instrument de guerre et de destruction non moins magnifique, permettant aux hommes de se combattre sur des champs de bataille de plusieurs lieues d'étendue, en dépit des flots soulevés et des vents déchaînés. Déjà l'imagination s'étonnait et se troublait à vouloir saisir dans son ensemble et ses détails cette œuvre merveilleuse; mais voilà que tout à coup un nouveau *fiat* de la toute-puissance humaine vient de la transformer, sous nos yeux, en un être vraiment doué d'intelligence et de volonté, et lui a donné

comme une ame, en l'emplissant de la vapeur motrice? A ce spectacle, ne se trouve-t-on pas tenté de se rappeler Jehovah animant de son souffle le limon que sa main vient de pétrir?

Les notions bizarres que s'était faites l'antiquité sur la forme de la terre, ne pouvaient persister dans les esprits, après ce grand mouvement d'exploration et de colonisation; elles furent promptement rectifiées. Les populations fantastiques dont les géographes couvraient certaines contrées lointaines et alors inconnues, se sont enfuies au grand jour de la science, comme font les fantômes de la nuit à l'approche du soleil. Le globe entier n'a plus maintenant un seul rivage où nous n'ayons abordé, un seul coin de la terre qui ne porte la trace de nos pas, un seul grain de sable que nous n'ayons en quelque sorte décrit et mesuré. Et bien plus, cette même terre que nous foulons aux pieds, ne l'avons-nous pas, pour ainsi dire, créée nous-mêmes et de nos propres mains? La nature nous l'avait livrée sous la forme d'une surface plane, limitée en tous sens; nous l'avons courbée à ses extrémités; nous l'avons arrondie en un globe qui, construit pour ainsi dire pièce à pièce, partie par partie, dégagé des trompeuses apparences sous lesquelles il se montrait à nous, est devenu notre propre ouvrage, tout aussi bien que la statue tirée du bloc de marbre par le ciseau du sculpteur, ou le navire savamment et péniblement construit sur nos chantiers.

Puis voilà qu'à son tour cette terre, ne suffisant déjà plus à l'immensité de nos desirs, ne devient bientôt plus dans nos mains qu'un instrument de découvertes nouvelles, ainsi que l'avait déjà été ce navire auquel nous venons de la comparer. A peine sa surface a-t-elle été connue et mesurée, qu'il nous a fallu connaître non moins exactement la courbe de son évolution autour du soleil; nous en avons saisi les moindres détails, les plus légères inflexions. Le chemin parcouru par les autres planètes a été décrit de même, avec un égal degré de précision. Les passagères apparitions de quelques fugitives comètes, qui semblaient errer au hasard dans l'espace et ne reconnaître aucune loi, n'ont point échappé elles-mêmes aux sévères investigations de la science. Armés de leurs savans instrumens, nos astronomes voient s'amoindrir, s'effacer devant eux les espaces du ciel, ainsi que, sous les pas de nos navi-

gateurs, se sont effacés et amoindris les espaces de notre globe terrestre. Un télescope de récente invention (1), et de puissance vraiment prodigieuse, vient de nous montrer la lune à une distance qui, même sur la terre, ne serait pas fort considérable, celle d'Athènes à Constantinople. Encore un pas, et nous pourrons toucher ses montagnes de nos mains, et nous plongerons à loisir nos regards au sein de ses profondes vallées, de ses volcans enflammés. Les taches dont se trouve souillée la splendeur du soleil ne nous sont pas moins visibles que les légers nuages flottant dans notre propre atmosphère; son poids, sa densité, ses dimensions de toutes sortes nous sont aussi familières que celles du caillou qui roule sous nos pieds. Les étoiles semées dans l'immensité, comme le sable sur nos rivages, ont été nommées et comptées. Du sein des profondeurs de l'espace, où les va chercher notre avide curiosité, d'où elle les a, pour ainsi dire, arrachées, elles nous ont d'abord apparu comme autant de faibles points lumineux, à peine visibles, presque imperceptibles. Mais à l'aide de l'instrument déjà cité, ces étoiles qui naguère n'étaient encore que de simples points lumineux, à leur tour nous les décomposons : chacune d'elles se brise en plusieurs autres étoiles, qui doivent être, suivant toute probabilité, autant de soleils, autant de centres de systèmes planétaires semblables à celui auquel appartient notre terre : à cet appel de la science humaine, soleils et mondes sortent incessamment de l'abîme, en myriades aussi nombreuses qu'ils en jaillirent autrefois au son tout-puissant de la parole créatrice.

Ce n'est pas moins vainement toutefois que s'élargissent ainsi presque indéfiniment les limites de l'univers matériel. Tout vaste, tout immense qu'il soit, il ne saurait emprisonner nos désirs et nos pensées. De notre globe, navire emporté çà et là par un souffle inconnu dans l'océan de la création, nous ne cessons de chercher d'un œil inquiet, d'appeler de nos ardens désirs, ces rivages de l'infini et de l'éternité où nous savons qu'il nous sera donné d'aborder un jour.

BARCHOU DE PENHOËN.

(1) Le télescope dont il est ici question, construit à Leipzig, surpasse en grandeur et en puissance les plus grands télescopes connus jusqu'à présent : il grandit les objets plus de mille fois.

ON NE BADINE PAS

AVEC L'AMOUR

Proverbe.

PERSONNAGES.

LE BARON.
PERDICAN, son fils.
Maître BLAZIUS, gouvern[r] de Perdican.
Maître BRIDAINE, curé.
CAMILLE, nièce du baron.
Dame PLUCHE, sa gouvernante.
ROSETTE, sœur de lait de Camille.
PAYSANS, VALETS, etc.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

Une place devant le château.

—

LE CHŒUR.

Doucement bercé sur sa mule fringante, messer Blazius s'avance dans les bluets fleuris, vêtu de neuf, l'écritoire au côté. Comme un poupon sur l'oreiller, il se ballotte sur son ventre rebondi, et les yeux à demi fermés, il marmotte un *Pater noster* dans son triple menton. Salut, maître Blazius; vous arrivez au temps de la vendange, pareil à une amphore antique.

MAITRE BLAZIUS.

Que ceux qui veulent apprendre une nouvelle d'importance, m'apportent ici premièrement un verre de vin frais.

LE CHŒUR.

Voilà notre plus grande écuelle; buvez, maître Blazius, le vin est bon; vous parlerez après.

MAITRE BLAZIUS.

Vous saurez, mes enfans, que le jeune Perdican, fils de notre seigneur, vient d'atteindre à sa majorité, et qu'il est reçu docteur à Paris. Il revient aujourd'hui même au château, la bouche toute pleine de façons de parler si belles et si fleuries, qu'on ne sait que lui répondre les trois quarts

du temps. Toute sa gracieuse personne est un livre d'or; il ne voit pas un brin d'herbe à terre, qu'il ne vous dise comment cela s'appelle en latin; et quand il fait du vent ou qu'il pleut, il vous dit tout clairement pourquoi. Vous ouvririez des yeux grands comme la porte que voilà, de le voir dérouler un des parchemins qu'il a coloriés d'encres de toutes couleurs, de ses propres mains et sans en rien dire à personne. Enfin, c'est un diamant fin des pieds à la tête, et voilà ce que je viens annoncer à M. le baron. Vous sentez que cela me fait quelque honneur, à moi, qui suis son gouverneur depuis l'âge de quatre ans; ainsi donc, mes bons amis, apportez une chaise, que je descende un peu de cette mule-ci sans me casser le cou; la bête est tant soit peu rétive, et je ne serais pas fâché de boire encore une gorgée avant d'entrer.

LE CHŒUR.

Buvez, maître Blazius, et reprenez vos esprits. Nous avons vu naître le petit Perdican, et il n'était pas besoin, du moment qu'il arrive, de nous en dire si long. Puissions-nous retrouver l'enfant dans le cœur de l'homme!

MAITRE BLAZIUS.

Ma foi, l'écuelle est vide; je ne croyais pas avoir tout bu. Adieu; j'ai préparé en trottant sur la route deux ou trois phrases sans prétention qui plairont à monseigneur; je vais tirer la cloche. (Il sort.)

LE CHŒUR.

Durement cahotée sur son âne essoufflé, dame Pluche gravit la colline; son écuyer transi gourdine à tour de bras le pauvre animal, qui hoche la tête, un chardon entre les dents. Ses longues jambes maigres trépignent de colère, tandis que, de ses mains osseuses, elle égratigne son chapelet. Bonjour donc, dame Pluche; vous arrivez comme la fièvre, avec le vent qui fait jaunir les bois.

DAME PLUCHE.

Un verre d'eau, canaille que vous êtes; un verre d'eau et un peu de vinaigre.

LE CHŒUR.

D'où venez-vous, Pluche ma mie? vos faux cheveux sont couverts de poussière; voilà un toupet de gâté, et votre chaste robe est retroussée jusqu'à vos vénérables jarretières.

DAME PLUCHE.

Sachez, manans, que la belle Camille, la nièce de votre maître, arrive aujourd'hui au château. Elle a quitté le couvent, sur l'ordre exprès de monseigneur, pour venir en son temps et lieu recueillir, comme faire se

doit, le bon bien qu'elle a de sa mère. Son éducation, Dieu merci, est terminée, et ceux qui la verront auront la joie de respirer une glorieuse fleur de sagesse et de dévotion. Jamais il n'y a rien eu de si pur, de si ange, de si agneau et de si colombe que cette chère nonnain; que le Seigneur Dieu du ciel la conduise. Ainsi soit-il. Rangez-vous, canaille; il me semble que j'ai les jambes enflées.

LE CHŒUR.

Défripez-vous, honnête Pluche, et quand vous prierez Dieu, demandez de la pluie; nos blés sont secs comme vos tibias.

DAME PLUCHE.

Vous m'avez apporté de l'eau dans une écuelle qui sent la cuisine; donnez-moi la main pour descendre; vous êtes des butors et des mal appris. (Elle sort.)

LE CHŒUR.

Mettons nos habits du dimanche, et attendons que le baron nous fasse appeler. Ou je me trompe fort, ou quelque joyeuse bombance est dans l'air d'aujourd'hui. (Ils sortent.)

—

SCÈNE II.

Le salon du baron.

Entrent le BARON, maître BRIDAINE, et maître BLAZIUS.

LE BARON.

Maître Bridaine, vous êtes mon ami; je vous présente maître Blazius, gouverneur de mon fils. Mon fils a eu hier matin, à midi huit minutes, vingt et un ans comptés; il est docteur à quatre boules blanches; maître Blazius, je vous présente maître Bridaine, curé de la paroisse; c'est mon ami.

MAITRE BLAZIUS, saluant.

A quatre boules blanches, seigneur; littérature, botanique, droit romain, droit canon.

LE BARON.

Allez à votre chambre, cher Blazius, mon fils ne va pas tarder à paraître; faites un peu de toilette, et revenez au coup de la cloche.

(Maître Blazius sort.)

MAITRE BRIDAINE.

Vous dirai-je ma pensée, monseigneur? le gouverneur de votre fils sent le vin à pleine bouche.

LE BARON.

Cela est impossible.

MAITRE BRIDAINE.

J'en suis sûr comme de ma vie; il m'a parlé de fort près tout-à-l'heure; il sentait le vin à faire peur.

LE BARON.

Brisons là; je vous répète que cela est impossible.

(Entre dame Pluche.)

Vous voilà, bonne dame Pluche? Ma nièce est sans doute avec vous?

DAME PLUCHE.

Elle me suit, monseigneur, je l'ai devancée de quelques pas.

LE BARON.

Maître Bridaine, vous êtes mon ami. Je vous présente la dame Pluche, gouvernante de ma nièce. Ma nièce est depuis hier, à sept heures de nuit, parvenue à l'âge de dix-huit ans. Elle sort du meilleur couvent de France; dame Pluche, je vous présente maître Bridaine, curé de la paroisse; c'est mon ami.

DAME PLUCHE, saluant.

Du meilleur couvent de France, seigneur, et je puis ajouter : la meilleure chrétienne du couvent.

LE BARON.

Allez, dame Pluche, réparer le désordre où vous voilà; ma nièce va bientôt venir, j'espère; soyez prête à l'heure du dîner.

(Dame Pluche sort.)

MAITRE BRIDAINE.

Cette vieille demoiselle paraît tout-à-fait pleine d'onction.

LE BARON.

Pleine d'onction et de componction, maître Bridaine; sa vertu est inattaquable.

MAITRE BRIDAINE.

Mais le gouverneur sent le vin; j'en ai la certitude.

LE BARON.

Maître Bridaine! il y a des momens où je doute de votre amitié. Prenez-vous à tâche de me contredire? Pas un mot de plus là-dessus. J'ai formé le dessein de marier mon fils avec ma nièce; c'est un couple assorti; leur éducation me coûte six mille écus.

MAITRE BRIDAINE.

Il sera nécessaire d'obtenir des dispenses.

LE BARON.

Je les ai, Bridaine; elles sont sur ma table, dans mon cabinet. O mon ami, apprenez maintenant que je suis plein de joie. Vous savez que j'ai eu de tout temps la plus profonde horreur de la solitude. Cependant la place que j'occupe, et la gravité de mon habit, me forcent à rester dans ce château pendant trois mois d'hiver, et trois mois d'été. Il est impossible de faire le bonheur des hommes en général, et de ses vassaux en particulier, sans donner parfois à son valet de chambre l'ordre rigoureux de ne laisser entrer personne. Qu'il est austère et difficile, le recueillement de l'homme d'état! et quel plaisir ne trouverai-je pas à tempérer, par la présence de mes deux enfans réunis, la sombre tristesse à laquelle je dois nécessairement être en proie depuis que le roi m'a nommé receveur!

MAITRE BRIDAINE.

Ce mariage se fera-t-il ici, ou à Paris?

LE BARON.

Voilà où je vous attendais, Bridaine; j'étais sûr de cette question. Eh bien! mon ami, que diriez-vous, si ces mains que voilà (oui, Bridaine, vos propres mains, ne les regardez pas d'une manière aussi piteuse) étaient destinées à bénir solennellement l'heureuse confirmation de mes rêves les plus chers? Hé?

MAITRE BRIDAINE.

Je me tais; la reconnaissance me ferme la bouche.

LE BARON.

Regardez par cette fenêtre; ne voyez-vous pas que mes gens se portent en foule à la grille? Mes deux enfans arrivent en même temps; voilà la combinaison la plus heureuse. J'ai disposé les choses de manière à tout prévoir. Ma nièce sera introduite par cette porte à gauche, et mon fils par cette porte à droite. Qu'en dites-vous? Je me fais une fête de voir comment ils s'aborderont, ce qu'ils se diront; six mille écus ne sont pas une bagatelle, il ne faut pas s'y tromper. Ces enfans s'aimaient d'ailleurs fort tendrement dès le berceau. — Bridaine, il me vient une idée.

MAITRE BRIDAINE.

Laquelle?

LE BARON.

Pendant le dîner, sans avoir l'air d'y toucher, — vous comprenez, mon ami, — tout en vidant quelques coupes joyeuses, — vous savez le latin, Bridaine?

MAITRE BRIDAINE.

Ità edepol: pardieu, si je le sais!

LE BARON.

Je serais bien aise de vous voir entreprendre ce garçon, — discrètement, s'entend, — devant sa cousine; cela ne peut produire qu'un bon effet; — faites-le parler un peu latin, — non pas précisément pendant le dîner, — cela deviendrait fastidieux, et quant à moi, je n'y comprends rien, — mais au dessert, — entendez-vous?

MAITRE BRIDAINE.

Si vous n'y comprenez rien, monseigneur, il est probable que votre nièce est dans le même cas.

LE BARON.

Raison de plus; ne voulez-vous pas qu'une femme admire ce qu'elle comprend? D'où sortez-vous, Bridaine? Voilà un raisonnement qui fait pitié.

MAITRE BRIDAINE.

Je connais peu les femmes; mais il me semble qu'il est difficile qu'on admire ce qu'on ne comprend pas.

LE BARON.

Je les connais, Bridaine; je connais ces êtres charmans et indéfinissables. Soyez persuadé qu'elles aiment à avoir de la poudre dans les yeux, et que plus on leur en jette, plus elles les écarquillent, afin d'en gober davantage.

(Perdican entre d'un côté, Camille de l'autre.)

Bonjour, mes enfans; bonjour, ma chère Camille, mon cher Perdican! embrassez-moi, et embrassez-vous.

PERDICAN.

Bonjour, mon père, ma sœur bien-aimée! quel bonheur! que je suis heureux!

CAMILLE.

Mon père et mon cousin, je vous salue.

PERDICAN.

Comme te voilà grande, Camille! et belle comme le jour.

LE BARON.

Quand as-tu quitté Paris, Perdican?

PERDICAN.

Mercredi, je crois, ou mardi. Comme te voilà métamorphosée en femme! Je suis donc un homme, moi? Il me semble que c'est hier que je t'ai vue pas plus haute que cela.

LE BARON.

Vous devez être fatigué; la route est longue, et il fait chaud.

PERDICAN.

Oh! mon Dieu, non. Regardez donc, mon père, comme Camille est jolie!

LE BARON.

Allons, Camille, embrasse ton cousin.

CAMILLE.

Excusez-moi.

LE BARON.

Un compliment vaut un baiser; embrasse-la, Perdican.

PERDICAN.

Si ma cousine recule quand je lui tends la main, je vous dirai à mon tour : Excusez-moi; l'amour peut voler un baiser, mais non pas l'amitié.

CAMILLE.

L'amitié ni l'amour ne doivent recevoir que ce qu'ils peuvent rendre.

LE BARON, à maître Bridaine.

Voilà un commencement de mauvais augure; hé?

MAITRE BRIDAINE, au baron.

Trop de pudeur est sans doute un défaut; mais le mariage lève bien des scrupules.

LE BARON, à maître Bridaine.

Je suis choqué, — blessé. — Cette réponse m'a déplu. — *Excusez-moi!* Avez-vous vu qu'elle a fait mine de se signer? — Venez ici, que je vous parle. — Cela m'est pénible au dernier point. Ce moment qui devait m'être si doux est complètement gâté. — Je suis vexé, — piqué. — Diable! voilà qui est fort mauvais.

MAITRE BRIDAINE.

Dites-leur quelques mots; les voilà qui se tournent le dos.

LE BARON.

Eh bien! mes enfans, à quoi pensez-vous donc? Que fais-tu là, Camille, devant cette tapisserie?

CAMILLE, regardant un tableau.

Voilà un beau portrait, mon oncle. N'est-ce pas une grand' tante à nous?

LE BARON.

Oui, mon enfant, c'est ta bisaïeule, — ou du moins, — la sœur de ton bisaïeul, — car la chère dame n'a jamais concouru, — pour sa part, je crois, autrement qu'en prières, — à l'accroissement de la famille. — C'était, ma foi, une sainte femme.

CAMILLE.

Oh! oui, une sainte! c'est ma grand' tante Isabelle; comme ce costume religieux lui va bien!

LE BARON.

Et toi, Perdican, que fais-tu là, devant ce pot de fleurs?

PERDICAN.

Voilà une fleur charmante, mon père. C'est un héliotrope.

LE BARON.

Te moques-tu? elle est grosse comme une mouche.

PERDICAN.

Cette petite fleur grosse comme une mouche a bien son prix.

MAITRE BRIDAINE.

Sans doute! le docteur a raison; demandez-lui à quel sexe, à quelle classe elle appartient; de quels élémens elle se forme, d'où lui viennent sa sève et sa couleur; il vous ravira en extase en vous détaillant les phénomènes de ce brin d'herbe, depuis la racine jusqu'à la fleur.

PERDICAN.

Je n'en sais pas si long, mon révérend. Je trouve qu'elle sent bon, voilà tout.

—

SCÈNE III.

Devant le château.

Entre LE CHOEUR.

Plusieurs choses me divertissent et excitent ma curiosité. Venez, mes amis, et asseyons-nous sous ce noyer. Deux formidables dîneurs sont en ce moment en présence au château, maître Bridaine et maître Blazius. N'avez-vous pas fait une remarque? c'est que lorsque deux hommes à peu près pareils, également gros, également sots, ayant les mêmes vices et les mêmes passions, viennent par hasard à se rencontrer, il faut nécessairement qu'ils s'adorent ou qu'ils s'exècrent. Par la raison que les contraires s'attirent, qu'un homme grand et desséché aimera un homme petit et rond, que les blonds recherchent les bruns, et réciproquement, je prévois une lutte secrète entre le gouverneur et le curé. Tous deux sont armés d'une égale impudence; tous deux ont pour ventre un tonneau; non-seulement ils sont gloutons, mais ils sont gourmets; tous deux se disputeront à dîner, non-seulement la quantité, mais la qualité. Si le poisson

est petit, comment faire? et dans tous les cas une langue de carpe ne peut se partager, et une carpe ne peut avoir deux langues. *Item*, tous deux sont bavards; mais à la rigueur ils peuvent parler ensemble sans s'écouter ni l'un ni l'autre. Déjà maître Bridaine a voulu adresser au jeune Perdican plusieurs questions pédantes, et le gouverneur a froncé le sourcil. Il lui est désagréable qu'un autre que lui semble mettre son élève à l'épreuve. *Item*, ils sont aussi ignorans l'un que l'autre; *item*, ils sont prêtres tous deux; l'un se targuera de sa cure, l'autre se rengorgera dans sa charge de gouverneur. Maître Blazius confesse le fils, et maître Bridaine le père. Déjà, je les vois accoudés sur la table, les joues enflammées, les yeux à fleur de tête, secouer pleins de haine leurs triples mentons. Ils se regardent de la tête aux pieds, ils préludent par de légères escarmouches; bientôt la guerre se déclare; les cuistreries de toute espèce se croisent et s'échangent; et, pour comble de malheur, entre les deux ivrognes s'agite dame Pluche, qui les repousse l'un et l'autre de ses coudes affilés.

Maintenant que voilà le dîner fini, on ouvre la grille du château. C'est la compagnie qui sort; retirons-nous à l'écart. (Ils sortent.)

Entrent le baron et dame Pluche.

LE BARON.

Vénérable Pluche, je suis peiné.

DAME PLUCHE.

Est-il possible, monseigneur?

LE BARON.

Oui, Pluche, cela est possible. J'avais compté depuis long-temps, — j'avais même écrit, noté, — sur mes tablettes de poche, — que ce jour devait être le plus agréable de mes jours, — oui, bonne dame, le plus agréable. — Vous n'ignorez pas que mon dessein était de marier mon fils avec ma nièce; — cela était résolu, — convenu, — j'en avais parlé à Bridaine, — et je vois, je crois voir, que ces enfans se parlent froidement; — ils ne se sont pas dit un mot.

DAME PLUCHE.

Les voilà qui viennent, monseigneur. Sont-ils prévenus de vos projets?

LE BARON.

Je leur en ai touché quelques mots en particulier. Je crois qu'il serait bon, puisque les voilà réunis, de nous asseoir sous cet ombrage propice, et de les laisser ensemble un instant. (Il se retire avec dame Pluche.)

Entrent Camille et Perdican.

PERDICAN.

Sais-tu que cela n'a rien de beau, Camille, de m'avoir refusé un baiser ?

CAMILLE.

Je suis comme cela ; c'est ma manière.

PERDICAN.

Veux-tu mon bras, pour faire un tour dans le village ?

CAMILLE.

Non, je suis lasse.

PERDICAN.

Cela ne te ferait pas plaisir de revoir la prairie ? Te souviens-tu de nos parties sur le bateau ? Viens, nous descendrons jusqu'aux moulins ; je tiendrai les rames, et toi le gouvernail.

CAMILLE.

Je n'en ai nulle envie.

PERDICAN.

Tu me fends l'ame. Quoi ! pas un souvenir, Camille ? pas un battement de cœur pour notre enfance, pour tout ce pauvre temps passé, si bon, si doux, si plein de niaiseries délicieuses ? Tu ne veux pas venir voir le sentier par où nous allions à la ferme ?

CAMILLE.

Non, pas ce soir.

PERDICAN.

Pas ce soir ! et quand donc ? Toute notre vie est là.

CAMILLE.

Je ne suis ni assez jeune pour m'amuser de mes poupées, ni assez vieille pour aimer le passé.

PERDICAN.

Comment dis-tu cela ?

CAMILLE.

Je dis que les souvenirs d'enfance ne sont pas de mon goût.

PERDICAN.

Cela t'ennuie ?

CAMILLE.

Oui, cela m'ennuie.

PERDICAN.

Pauvre enfant ! je te plains sincèrement. (Ils sortent chacun de leur côté.)

LE BARON, rentrant avec dame Pluche.

Vous le voyez, et vous l'entendez, excellente Pluche ; je m'attendais à

la plus suave harmonie, et il me semble assister à un concert où le violon joue *mon cœur soupire* pendant que la flûte joue *vive Henri IV*. Songez à la discordance affreuse qu'une pareille combinaison produirait. Voilà pourtant ce qui se passe dans mon cœur.

DAME PLUCHE.

Je l'avoue; il m'est impossible de blâmer Camille, et rien n'est de plus mauvais ton, à mon sens, que les parties de bateau.

LE BARON.

Parlez-vous sérieusement ?

DAME PLUCHE.

Seigneur, une jeune fille qui se respecte ne se hasarde pas sur les pièces d'eau.

LE BARON.

Mais observez donc, dame Pluche, que son cousin doit l'épouser, et que dès lors...

DAME PLUCHE.

Les convenances défendent de tenir un gouvernail, et il est malséant de quitter la terre ferme seule avec un jeune homme.

LE BARON.

Mais je répète... Je vous dis...

DAME PLUCHE.

C'est là mon opinion.

LE BARON.

Êtes-vous folle? En vérité, vous me feriez dire... Il y a certaines expressions... que je ne veux pas... qui me répugnent... Vous me donnez envie... en vérité, si je ne me retenais... Vous êtes une pécore, Pluche! Je ne sais que penser de vous. (Il sort.)

SCÈNE IV.

Une place.

LE CHŒUR, PERDICAN.

PERDICAN.

Bonjour, amis. Me reconnaissez-vous?

LE CHŒUR.

Seigneur, vous ressemblez à un enfant que nous avons beaucoup aimé.

PERDICAN.

N'est-ce pas vous qui m'avez porté sur votre dos pour passer les ruisseaux de vos prairies, vous qui m'avez fait danser sur vos genoux, qui m'avez pris en croupe sur vos chevaux robustes, qui vous êtes serrés quelquefois autour de vos tables pour me faire une place au souper de la ferme?

LE CHŒUR.

Nous nous en souvenons, seigneur. Vous étiez bien le plus mauvais garnement et le meilleur garçon de la terre.

PERDICAN.

Et pourquoi donc alors ne m'embrassez-vous pas, au lieu de me saluer comme un étranger?

LE CHŒUR.

Que Dieu te bénisse, enfant de nos entrailles! chacun de nous voudrait te prendre dans ses bras; mais nous sommes vieux, monseigneur, et vous êtes un homme.

PERDICAN.

Oui, il y a dix ans que je ne vous ai vus, et en un jour tout change sous le soleil. Je me suis élevé de quelques pieds vers le ciel, et vous vous êtes courbés de quelques pouces vers le tombeau. Vos têtes ont blanchi, vos pas sont devenus plus lents; vous ne pouvez plus soulever de terre votre enfant d'autrefois. C'est donc à moi d'être votre père, à vous qui avez été les miens.

LE CHŒUR.

Votre retour est un jour plus heureux que votre naissance. Il est plus doux de retrouver ce qu'on aime, que d'embrasser un nouveau-né.

PERDICAN.

Voilà donc ma chère vallée! mes noyers, mes sentiers verts, ma petite fontaine; voilà mes jours passés encore tout pleins de vie, voilà le monde mystérieux des rêves de mon enfance. O patrie! patrie! mot incompréhensible! l'homme n'est-il donc né que pour un coin de terre, pour y bâtir son nid et pour y vivre un jour?

LE CHŒUR.

On nous a dit que vous êtes un savant, monseigneur.

PERDICAN.

Oui, on me l'a dit aussi. Les sciences sont une belle chose, mes enfans; ces arbres et ces prairies enseignent à haute voix la plus belle de toutes, l'oubli de ce qu'on sait.

LE CHŒUR.

Il s'est fait plus d'un changement pendant votre absence. Il y a des filles mariées et des garçons partis pour l'armée.

PERDICAN.

Vous me conterez tout cela. Je m'attends bien à du nouveau, mais en vérité je n'en veux pas encore. Comme ce lavoir est petit! autrefois il me paraissait immense; j'avais emporté dans ma tête un océan et des forêts, et je retrouve une goutte d'eau et des brins d'herbe. Quelle est donc cette jeune fille qui chante à sa croisée derrière ces arbres?

LE CHŒUR.

C'est Rosette, la sœur de lait de votre cousine Camille.

PERDICAN, *s'avançant.*

Descends vite, Rosette, et viens ici.

ROSETTE, *entrant.*

Oui, monseigneur.

PERDICAN.

Tu me voyais de ta fenêtre, et tu ne venais pas, méchante fille? donne-moi vite cette main-là, et ces joues-là, que je t'embrasse.

ROSETTE.

Oui, monseigneur.

PERDICAN.

Es-tu mariée, petite? on m'a dit que tu l'étais.

ROSETTE.

Oh! non.

PERDICAN.

Pourquoi? Il n'y a pas dans le village de plus jolie fille que toi. Nous te marierons, mon enfant.

LE CHŒUR.

Monseigneur, elle veut mourir fille.

PERDICAN.

Est-ce vrai, Rosette?

ROSETTE.

Oh! non.

PERDICAN.

Ta sœur Camille est arrivée. L'as-tu vue?

ROSETTE.

Elle n'est pas encore venue par ici.

PERDICAN.

Va-t'en vite mettre ta robe neuve, et viens souper au château.

—

SCÈNE V.

Une salle.

Entrent le BARON et maître BLAZIUS.

MAITRE BLAZIUS.

Seigneur, j'ai un mot à vous dire; le curé de la paroisse est un ivrogne.

LE BARON.

Fi donc! cela ne se peut pas.

MAITRE BLAZIUS.

J'en suis certain. Il a bu à dîner trois bouteilles de vin.

LE BARON.

Cela est exorbitant.

MAITRE BLAZIUS.

Et en sortant de table, il a marché sur les plates-bandes.

LE BARON.

Sur les plates-bandes? — Je suis confondu. — Voilà qui est étrange, — boire trois bouteilles de vin à dîner! marcher sur les plates-bandes! c'est incompréhensible. Et pourquoi ne marchait-il pas dans l'allée?

MAITRE BLAZIUS.

Parce qu'il allait de travers.

LE BARON, à part.

Je commence à croire que Bridaine avait raison ce matin. Ce Blazius sent le vin d'une manière horrible.

MAITRE BLAZIUS.

De plus, il a mangé beaucoup; sa parole était embarrassée.

LE BARON.

Vraiment, je l'ai remarqué aussi.

MAITRE BLAZIUS.

Il a lâché quelques mots latins; c'étaient autant de solécismes. Seigneur, c'est un homme dépravé.

LE BARON, à part.

Pouah! ce Blazius a une odeur qui est intolérable. — Apprenez, gouverneur, que j'ai bien autre chose en tête, et que je ne me mêle jamais de ce qu'on boit ni de ce qu'on mange. Je ne suis point un majordome.

MAITRE BLAZIUS.

A Dieu ne plaise que je ne vous déplaise, monsieur le baron; votre vin est bon.

LE BARON.

Il y a de bon vin dans mes caves.

MAITRE BRIDAINE, entrant.

Seigneur, votre fils est sur la place, suivi de tous les polissons du village.

LE BARON.

Cela est impossible.

MAITRE BRIDAINE.

Je l'ai vu de mes propres yeux. Il ramassait des caillous pour faire des ricochets.

LE BARON.

Des ricochets? ma tête s'égare; voilà mes idées qui se bouleversent. Vous me faites un rapport insensé, Bridaine. Il est inoui qu'un docteur fasse des ricochets.

BRIDAINE.

Mettez-vous à la fenêtre, monseigneur, vous le verrez de vos propres yeux.

LE BARON, à part.

O ciel, Blazius a raison; Bridaine va de travers.

MAITRE BRIDAINE.

Regardez, monseigneur, le voilà au bord du lavoir. Il tient sous le bras une jeune paysanne.

LE BARON.

Une jeune paysanne? Mon fils vient-il ici pour débaucher mes vassales? Une paysanne sous son bras! et tous les gamins du village autour de lui! Je me sens hors de moi.

MAITRE BRIDAINE.

Cela crie vengeance.

LE BARON.

Tout est perdu! — perdu sans ressource! — Je suis perdu; — Bridaine va de travers, Blazius sent le vin à faire horreur, et mon fils séduit toutes les filles du village en faisant des ricochets. (Il sort.)

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

SCÈNE PREMIÈRE.

Un jardin.

Entrent maître BLAZIUS et PERDICAN.

MAITRE BLAZIUS.

Seigneur, votre père est au désespoir.

PERDICAN.

Pourquoi cela?

MAITRE BLAZIUS.

Vous n'ignorez pas qu'il avait formé le projet de vous unir à votre cousine Camille.

PERDICAN.

Eh bien? — Je ne demande pas mieux.

MAITRE BLAZIUS.

Cependant le baron croit remarquer que vos caractères ne s'accordent pas.

PERDICAN.

Cela est malheureux; je ne puis refaire le mien.

MAITRE BLAZIUS.

Rendrez-vous par là ce mariage impossible?

PERDICAN.

Je vous répète que je ne demande pas mieux que d'épouser Camille. Allez trouver le baron et dites-lui cela.

MAÎTRE BLAZIUS.

Seigneur, je me retire : voilà votre cousine qui vient de ce côté.

(Il sort.)

Entre Camille.

PERDICAN.

Déjà levée, cousine? J'en suis toujours pour ce que je t'ai dit hier; tu es jolie comme un cœur.

CAMILLE.

Parlons sérieusement, Perdican; votre père veut nous marier. Je ne sais ce que vous en pensez; mais je crois bien faire en vous prévenant que mon parti est pris là-dessus.

PERDICAN.

Tant pis pour moi si je vous déplais.

CAMILLE.

Pas plus qu'un autre; je ne veux pas me marier; il n'y a rien là dont votre orgueil doive souffrir.

PERDICAN.

L'orgueil n'est pas mon fait; je n'en estime ni les joies ni les peines.

CAMILLE.

Je suis venue ici pour recueillir le bien de ma mère; je retourne demain au couvent.

PERDICAN.

Il y a de la franchise dans ta démarche; touche là, et soyons bons amis.

CAMILLE.

Je n'aime pas les attouchemens.

PERDICAN, lui prenant la main.

Donne-moi ta main, Camille, je t'en prie. Que crains-tu de moi? tu ne veux pas qu'on nous marie? Eh bien! ne nous marions pas; est-ce une raison pour nous haïr? ne sommes-nous pas le frère et la sœur? Lorsque ta mère a ordonné ce mariage dans son testament, elle a voulu que notre amitié fût éternelle, voilà tout ce qu'elle a voulu; pourquoi nous marier? voilà ta main et voilà la mienne; et pour qu'elles restent unies ainsi jusqu'au dernier soupir, crois-tu qu'il nous faille un prêtre? Nous n'avons besoin que de Dieu.

CAMILLE.

Je suis bien aise que mon refus vous soit indifférent.

PERDICAN.

Il ne m'est point indifférent, Camille. Ton amour m'eût donné la vie, mais ton amitié m'en consolera. Ne quitte pas le château demain; hier,

ACTE SECOND.

SCÈNE PREMIÈRE.

Un jardin.

Entrent maître BLAZIUS et PERDICAN.

MAITRE BLAZIUS.

Seigneur, votre père est au désespoir.

PERDICAN.

Pourquoi cela ?

MAITRE BLAZIUS.

Vous n'ignorez pas qu'il avait formé le projet de vous unir à votre cousine Camille.

PERDICAN.

Eh bien ? — Je ne demande pas mieux.

MAITRE BLAZIUS.

Cependant le baron croit remarquer que vos caractères ne s'accordent pas.

PERDICAN.

Cela est malheureux ; je ne puis refaire le mien.

MAITRE BLAZIUS.

Rendrez-vous par là ce mariage impossible ?

PERDICAN.

Je vous répète que je ne demande pas mieux que d'épouser Camille. Allez trouver le baron et dites-lui cela.

MAITRE BLAZIUS.

Seigneur, je me retire : voilà votre cousine qui vient de ce côté.

(Il sort.)

Entre Camille.

PERDICAN.

Déjà levée, cousine? J'en suis toujours pour ce que je t'ai dit hier; tu es jolie comme un cœur.

CAMILLE.

Parlons sérieusement, Perdican; votre père veut nous marier. Je ne sais ce que vous en pensez; mais je crois bien faire en vous prévenant que mon parti est pris là-dessus.

PERDICAN.

Tant pis pour moi si je vous déplais.

CAMILLE.

Pas plus qu'un autre; je ne veux pas me marier; il n'y a rien là dont votre orgueil doive souffrir.

PERDICAN.

L'orgueil n'est pas mon fait; je n'en estime ni les joies ni les peines.

CAMILLE.

Je suis venue ici pour recueillir le bien de ma mère; je retourne demain au couvent.

PERDICAN.

Il y a de la franchise dans ta démarche; touche là, et soyons bons amis.

CAMILLE.

Je n'aime pas les attouchemens.

PERDICAN, lui prenant la main.

Donne-moi ta main, Camille, je t'en prie. Que crains-tu de moi? tu ne veux pas qu'on nous marie? Eh bien! ne nous marions pas; est-ce une raison pour nous haïr? ne sommes-nous pas le frère et la sœur? Lorsque ta mère a ordonné ce mariage dans son testament, elle a voulu que notre amitié fût éternelle, voilà tout ce qu'elle a voulu; pourquoi nous marier? voilà ta main et voilà la mienne; et pour qu'elles restent unies ainsi jusqu'au dernier soupir, crois-tu qu'il nous faille un prêtre? Nous n'avons besoin que de Dieu.

CAMILLE.

Je suis bien aise que mon refus vous soit indifférent.

PERDICAN.

Il ne m'est point indifférent, Camille. Ton amour m'eût donné la vie, mais ton amitié m'en consolera. Ne quitte pas le château demain; hier,

tu as refusé de faire un tour de jardin, parce que tu voyais en moi un mari dont tu ne voulais pas. Reste ici quelques jours; laisse-moi espérer que notre vie passée n'est pas morte à jamais dans ton cœur.

CAMILLE.

Je suis obligée de partir.

PERDICAN.

Pourquoi?

CAMILLE.

C'est mon secret.

PERDICAN.

En aimes-tu un autre que moi?

CAMILLE.

Non; mais je veux partir.

PERDICAN.

Irrévocablement?

CAMILLE.

Oui, irrévocablement.

PERDICAN.

Eh bien! adieu. J'aurais voulu m'asseoir avec toi sous les maronniers du petit bois, et causer de bonne amitié une heure ou deux. Mais si cela te déplaît, n'en parlons plus; adieu, mon enfant. (Il sort.)

CAMILLE, à dame Pluche qui entre.

Dame Pluche, tout est-il prêt? Partirons-nous demain? Mon tuteur a-t-il fini ses comptes?

DAME PLUCHE.

Oui, chère colombe sans tache. Le baron m'a traitée de pécore hier soir, et je suis enchantée de partir.

CAMILLE.

Tenez; voilà un mot d'écrit que vous porterez avant dîner, de ma part, à mon cousin Perdican.

DAME PLUCHE.

Seigneur mon Dieu! est-ce possible? Vous écrivez un billet à un homme!

CAMILLE.

Ne dois-je pas être sa femme? Je puis bien écrire à mon fiancé.

DAME PLUCHE.

Le seigneur Perdican sort d'ici. Que pouvez-vous lui écrire? Votre fiancé, miséricorde! Serait-il vrai que vous oubliez Jésus?

CAMILLE.

Faites ce que je vous dis, et disposez tout pour notre départ.

(Elles sortent.)

SCÈNE II.

La salle à manger. — On met le couvert.

Entre maître BRIDAINE.

Cela est certain; on lui donnera encore aujourd'hui la place d'honneur. Cette chaise que j'ai occupée si long-temps à la droite du baron sera la proie du gouverneur. O malheureux que je suis! Un âne bâté, un ivrogne sans pudeur, me relègue au bas bout de la table! Le majordome lui versera le premier verre de Malaga, et lorsque les plats arriveront à moi, ils seront à moitié froids, et les meilleurs morceaux déjà avalés; il ne restera plus autour des perdreaux ni choux ni carottes. O sainte église catholique! Qu'on lui ait donné cette place hier, cela se concevait; il venait d'arriver, c'était la première fois, depuis nombre d'années, qu'il s'asseyait à cette table. Dieu! comme il dévorait! non, rien ne me restera, que des os et des pattes de poulet. Je ne souffrirai pas cet affront. Adieu, vénérable fauteuil où je me suis renversé tant de fois, gorgé de mets succulens! Adieu, bouteilles cachetées, fumet sans pareil de venaisons cuites à point! Adieu, table splendide, noble salle à manger; je ne dirai plus le *benedicite!* Je retourne à ma cure; on ne me verra pas confondu parmi la foule des convives, et j'aime mieux, comme César, être le premier au village que le second dans Rome. (Il sort.)

—

SCÈNE III.

Un champ devant une petite maison.

Entrent ROSETTE et PERDICAN.

PERDICAN.

Puisque ta mère n'y est pas, viens faire un tour de promenade.

ROSETTE.

Croyez-vous que cela me fasse du bien, tous ces baisers que vous me donnez?

PERDICAN.

Quel mal y trouves-tu? Je t'embrasserais devant ta mère. N'es-tu pas la sœur de Camille? ne suis-je pas ton frère comme je suis le sien?

ROSETTE.

Des mots sont des mots, et des baisers sont des baisers. Je n'ai guère

d'esprit, et je m'en aperçois bien sitôt que je veux dire quelque chose. Les belles dames savent leur affaire, selon qu'on leur baise la main droite ou la main gauche; leurs pères les embrassent sur le front, leurs frères sur la joue, leurs amoureux sur les lèvres; moi, tout le monde m'embrasse sur les deux joues, et cela me chagrine.

PERDICAN.

Que tu es jolie, mon enfant!

ROSETTE.

Il ne faut pas non plus vous fâcher pour cela. Comme vous paraissez triste ce matin! Votre mariage est donc manqué?

PERDICAN.

Les paysans de ton village se souviennent de m'avoir aimé; les chiens de la basse-cour et les arbres du bois s'en souviennent aussi; mais Camille ne s'en souvient pas. Et toi, Rosette, à quand le mariage?

ROSETTE.

Ne parlons pas de cela, voulez-vous? parlons du temps qu'il fait, de ces fleurs que voilà, de vos chevaux et de mes bonnets.

PERDICAN.

De tout ce qui te plaira, de tout ce qui peut passer sur tes lèvres sans leur ôter ce sourire céleste, que je respecte plus que ma vie.

(Il l'embrasse.)

ROSETTE.

Vous respectez mon sourire, mais vous ne respectez guère mes lèvres, à ce qu'il me semble. Regardez donc; voilà une goutte de pluie qui me tombe sur la main, et cependant le ciel est pur.

PERDICAN.

Pardonne-moi.

ROSETTE.

Que vous ai-je fait pour que vous pleuriez? (Ils sortent.)

—

SCÈNE IV.

Au château.

Entrent maître BLAZIUS et le BARON.

MAITRE BLAZIUS.

Seigneur, j'ai une chose singulière à vous dire. Tout-à-l'heure j'étais par hasard dans l'office, je veux dire dans la galerie; qu'aurais-je été faire

dans l'office? J'étais donc dans la galerie. J'avais trouvé par accident une bouteille, je veux dire une carafe d'eau; comment aurais-je trouvé une bouteille dans la galerie? J'étais donc en train de boire un coup de vin pour passer le temps, et je regardais par la fenêtre, entre deux vases de fleurs qui me paraissaient d'un goût moderne, bien qu'ils soient imités de l'étrusque.

LE BARON.

Quelle insupportable manière de parler vous avez adoptée, Blazius! vos discours sont inexplicables.

MAITRE BLAZIUS.

Écoutez-moi, seigneur, prêtez-moi un moment d'attention. Je regardais donc par la fenêtre. Ne vous impatientez pas, au nom du ciel, il y va de l'honneur de la famille.

LE BARON.

De la famille! voilà qui est incompréhensible. De l'honneur de la famille, Blazius! Blazius! savez-vous que nous sommes trente-sept mâles, et presque autant de femmes, tant à Paris qu'en province?

MAITRE BLAZIUS.

Permettez-moi de continuer. Tandis que je buvais un coup de vin, je veux dire un verre d'eau, pour chasser la digestion tardive, imaginez que j'ai vu passer sous la fenêtre dame Pluche hors d'haleine.

LE BARON.

Pourquoi hors d'haleine, Blazius? ceci est insolite.

MAITRE BLAZIUS.

Et à côté d'elle, rouge de colère, votre nièce Camille.

LE BARON.

Qui était rouge de colère, ma nièce, ou dame Pluche?

MAITRE BLAZIUS.

Votre nièce, seigneur.

LE BARON.

Ma nièce rouge de colère! Cela est inouï; et comment savez-vous que c'était de colère? Elle pouvait être rouge pour mille raisons; elle avait sans doute poursuivi quelques papillons dans mon parterre.

MAITRE BLAZIUS.

Je ne puis rien affirmer là-dessus, cela se peut; mais elle s'écriait avec force : Allez-y! trouvez-le! faites ce qu'on vous dit! vous êtes une sotte! je le veux! et elle frappait avec son éventail sur le coude de dame Pluche, qui faisait un soubresaut dans la luzerne à chaque exclamation.

LE BARON.

Dans la luzerne! et que répondait la gouvernante aux extravagances de ma nièce? car cette conduite mérite d'être qualifiée ainsi.

MAITRE BLAZIUS.

La gouvernante répondait : Je ne veux pas y aller! Je ne l'ai pas trouvé! Il fait la cour aux filles du village, à des gardeuses de dindons! Je suis trop vieille pour commencer à porter des messages d'amour; grace à Dieu, j'ai vécu les mains pures jusqu'ici. — Et tout en parlant, elle froissait dans ses mains un petit papier plié en quatre.

LE BARON.

Je n'y comprends rien; mes idées s'embrouillent tout-à-fait. Quelle raison pouvait avoir dame Pluche pour froisser un papier plié en quatre en faisant des soubresauts dans une luzerne! Je ne puis ajouter foi à de pareilles monstruosités.

MAITRE BLAZIUS.

Ne comprenez-vous pas clairement, seigneur, ce que cela signifiait?

LE BARON.

Non, en vérité, non, mon ami, je n'y comprends absolument rien. Tout cela me paraît une conduite désordonnée, il est vrai, mais sans motif comme sans excuse.

MAITRE BLAZIUS.

Cela veut dire que votre fille a une correspondance secrète.

LE BARON.

Que dites-vous? Songez-vous de qui vous parlez? Pesez vos paroles, monsieur l'abbé.

MAITRE BLAZIUS.

Je les péserais dans la balance céleste qui doit peser mon ame au jugement dernier, que je n'y trouverais pas un mot qui sente la fausse monnaie. Votre nièce a une correspondance secrète.

LE BARON.

Mais songez donc, mon ami, que cela est impossible.

MAITRE BLAZIUS.

Pourquoi aurait-elle chargé sa gouvernante d'une lettre? Pourquoi aurait-elle crié : *Trouvez-le!* tandis que l'autre boudait et rechignait?

LE BARON.

Et à qui était adressée cette lettre?

MAITRE BLAZIUS.

Voilà précisément le *hic*, monseigneur, *hic jacet lepus*. A qui était

adressée cette lettre? à un homme qui fait la cour à une gardeuse de dindons. Or, un homme qui recherche en public une gardeuse de dindons, peut être soupçonné violemment d'être né pour les garder lui-même. Cependant il est impossible que votre nièce, avec l'éducation qu'elle a reçue, soit éprise d'un pareil homme; voilà ce que je dis, et ce qui fait que je n'y comprends rien non plus que vous, révérence parler.

LE BARON.

O ciel! ma nièce m'a déclaré ce matin même qu'elle refusait son cousin Perdican. Aimerait-elle un gardeur de dindons? Passons dans mon cabinet; j'ai éprouvé depuis hier des secousses si violentes, que je ne puis rassembler mes idées. (Ils sortent.)

—

SCÈNE V.

Une fontaine dans un bois.

Entre PERDICAN, lisant un billet.

« Trouvez-vous à midi à la petite fontaine... » Que veut dire cela? tant de froideur, un refus si positif, si cruel, un orgueil si insensible, et un rendez-vous par-dessus tout! Si c'est pour me parler d'affaires, pourquoi choisir un pareil endroit? Est-ce une coquetterie? Ce matin, en me promenant avec Rosette, j'ai entendu remuer dans les broussailles, et il m'a semblé que c'était un pas de biche. Y a-t-il ici quelque intrigue?

Entre Camille.

CAMILLE.

Bonjour, cousin; j'ai cru m'apercevoir, à tort ou à raison, que vous me quittiez tristement ce matin. Vous m'avez pris la main malgré moi; je viens vous demander de me donner la vôtre. Je vous ai refusé un baiser, le voilà. (Elle l'embrasse.) Maintenant, vous m'avez dit que vous seriez bien aise de causer de bonne amitié. Asseyez-vous là, et causons.

(Elle s'asseoit.)

PERDICAN.

Avais-je fait un rêve, ou en fais-je un autre en ce moment?

CAMILLE.

Vous avez trouvé singulier de recevoir un billet de moi, n'est-ce pas? Je suis d'humeur changeante; mais vous m'avez dit ce matin un mot très juste : « Puisque nous nous quittons, quittons-nous bons amis. » Vous ne savez pas la raison pour laquelle je pars, et je viens vous la dire : je vais prendre le voile.

PERDICAN.

Est-ce possible? Est-ce toi, Camille, que je vois dans cette fontaine, assise sur les marguerites, comme aux jours d'autrefois?

CAMILLE.

Oui, Perdican, c'est moi. Je viens revivre un quart d'heure de la vie passée. Je vous ai paru brusque et hautaine; cela est tout simple, j'ai renoncé au monde. Cependant, avant de le quitter, je serais bien aise d'avoir votre avis. Trouvez-vous que j'aie raison de me faire religieuse?

PERDICAN.

Ne m'interrogez pas là-dessus, car je ne me ferai jamais moine.

CAMILLE.

Depuis près de dix ans que nous avons vécu éloignés l'un de l'autre, vous avez commencé l'expérience de la vie. Je sais quel homme vous êtes, et vous devez avoir appris beaucoup en peu de temps avec un cœur et un esprit comme les vôtres. Dites-moi, avez-vous eu des maîtresses?

PERDICAN.

Pourquoi cela?

CAMILLE.

Répondez-moi, je vous en prie, sans modestie et sans fatuité.

PERDICAN.

J'en ai eu.

CAMILLE.

Les avez-vous aimées?

PERDICAN.

De tout mon cœur.

CAMILLE.

Où sont-elles maintenant? Le savez-vous?

PERDICAN.

Voilà, en vérité, des questions singulières. Que voulez-vous que je vous dise? Je ne suis ni leur mari ni leur frère; elles sont allées où bon leur a semblé.

CAMILLE.

Il doit nécessairement y en avoir une que vous ayez préférée aux autres. Combien de temps avez-vous aimé celle que vous avez aimée le mieux?

PERDICAN.

Tu es une drôle de fille; veux-tu te faire mon confesseur?

CAMILLE.

C'est une grace que je vous demande, de me répondre sincèrement.

Vous n'êtes point un libertin, et je crois que votre cœur a de la probité. Vous avez dû inspirer l'amour, car vous le méritez, et vous ne vous seriez pas livré à un caprice. Répondez-moi, je vous en prie.

PERDICAN.

Ma foi, je ne m'en souviens pas.

CAMILLE.

Connaissez-vous un homme qui n'ait aimé qu'une femme?

PERDICAN.

Il y en a certainement.

CAMILLE.

Est-ce un de vos amis? Dites-moi son nom.

PERDICAN.

Je n'ai pas de nom à vous dire; mais je crois qu'il y a des hommes capables de n'aimer qu'une fois.

CAMILLE.

Combien de fois un honnête homme peut-il aimer?

PERDICAN.

Veux-tu me faire réciter une litanie, ou récites-tu toi-même un catéchisme?

CAMILLE.

Je voudrais m'instruire, et savoir si j'ai tort ou raison de me faire religieuse. Si je vous épousais, ne devriez-vous pas répondre avec franchise à toutes mes questions, et me montrer votre cœur à nu? Je vous estime beaucoup, et je vous crois, par votre éducation et par votre nature, supérieur à beaucoup d'autres hommes. Je suis fâchée que vous ne vous souveniez plus de ce que je vous demande; peut-être en vous connaissant mieux, je m'enhardirais.

PERDICAN.

Où veux-tu en venir? parle; je répondrai.

CAMILLE.

Répondez donc à ma première question. Ai-je raison de rester au couvent?

PERDICAN.

Non.

CAMILLE.

Je ferais donc mieux de vous épouser?

PERDICAN.

Oui.

CAMILLE.

Si le curé de votre paroisse soufflait sur un verre d'eau, et vous disait que c'est un verre de vin, le boiriez-vous comme tel ?

PERDICAN.

Non.

CAMILLE.

Si le curé de votre paroisse soufflait sur vous, et me disait que vous m'aimerez toute votre vie, aurais-je raison de le croire ?

PERDICAN.

Oui et non.

CAMILLE.

Que me conseilleriez-vous de faire, le jour où je verrais que vous ne m'aimez plus ?

PERDICAN.

De prendre un amant.

CAMILLE.

Que ferai-je ensuite, le jour où mon amant ne m'aimera plus ?

PERDICAN.

Tu en prendras un autre.

CAMILLE.

Combien de temps cela durera-t-il ?

PERDICAN.

Jusqu'à ce que tes cheveux soient gris, et alors les miens seront blancs.

CAMILLE.

Savez-vous ce que c'est que les cloîtres, Perdican ? Vous êtes-vous jamais assis un jour entier sur le banc d'un monastère de femmes ?

PERDICAN.

Oui, je m'y suis assis.

CAMILLE.

J'ai pour amie une sœur qui n'a que trente ans, et qui a eu cinq cent mille livres de revenu à l'âge de quinze ans. C'est la plus belle et la plus noble créature qui ait marché sur terre. Elle était pairesse du parlement, et avait pour mari un des hommes les plus distingués de France. Aucune des nobles facultés humaines n'était restée sans culture en elle, et, comme un arbrisseau d'une sève choisie, tous ses bourgeons avaient donné des ramures. Jamais l'amour et le bonheur ne poseront leur couronne fleurie sur un front plus beau ; son mari l'a trompée ; elle a aimé un autre homme, et elle se meurt de désespoir.

PERDICAN.

Cela est possible.

CAMILLE.

Nous habitons la même cellule, et j'ai passé des nuits entières à parler de ses malheurs; ils sont presque devenus les miens; cela est singulier, n'est-ce pas? Je ne sais trop comment cela se fait. Quand elle me parlait de son mariage, quand elle me peignait d'abord l'ivresse des premiers jours, puis la tranquillité des autres, et comme enfin tout s'était envolé, comme elle était assise le soir au coin du feu, et lui auprès de la fenêtre, sans se dire un seul mot, comme leur amour avait langui, et comme tous les efforts pour se rapprocher n'aboutissaient qu'à des querelles; comme une figure étrangère est venue peu à peu se placer entre eux, et se glisser dans leurs souffrances, c'était moi que je voyais agir tandis qu'elle parlait. Quand elle disait : Là j'ai été heureuse, mon cœur bondissait; et quand elle ajoutait : Là j'ai pleuré, mes larmes coulaient. Mais figurez-vous quelque chose de plus singulier encore; j'avais fini par me créer une vie imaginaire; cela a duré quatre ans; il est inutile de vous dire par combien de réflexions, de retours sur moi-même, tout cela est venu. Ce que je voulais vous raconter, comme une curiosité, c'est que tous les récits de Louise, toutes les fictions de mes rêves portaient votre ressemblance.

PERDICAN.

Ma ressemblance, à moi?

CAMILLE.

Oui, et cela est naturel : vous étiez le seul homme que j'eusse connu. En vérité, je vous ai aimé, Perdican.

PERDICAN.

Quel âge as-tu, Camille?

CAMILLE.

Dix-huit ans.

PERDICAN.

Continue, continue; j'écoute.

CAMILLE.

Il y a deux cents femmes dans notre couvent; un petit nombre de ces femmes ne connaîtra jamais la vie, et tout le reste attend la mort. Plus d'une parmi elles sont sorties du monastère comme j'en sors aujourd'hui, vierges et pleines d'espérances. Elles sont revenues peu de temps après, vieilles et désolées. Tous les jours il en meurt dans nos dortoirs, et tous les jours il en vient de nouvelles prendre la place des mortes sur les matelas de crin. Les étrangers qui nous visitent, admirent le calme et l'ordre

de la maison; ils regardent attentivement la blancheur de nos voiles; mais ils se demandent pourquoi nous les rabaissons sur nos yeux. Que pensez-vous de ces femmes, Perdican? ont-elles tort, ou ont-elles raison?

PERDICAN.

Je n'en sais rien.

CAMILLE.

Il s'en est trouvé quelques-unes qui me conseillent de rester vierge. Je suis bien aise de vous consulter. Croyez-vous que ces femmes-là auraient mieux fait de prendre un amant, et de me conseiller d'en faire autant?

PERDICAN.

Je n'en sais rien.

CAMILLE.

Vous aviez promis de me répondre.

PERDICAN.

J'en suis dispensé tout naturellement; je ne crois pas que ce soit toi qui parles.

CAMILLE.

Cela se peut, il doit y avoir dans toutes mes idées des choses très ridicules. Il se peut bien qu'on m'ait fait la leçon, et que je ne sois qu'un perroquet mal appris. Il y a dans la galerie un petit tableau qui représente un moine courbé sur un missel; à travers les barreaux obscurs de sa cellule glisse un faible rayon de soleil, et on aperçoit une locanda italienne, devant laquelle danse un chévrier. Lequel de ces deux hommes estimez-vous davantage?

PERDICAN.

Ni l'un ni l'autre et tous les deux. Ce sont deux hommes de chair et d'os; il y en a un qui lit, et un autre qui danse; je n'y vois pas autre chose. Tu as raison de te faire religieuse.

CAMILLE.

Vous me disiez non tout-à-l'heure.

PERDICAN.

Ai-je dit non? Cela est possible.

CAMILLE.

Ainsi vous me le conseillez?

PERDICAN.

Ainsi tu ne crois à rien?

CAMILLE.

Lève la tête, Perdican; quel est l'homme qui ne croit à rien?

PERDICAN, *se levant.*

En voilà un; je ne crois pas à la vie immortelle. — Ma sœur chérie, les religieuses t'ont donné leur expérience; mais, crois-moi, ce n'est pas la tienne; tu ne mourras pas sans aimer.

CAMILLE.

Je veux aimer, mais je ne veux pas souffrir; je veux aimer d'un amour éternel, et faire des sermens qui ne se violent pas. Voilà mon amant.

(*Elle montre son crucifix.*)

PERDICAN.

Cet amant-là n'exclut pas les autres.

CAMILLE.

Pour moi du moins, il les exclura. Ne souriez pas, Perdican! Il y a dix ans que je ne vous ai vu, et je pars demain. Dans dix autres années, si nous nous revoyons, nous en reparlerons. J'ai voulu ne pas rester dans votre souvenir comme une froide statue; car l'insensibilité mène au point où j'en suis. Écoutez-moi : retournez à la vie, et tant que vous serez heureux, tant que vous aimerez comme on peut aimer sur la terre, oubliez votre sœur Camille; mais, s'il vous arrive jamais d'être oublié ou d'oublier vous-même, si l'ange de l'espérance vous abandonne, lorsque vous serez seul avec le vide dans le cœur, pensez à moi qui prierai pour vous.

PERDICAN.

Tu es une orgueilleuse; prends garde à toi.

CAMILLE.

Pourquoi?

PERDICAN.

Tu as dix-huit ans, et tu ne crois pas à l'amour!

CAMILLE.

Y croyez-vous, vous qui parlez? Vous voilà courbé près de moi avec des genoux qui se sont usés sur les tapis de vos maîtresses, et vous n'en savez plus le nom. Vous avez pleuré des larmes de joie et des larmes de désespoir; mais, vous saviez que l'eau des sources est plus constante que vos larmes, et qu'elle serait toujours là pour laver vos paupières gonflées. Vous faites votre métier de jeune homme, et vous souriez quand on vous parle de femmes désolées; vous ne croyez pas qu'on puisse mourir d'amour, vous qui vivez et qui avez aimé. Qu'est-ce donc que le monde? Il me semble que vous devez cordialement mépriser les femmes qui vous prennent tels que vous êtes, et qui chassent leur dernier amant, pour vous attirer dans leurs bras avec les baisers d'un autre sur

les lèvres. Je vous demandais tout-à-l'heure si vous aviez aimé; vous m'avez répondu comme un voyageur à qui l'on demanderait s'il a été en Italie ou en Allemagne, et qui dirait : Oui, j'y ai été; puis qui penserait à aller en Suisse, ou dans le premier pays venu. Est-ce donc une monnaie que votre amour, pour qu'il puisse passer ainsi de mains en mains jusqu'à la mort? Non, ce n'est pas même une monnaie; car la plus mince pièce d'or vaut mieux que vous, et dans quelques mains qu'elle passe, elle garde son effigie.

PERDICAN.

Que tu es belle, Camille, lorsque tes yeux s'animent!

CAMILLE.

Oui, je suis belle, je le sais. Les complimenteurs ne m'apprendront rien : la froide nonne qui coupera mes cheveux pâlira peut-être de sa mutilation; mais ils ne se changeront pas en bagues et en chaînes pour courir les boudoirs; il n'en manquera pas un seul sur ma tête, lorsque le fer y passera; je ne veux qu'un coup de ciseau, et quand le prêtre qui me bénira me mettra au doigt l'anneau d'or de mon époux céleste, la mèche de cheveux que je lui donnerai pourra lui servir de manteau.

PERDICAN.

Tu es en colère, en vérité.

CAMILLE.

J'ai eu tort de parler; j'ai ma vie entière sur les lèvres. O Perdican! ne raillez pas; tout cela est triste à mourir.

PERDICAN.

Pauvre enfant, je te laisse dire, et j'ai bien envie de te répondre un mot. Tu me parles d'une religieuse qui me paraît avoir eu sur toi une influence funeste; tu dis qu'elle a été trompée, qu'elle a trompé elle-même, et qu'elle est désespérée. Es-tu sûre que si son mari ou son amant revenait lui tendre la main à travers la grille du parloir, elle ne lui tendrait pas la sienne?

CAMILLE.

Qu'est-ce que vous dites? J'ai mal entendu.

PERDICAN.

Es-tu sûre que si son mari ou son amant revenait lui dire de souffrir encore, elle répondrait non?

CAMILLE.

Je le crois, je le crois.

PERDICAN.

Il y a deux cents femmes dans ton monastère, et la plupart ont au fond du cœur des blessures profondes; elles te les ont fait toucher, et elles ont

coloré ta pensée virginale des gouttes de leur sang. Elles ont vécu, n'est-ce pas? et elles t'ont montré avec horreur la route de leur vie; tu t'es signée devant leurs cicatrices, comme devant les plaies de Jésus; elles t'ont fait une place dans leurs processions lugubres, et tu te serres contre ces corps décharnés avec une crainte religieuse, lorsque tu vois passer un homme. Es-tu sûre que si l'homme qui passe était celui qui les a trompées, celui pour qui elles pleurent et elles souffrent, celui qu'elles maudisent en priant Dieu, es-tu sûre qu'en le voyant, elles ne briseraient pas leurs chaînes pour courir à leurs malheurs passés, et pour presser leurs poitrines sanglantes sur le poignard qui les a meurtries? O mon enfant! sais-tu les rêves de ces femmes qui te disent de ne pas rêver? Sais-tu quel nom elles murmurent quand les sanglots qui sortent de leurs lèvres font trembler l'hostie qu'on leur présente? Elles qui s'asseoient près de toi avec leurs têtes branlantes pour verser dans ton oreille leur vieillesse flétrie, elles qui sonnent dans les ruines de ta jeunesse le tocsin de leur désespoir, et qui font sentir à ton sang vermeil la fraîcheur de leurs tombes, sais-tu qui elles sont?

CAMILLE.

Vous me faites peur; la colère vous prend aussi.

PERDICAN.

Sais-tu ce que c'est que des nonnes, malheureuse fille? Elles qui te représentent l'amour des hommes comme un mensonge, savent-elles qu'il y a pis encore, le mensonge de l'amour divin? Savent-elles que c'est un crime qu'elles font de venir chuchoter à une vierge des paroles de femme? Ah! comme elles t'ont fait la leçon! Comme j'avais prévu tout cela quand tu t'es arrêtée devant le portrait de notre vieille tante! Tu voulais partir sans me serrer la main; tu ne voulais revoir ni ce bois, ni cette pauvre petite fontaine, qui nous regarde tout en larmes; tu reniais les jours de ton enfance, et le masque de plâtre que les nonnes t'ont plaqué sur les joues me refusait un baiser de frère; mais ton cœur a battu, il a oublié sa leçon, lui qui ne sait pas lire, et tu es revenue t'asseoir sur l'herbe où nous voilà. Eh bien! Camille, ces femmes ont bien parlé; elles t'ont mise dans le vrai chemin; il pourra m'en coûter le bonheur de ma vie; mais dis-leur cela de ma part : le ciel n'est pas pour elles.

CAMILLE.

Ni pour moi, n'est-ce pas?

PERDICAN.

Adieu, Camille, retourne à ton couvent, et lorsqu'on te fera de ces récits hideux qui t'ont empoisonnée, réponds ce que je vais te dire : Tous les hommes sont menteurs, inconstans, faux, bavards, hypocrites, or-

gueilleux et lâches, méprisables et sensuels; toutes les femmes sont perfides, artificieuses, vaniteuses, curieuses et dépravées; le monde n'est qu'un égoût sans fond où les phoques les plus informes rampent et se tordent sur des montagnes de fange; mais il y a au monde une chose sainte et sublime, c'est l'union de deux de ces êtres si imparfaits et si affreux. On est souvent trompé en amour, souvent blessé et souvent malheureux; mais on aime, et quand on est sur le bord de sa tombe, on se retourne pour regarder en arrière, et on se dit : J'ai souffert souvent, je me suis trompé quelquefois; mais j'ai aimé. C'est moi qui ai vécu, et non pas un être factice créé par mon orgueil et mon ennui. (Il sort.)

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

Devant le château.

Entrent le BARON et maître BLAZIUS.

LE BARON.

Indépendamment de votre ivrognerie, vous êtes un bélitre, maître Blazius. Mes valets vous voient entrer furtivement dans l'office, et quand vous êtes convaincu d'avoir volé mes bouteilles de la manière la plus pitoyable, vous croyez vous justifier en accusant ma nièce d'une correspondance secrète.

MAITRE BLAZIUS.

Mais, monseigneur, veuillez vous rappeler....

LE BARON.

Sortez, monsieur l'abbé, et ne reparaissez jamais devant moi; il est déraisonnable d'agir comme vous faites, et ma gravité m'oblige à ne vous pardonner de ma vie. (Il sort, maître Blazius le suit.)

Entre Perdican.

PERDICAN.

Je voudrais bien savoir si je suis amoureux. D'un côté, cette manière d'interroger est tant soit peu cavalière, pour une fille de dix-huit ans; d'un autre, les idées que ces nonnes lui ont fourrées dans la tête auront de

la peine à se corriger. De plus, elle doit partir aujourd'hui. Diable, je l'aime, cela est sûr. Après tout, qui sait? peut-être elle répétait une leçon, et d'ailleurs il est clair qu'elle ne se soucie pas de moi. D'une autre part, elle a beau être jolie, cela n'empêche pas qu'elle n'ait des manières beaucoup trop décidées et un ton trop brusque. Je n'ai qu'à n'y plus penser; il est clair que je ne l'aime pas. Cela est certain qu'elle est jolie; mais pourquoi cette conversation d'hier ne veut-elle pas me sortir de la tête? En vérité j'ai passé la nuit à radoter. Où vais-je donc? — Ah! je vais au village.

(Il sort.)

—

SCÈNE II.

Un chemin.

Entre maître BRIDAINE.

Que font-ils maintenant? Hélas! voilà midi. — Ils sont à table. Que mangent-ils? que ne mangent-ils pas? J'ai vu la cuisinière traverser le village, avec un énorme dindon. L'aide portait les truffes, avec un panier de raisin.

Entre maître Blazius.

MAITRE BLAZIUS.

O disgrace imprévue, me voilà chassé du château, par conséquent de la salle à manger. Je ne boirai plus le vin de l'office.

MAITRE BRIDAINE.

Je ne verrai plus fumer les plats; je ne chaufferai plus au feu de la noble cheminée mon ventre copieux.

MAITRE BLAZIUS.

Pourquoi une fatale curiosité m'a-t-elle poussé à écouter le dialogue de dame Pluche et de la nièce? Pourquoi ai-je rapporté au baron ce que j'avais vu?

MAITRE BRIDAINE.

Pourquoi un vain orgueil m'a-t-il éloigné de ce dîner honorable où j'étais si bien accueilli? Que m'importait d'être à droite ou à gauche?

MAITRE BLAZIUS.

Hélas! j'étais gris, il faut en convenir, lorsque j'ai fait cette folie.

MAITRE BRIDAINE.

Hélas! le vin m'avait monté la tête quand j'ai commis cette imprudence.

MAITRE BLAZIUS.

Il me semble que voilà le curé.

MAITRE BRIDAINE.

C'est le gouverneur en personne.

MAITRE BLAZIUS.

Oh! oh! monsieur le curé, que faites vous-là?

MAITRE BRIDAINE.

Moi! je vais dîner. N'y venez-vous pas?

MAITRE BLAZIUS.

Pas aujourd'hui. Hélas! maître Bridaine, intercédez pour moi; le baron m'a chassé. J'ai accusé faussement Mlle Camille d'avoir une correspondance secrète, et cependant Dieu m'est témoin que j'ai vu, ou que j'ai cru voir dame Pluche dans la luzerne. Je suis perdu, monsieur le curé.

MAITRE BRIDAINE.

Que m'apprenez-vous là?

MAITRE BLAZIUS.

Hélas! hélas! la vérité! Je suis en disgrace complète pour avoir volé une bouteille.

MAITRE BRIDAINE.

Que parlez-vous, messire, de bouteilles volées à propos d'une luzerne et d'une correspondance?

MAITRE BLAZIUS.

Je vous supplie de plaider ma cause. Je suis honnête, seigneur Bridaine. O digne seigneur Bridaine, je suis votre serviteur.

MAITRE BRIDAINE, à part.

O fortune! est-ce un rêve? Je serai donc assis sur toi, ô chaise bienheureuse!

MAITRE BLAZIUS.

Je vous serai reconnaissant d'écouter mon histoire, et de vouloir bien m'excuser, brave seigneur, cher curé.

MAITRE BRIDAINE.

Cela m'est impossible, monsieur, il est midi sonné, et je m'en vais dîner. Si le baron se plaint de vous, c'est votre affaire. Je n'intercède point pour un ivrogne. (A part.) Vite, volons à la grille; et toi, mon ventre, arrondis-toi. (Il sort en courant.)

MAITRE BLAZIUS (seul.)

Misérable Pluche! c'est toi qui paieras pour tous; oui, c'est toi qui es la cause de ma ruine, femme éhontée, vile entremetteuse. C'est à toi que

je dois cette disgrace; ô sainte université de Paris! on me traite d'ivrogne! Je suis perdu si je ne saisis une lettre, et si je ne prouve au baron que sa nièce a une correspondance. Je l'ai vue ce matin écrire à son bureau. Patience! voici du nouveau. (Passe dame Pluche portant une lettre.)

MAITRE BLAZIUS.

Pluche, donnez-moi cette lettre.

DAME PLUCHE.

Que signifie cela? C'est une lettre de ma maîtresse que je vais mettre à la poste au village.

MAITRE BLAZIUS.

Donnez-la-moi, ou vous êtes morte.

DAME PLUCHE.

Moi, morte! morte! Marie, Jésus, vierge et martyr!

MAITRE BLAZIUS.

Oui, morte, Pluche; donnez-moi ce papier.

(Ils se battent; entre Perdican.)

PERDICAN.

Qu'y a-t-il? Que faites-vous, Blazius? Pourquoi violenter cette femme?

DAME PLUCHE.

Rendez-moi la lettre. Il me l'a prise, seigneur, justice!

MAITRE BLAZIUS.

C'est une entremetteuse, seigneur, cette lettre est un billet doux.

DAME PLUCHE.

C'est une lettre de Camille, seigneur, de votre fiancée.

MAITRE BLAZIUS.

C'est un billet doux à un gardeur de dindons.

DAME PLUCHE.

Tu en as menti, abbé. Apprends cela de moi.

PERDICAN.

Donnez-moi cette lettre; je ne comprends rien à votre dispute; mais en qualité de fiancé de Camille, je m'arroge le droit de la lire. (Il lit.)

« A la sœur Louise, au couvent de *** »

(A part.)

Quelle maudite curiosité me saisit malgré moi? Mon cœur bat avec force, et je ne sais ce que j'éprouve.—Retirez-vous, dame Pluche, vous êtes une digne femme, et maître Blazius est un sot. Allez dîner; je me charge de mettre cette lettre à la poste.

(Sortent maître Blazius et dame Pluche.)

PERDICAN (seul.)

Que ce soit un crime d'ouvrir une lettre, je le sais trop bien pour le faire. Que peut dire Camille à cette sœur? Suis-je donc amoureux? Quel empire a donc pris sur moi cette singulière fille, pour que les trois mots écrits sur cette adresse me fassent trembler la main? Cela est singulier; Blazius, en se débattant avec dame Pluche, a fait sauter le cachet. Est-ce un crime de rompre le pli? Bon, je n'y changerai rien.

(Il ouvre la lettre et lit.)

« Je pars aujourd'hui, ma chère, et tout est arrivé comme je l'avais « prévu. C'est une terrible chose; mais ce pauvre jeune homme a le poi- « gnard dans le cœur, il ne se consolera pas de m'avoir perdue. Cepen- « dant j'ai fait tout au monde pour le dégoûter de moi. Dieu me pardon- « nera de l'avoir réduit au désespoir par mon refus. Hélas! ma chère, que « pouvais-je y faire? Priez pour moi; nous nous reverrons demain, et pour « toujours. Toute à vous du meilleur de mon ame.

« CAMILLE. »

Est-il possible? Camille écrit cela? C'est de moi qu'elle parle ainsi? Moi au désespoir de son refus? Eh! bon Dieu! si cela était vrai, on le verrait bien; quelle honte peut-il y avoir à aimer? Elle a fait tout au monde pour me dégoûter, dit-elle, et j'ai le poignard dans le cœur? Quel intérêt peut-elle avoir à inventer un roman pareil? Cette pensée que j'avais cette nuit, est-elle donc vraie? O femmes! Cette pauvre Camille a peut-être une grande piété; c'est de bon cœur qu'elle se donne à Dieu, mais elle a résolu et décrété qu'elle me laisserait au désespoir. Cela était convenu entre les bonnes amies, avant de partir du couvent. On a décidé que Camille allait revoir son cousin, qu'on le lui voudrait faire épouser, qu'elle refuserait, et que le cousin serait désolé. Cela est si intéressant, une jeune fille qui fait à Dieu le sacrifice du bonheur d'un cousin! Non, non, Camille, je ne t'aime pas; je ne suis pas au désespoir. Je n'ai pas le poignard dans le cœur, et je te le prouverai. Oui, tu sauras que j'en aime une autre, avant que de partir d'ici. Holà! brave homme!

(Entre un paysan.)

Allez au château, dites à la cuisine qu'on envoie un valet porter à Mlle Camille le billet que voici.

(Il écrit.)

LE PAYSAN.

Oui, monseigneur. (Il sort.)

PERDICAN.

Maintenant, à l'autre. Ah! je suis au désespoir? (Il frappe à une porte.) Holà! Rosette, Rosette!

ROSETTE, ouvrant.

C'est vous, monseigneur? Entrez, ma mère y est.

PERDICAN.

Mets ton plus beau bonnet, Rosette, et viens avec moi.

ROSETTE.

Où donc?

PERDICAN.

Je te le dirai; demande la permission à ta mère, mais dépêche-toi.

ROSETTE.

Oui, monseigneur. (Elle rentre dans la maison.)

PERDICAN.

J'ai demandé un nouveau rendez-vous à Camille, et je suis sûr qu'elle y viendra; mais, par le ciel! elle n'y trouvera pas ce qu'elle y comptera trouver. Je veux faire la cour à Rosette, devant Camille elle-même.

—

SCÈNE III.

Le petit bois.

Entrent CAMILLE et le PAYSAN.

LE PAYSAN.

Mademoiselle, je vais au château porter une lettre pour vous; faut-il que je vous la donne, ou que je la remette à la cuisine, comme me l'a dit le seigneur Perdican?

CAMILLE.

Donne-la-moi.

LE PAYSAN.

Si vous aimez mieux que je la porte au château, ce n'est pas la peine de m'attarder.

CAMILLE.

Je te dis de me la donner.

LE PAYSAN.

Ce qui vous plaira. (Il donne la lettre.)

CAMILLE.

Tiens, voilà pour ta peine.

LE PAYSAN.

Grand'merci; je m'en vais, n'est-ce pas?

CAMILLE.

Si tu veux.

LE PAYSAN.

Je m'en vais, je m'en vais. (Il sort.)

CAMILLE, lisant.

Perdican me demande de lui dire adieu avant de partir, près de la petite fontaine où je l'ai fait venir hier. Que peut-il avoir à me dire? Voilà justement la fontaine, et je suis toute portée. Dois-je accorder ce second rendez-vous? Ah! (Elle se cache derrière un arbre.)

Voilà Perdican qui approche avec Rosette, ma sœur de lait. Je suppose qu'il va la quitter; je suis bien aise de ne pas avoir l'air d'arriver la première.

Entrent PERDICAN et ROSETTE, qui s'asseoient.

CAMILLE, cachée, à part.

Que veut dire cela? Il la fait asseoir près de lui! Me demande-t-il un rendez-vous pour y venir causer avec une autre? Je suis curieuse de savoir ce qu'il lui dit.

PERDICAN, à haute voix, de manière que Camille l'entend.

Je t'aime, Rosette; toi seule au monde tu n'as rien oublié de nos beaux jours passés, toi seule tu te souviens de la vie qui n'est plus; prends ta part de ma vie nouvelle; donne-moi ton cœur, chère enfant; voilà le gage de notre amour. (Il lui pose sa chaîne sur le cou.)

ROSETTE.

Vous me donnez votre chaîne d'or?

PERDICAN.

Regarde à présent cette bague. Lève-toi, et approchons-nous de cette fontaine. Nous vois-tu tous les deux, dans la source, appuyés l'un sur l'autre? Vois-tu tes beaux yeux près des miens, ta main dans la mienne? Regarde tout cela s'effacer. (Il jette sa bague dans l'eau.)

Regarde comme notre image a disparu; la voilà qui revient peu à peu; l'eau qui s'était troublée reprend son équilibre; elle tremble encore; de grands cercles noirs courent à sa surface; patience, nous reparaissons; déjà je distingue de nouveau tes bras enlacés dans les miens; encore une minute, et il n'y aura plus une ride sur ton joli visage; regarde! c'était une bague que m'avait donnée Camille.

CAMILLE, à part.

Il a jeté ma bague dans l'eau.

PERDICAN.

Sais-tu ce que c'est que l'amour, Rosette? Écoute! Le vent se tait; la pluie du matin roule en perles sur les feuilles séchées que le soleil ranime. Par la lumière du ciel, par le soleil que voilà, je t'aime. Tu veux bien de moi, n'est-ce pas? On n'a pas flétri ta jeunesse? on n'a pas infiltré dans ton sang vermeil les restes d'un sang affadi? Tu ne veux pas te faire religieuse; te voilà jeune et belle dans les bras d'un jeune homme; ô Rosette, Rosette, sais-tu ce que c'est que l'amour?

ROSETTE.

Hélas! monsieur le docteur, je vous aimerai comme je pourrai.

PERDICAN.

Oui, comme tu pourras; et tu m'aimeras mieux, tout docteur que je suis, et toute paysanne que tu es, que ces pâles statues fabriquées par les nonnes, qui ont la tête à la place du cœur, et qui sortent des cloîtres pour venir répandre dans la vie l'atmosphère humide de leurs cellules; tu ne sais rien; tu ne lirais pas dans un livre la prière que ta mère t'apprend, comme elle l'a apprise de sa mère; tu ne comprends même pas le sens des paroles que tu répètes, quand tu t'agenouilles au pied de ton lit; mais tu comprends bien que tu pries, et c'est tout ce qu'il faut à Dieu.

ROSETTE.

Comme vous me parlez, monseigneur!

PERDICAN.

Tu ne sais pas lire; mais tu sais ce que disent ces bois et ces prairies, ces tièdes rivières, ces beaux champs couverts de moissons, toute cette nature splendide de jeunesse. Tu reconnais tous ces milliers de frères, et moi pour l'un d'entr'eux; lève-toi; tu seras ma femme, et nous prendrons racine ensemble dans la sève du monde tout-puissant.

(Il sort avec Rosette.)

—

SCÈNE IV.

Entre le CHOEUR.

Il se passe assurément quelque chose d'étrange au château; Camille a refusé d'épouser Perdican; elle doit retourner aujourd'hui au couvent dont elle est venue. Mais je crois que le seigneur son cousin s'est consolé avec Rosette. Hélas! la pauvre fille ne sait pas quel danger elle court, en écoutant les discours d'un jeune et galant seigneur.

DAME PLUCHE, entrant.

Vite, vite, qu'on selle mon âne.

LE CHŒUR.

Passerez-vous comme un songe léger, ô vénérable dame? Allez-vous si promptement enfourcher de rechef cette pauvre bête qui est si triste de vous porter?

DAME PLUCHE.

Dieu merci, chère canaille, je ne mourrai pas ici.

LE CHŒUR.

Mourez au loin, Pluche ma mie; mourez inconnue dans un caveau malsain. Nous ferons des vœux pour votre respectable résurrection.

DAME PLUCHE.

Voici ma maîtresse qui s'avance. (A Camille qui entre.) Chère Camille, tout est prêt pour notre départ; le baron a rendu ses comptes, et mon âne est bâté.

CAMILLE.

Allez au diable, vous et votre âne; je ne partirai pas aujourd'hui.

(Elle sort.)

LE CHŒUR.

Que veut dire ceci? Dame Pluche est pâle de terreur; ses faux cheveux tentent de se hérisser, sa poitrine siffle avec force, et ses doigts s'allongent en se crispant.

DAME PLUCHE.

Seigneur Jésus! Camille a juré. (Elle sort.)

—

SCÈNE V.

Entrent le BARON et maître BRIDAINE.

MAITRE BRIDAINE.

Seigneur, il faut que je vous parle en particulier. Votre fils fait la cour à une fille du village.

LE BARON.

C'est absurde, mon ami.

MAITRE BRIDAINE.

Je l'ai vu distinctement passer dans la bruyère en lui donnant le bras; il se penchait à son oreille, et lui promettait de l'épouser.

LE BARON.

Cela est monstrueux.

MAITRE BRIDAINE.

Soyez-en convaincu; il lui a fait un présent considérable que la petite a montré à sa mère.

LE BARON.

O ciel! considérable, Bridaine? En quoi considérable?

MAITRE BRIDAINE.

Pour le poids et pour la conséquence. C'est la chaîne d'or qu'il portait à son bonnet.

LE BARON.

Passons dans mon cabinet; je ne sais à quoi m'en tenir.

(Ils sortent.)

—

SCÈNE VI.

La chambre de Camille.

Entrent CAMILLE et dame PLUCHE.

CAMILLE.

Il a pris ma lettre, dites-vous?

DAME PLUCHE.

Oui, mon enfant, il s'est chargé de la mettre à la poste.

CAMILLE.

Allez au salon, dame Pluche, et faites-moi le plaisir de dire à Perdican que je l'attends ici. (Dame Pluche sort.)

CAMILLE.

Il a lu ma lettre, cela est certain; sa scène du bois est une vengeance, comme son amour pour Rosette. Il a voulu me prouver qu'il en aimait une autre que moi, et jouer l'indifférent malgré son dépit. Est-ce qu'il m'aimerait, par hasard? (Elle lève la tapisserie.) Es-tu là, Rosette?

ROSETTE, entrant.

Oui; puis-je entrer?

CAMILLE.

Écoute-moi, mon enfant; le seigneur Perdican ne te fait-il pas la cour?

ROSETTE.

Hélas! oui.

CAMILLE.

Que penses-tu de ce qu'il t'a dit ce matin?

ROSETTE.

Ce matin? Où donc?

CAMILLE.

Ne fais pas l'hypocrite. — Ce matin à la fontaine, dans le petit bois.

ROSETTE.

Vous m'avez donc vue?

CAMILLE.

Pauvre innocente! Non, je ne t'ai pas vue. Il t'a fait de beaux discours, n'est-ce pas? Gageons qu'il t'a promis de t'épouser.

ROSETTE.

Comment le savez-vous?

CAMILLE.

Qu'importe comment je le sais? Crois-tu à ses promesses, Rosette?

ROSETTE.

Comment n'y croirais-je pas? il me tromperait donc? Pourquoi faire?

CAMILLE.

Perdican ne t'épousera pas, mon enfant.

ROSETTE.

Hélas! je n'en sais rien.

CAMILLE.

Tu l'aimes, pauvre fille; il ne t'épousera pas, et la preuve, je vais te la donner; rentre derrière ce rideau, tu n'auras qu'à prêter l'oreille et à venir quand je t'appellerai. (Rosette sort.)

CAMILLE, seule.

Moi qui croyais faire un acte de vengeance, ferais-je un acte d'humanité? La pauvre fille a le cœur pris. (Entre Perdican.) Bonjour, cousin, asseyez-vous.

PERDICAN.

Quelle toilette, Camille! A qui en voulez-vous?

CAMILLE.

A vous, peut-être; je suis fâchée de n'avoir pu me rendre au rendez-vous que vous m'avez demandé; vous aviez quelque chose à me dire?

PERDICAN, à part.

Voilà, sur ma vie, un petit mensonge assez gros, pour un agneau sans tache; je l'ai vue derrière un arbre écouter la conversation. (Haut.) Je n'ai rien à vous dire, qu'un adieu, Camille; je croyais que vous partiez; cependant votre cheval est à l'écurie, et vous n'avez pas l'air d'être en robe de voyage.

CAMILLE.

J'aime la discussion; je ne suis pas bien sûre de ne pas avoir eu envie de me quereller encore avec vous.

PERDICAN.

A quoi sert de se quereller, quand le raccommodement est impossible? Le plaisir des disputes, c'est de faire la paix.

CAMILLE.

Êtes-vous convaincu que je ne veuille pas la faire?

PERDICAN.

Ne raillez pas; je ne suis pas de force à vous répondre.

CAMILLE.

Je voudrais qu'on me fît la cour; je ne sais si c'est que j'ai une robe neuve, mais j'ai envie de m'amuser. Vous m'avez proposé d'aller au village, allons-y, je veux bien; mettons-nous en bateau; j'ai envie d'aller dîner sur l'herbe, ou de faire une promenade dans la forêt. Fera-t-il clair de lune, ce soir? Cela est singulier; vous n'avez plus au doigt la bague que je vous ai donnée.

PERDICAN.

Je l'ai perdue.

CAMILLE.

C'est donc pour cela que je l'ai trouvée; tenez, Perdican, la voilà.

PERDICAN.

Est-ce possible? Où l'avez-vous trouvée?

CAMILLE.

Vous regardez si mes mains sont mouillées, n'est-ce pas? En vérité, j'ai gâté ma robe de couvent pour retirer ce petit hochet d'enfant de la fontaine. Voilà pourquoi j'en ai mis une autre, et je vous dis, cela m'a changée; mettez donc cela à votre doigt.

PERDICAN.

Tu as retiré cette bague de l'eau, Camille, au risque de te précipiter? Est-ce un songe? La voilà; c'est toi qui me la mets au doigt! Ah! Camille, pourquoi me le rends-tu, ce triste gage d'un bonheur qui n'est plus? Parle, coquette et imprudente fille, pourquoi pars-tu, pourquoi restes-tu? Pourquoi, d'une heure à l'autre, changes-tu d'apparence et de couleur, comme la pierre de cette bague à chaque rayon du soleil!

CAMILLE.

Connaissez-vous le cœur des femmes, Perdican? Êtes-vous sûr de leur inconstance, et savez-vous si elles changent réellement de pensée en chan-

geant quelquefois de langage? Il y en a qui disent que non. Sans doute, il nous faut souvent jouer un rôle, souvent mentir; vous voyez que je suis franche; mais êtes-vous sûr que tout mente dans une femme, lorsque sa langue ment? Avez-vous bien réfléchi à la nature de cet être faible et violent, à la rigueur avec laquelle on le juge, aux principes qu'on lui impose? Et qui sait si, forcée à tromper par le monde, la tête de ce petit être sans cervelle ne peut pas y prendre plaisir, et mentir quelquefois par passe-temps, par folie, comme elle ment par nécessité?

PERDICAN.

Je n'entends rien à tout cela, et je ne mens jamais. Je t'aime, Camille, voilà tout ce que je sais.

CAMILLE.

Vous dites que vous m'aimez, et vous ne mentez jamais.

PERDICAN.

Jamais.

CAMILLE.

En voilà une qui dit pourtant que cela vous arrive quelquefois.

(Elle lève la tapisserie. Rosette paraît dans le fond, évanouie sur une chaise.)

Que répondrez-vous à cette enfant, Perdican, lorsqu'elle vous demandera compte de vos paroles? Si vous ne mentez jamais, d'où vient donc qu'elle s'est évanouie en vous entendant me dire que vous m'aimez? Je vous laisse avec elle; tâchez de la faire revenir. (Elle veut sortir.)

PERDICAN.

Un instant, Camille, écoute-moi!

CAMILLE.

Que voulez-vous me dire? c'est à Rosette qu'il faut parler. Je ne vous aime pas, moi; je n'ai pas été chercher par dépit cette malheureuse enfant au fond de sa chaumière, pour en faire un appât, un jouet; je n'ai pas répété imprudemment devant elle des paroles brûlantes adressées à une autre; je n'ai pas feint de jeter au vent pour elle le souvenir d'une amitié chérie; je ne lui ai pas mis ma chaîne au cou; je ne lui ai pas dit que je l'épouserais.

PERDICAN.

Écoute-moi, écoute-moi.

CAMILLE.

N'as-tu pas souri tout-à-l'heure, quand je t'ai dit que je n'avais pu aller à la fontaine? Eh bien! oui, j'y étais, et j'ai tout entendu; mais, Dieu m'en est témoin, je ne voudrais pas y avoir parlé comme toi. Que feras-tu de cette fille-là, maintenant, quand elle viendra avec tes baisers ardens

sur les lèvres, te montrer en pleurant la blessure que tu lui as faite ? Tu as voulu te venger de moi, n'est-ce pas, et me punir d'une lettre écrite à mon couvent ? Tu as voulu me lancer à tout prix quelque trait qui pût m'atteindre, et tu comptais pour rien que ta flèche empoisonnée traversât cette enfant, pourvu qu'elle me frappât derrière elle. Je m'étais vantée de t'avoir inspiré quelque amour, de te laisser quelque regret. Cela t'a blessé dans ton noble orgueil ? Eh bien ! apprends-le de moi, tu m'aimes, entends-tu, mais tu épouseras cette fille, ou tu n'es qu'un lâche.

PERDICAN.

Oui, je l'épouserai.

CAMILLE.

Et tu feras bien.

PERDICAN.

Très bien, et beaucoup mieux qu'en t'épousant toi-même. Qu'y a-t-il, Camille ? Qui t'échauffe si fort ? Cette enfant s'est évanouie ; nous la ferons bien revenir ; il ne faut pour cela qu'un flacon de vinaigre ; tu as voulu me prouver que j'avais menti une fois dans ma vie ; cela est possible, mais je te trouve hardie de décider à quel instant. Viens, aide-moi à secourir Rosette. (Ils sortent).

—

SCÈNE VII.

Entrent le BARON et CAMILLE.

LE BARON.

Si cela se fait, je deviendrai fou.

CAMILLE.

Employez votre autorité.

LE BARON.

Je deviendrai fou, et je refuserai mon consentement, voilà qui est certain.

CAMILLE.

Vous deviez lui parler, et lui faire entendre raison.

LE BARON.

Cela me jettera dans le désespoir pour tout le carnaval, et je ne paraîtrai pas une fois à la cour. C'est un mariage disproportionné. Jamais on n'a entendu parler d'épouser la sœur de lait de sa cousine ; cela passe toute espèce de bornes.

CAMILLE.

Faites-le appeler, et dites-lui nettement que ce mariage vous déplait. Croyez-moi, c'est une folie, et il ne résistera pas.

LE BARON.

Je serai vêtu de noir cet hiver, tenez-le pour assuré.

CAMILLE.

Mais parlez-lui, au nom du ciel. C'est un coup de tête qu'il a fait; peut-être n'est-il déjà plus temps; s'il en a parlé, il le fera.

LE BARON.

Je vais m'enfermer pour m'abandonner à la douleur. Dites-lui, s'il me demande, que je suis enfermé, et que je m'abandonne à ma douleur de le voir épouser une fille sans nom. (Il sort.)

CAMILLE.

Ne trouverai-je pas ici un homme de cœur? En vérité, quand on en cherche, on est effrayé de sa solitude.

Entre Perdican.

Eh bien! cousin, à quand le mariage?

PERDICAN.

Le plus tôt possible; j'ai déjà parlé au notaire, au curé, et à tous les paysans.

CAMILLE.

Vous comptez donc réellement que vous épouserez Rosette?

PERDICAN.

Assurément.

CAMILLE.

Qu'en dira votre père?

PERDICAN.

Tout ce qu'il voudra; il me plaît d'épouser cette fille; c'est une idée que je vous dois, et je m'y tiens. Faut-il vous répéter les lieux communs les plus rebattus sur sa naissance et sur la mienne? Elle est jeune et jolie, et elle m'aime. C'est plus qu'il n'en faut pour être trois fois heureux. Qu'elle ait de l'esprit ou qu'elle n'en ait pas, j'aurais pu trouver pire. On criera et on raillera; je m'en lave les mains.

CAMILLE.

Il n'y a rien là de risible; vous faites très bien de l'épouser. Mais je suis fâchée pour vous d'une chose : c'est qu'on dira que vous l'avez fait par dépit.

PERDICAN.

Vous êtes fâchée de cela? Oh! que non!

CAMILLE.

Si, j'en suis vraiment fâchée pour vous. Cela fait du tort à un jeune homme, de ne pouvoir résister à un moment de dépit.

PERDICAN.

Soyez-en donc fâchée; quant à moi, cela m'est bien égal.

CAMILLE.

Mais vous n'y pensez pas; c'est une fille de rien.

PERDICAN.

Elle sera donc de quelque chose, lorsqu'elle sera ma femme.

CAMILLE.

Elle vous ennuiera avant que le notaire ait mis son habit neuf et ses souliers pour venir ici; le cœur vous lèvera au repas de noces, et le soir de la fête, vous lui ferez couper les mains et les pieds, comme dans les contes arabes, parce qu'elle sentira le ragoût.

PERDICAN,

Vous verrez que non. Vous ne me connaissez pas; quand une femme est douce et sensible, franche, bonne et belle, je suis capable de me contenter de cela, oui, en vérité, jusqu'à ne pas me soucier de savoir si elle parle latin.

CAMILLE.

Il est à regretter qu'on ait dépensé tant d'argent pour vous l'apprendre; c'est trois mille écus de perdus.

PERDICAN.

Oui, on aurait mieux fait de les donner aux pauvres.

CAMILLE.

Ce sera vous qui vous en chargerez, du moins pour les pauvres d'esprit.

PERDICAN.

Et ils me donneront en échange le royaume des cieux, car il est à eux.

CAMILLE.

Combien de temps durera cette plaisanterie?

PERDICAN.

Quelle plaisanterie?

CAMILLE.

Votre mariage avec Rosette.

PERDICAN.

Bien peu de temps; Dieu n'a pas fait de l'homme une œuvre de durée; trente ou quarante ans, tout au plus.

CAMILLE.

Je suis curieuse de danser à vos noces.

PERDICAN.

Écoutez-moi, Camille, voilà un ton de persiflage qui est hors de propos.

CAMILLE.

Il me plaît trop pour que je le quitte.

PERDICAN.

Je vous quitte donc vous-même, car j'en ai tout-à-l'heure assez.

CAMILLE.

Allez-vous chez votre épousée?

PERDICAN.

Oui, j'y vais de ce pas.

CAMILLE.

Donnez-moi donc le bras; j'y vais aussi.

Entre Rosette.

PERDICAN.

Te voilà, mon enfant? viens, je veux te présenter à mon père.

ROSETTE, *se mettant à genoux.*

Monseigneur, je viens vous demander une grace. Tous les gens du village à qui j'ai parlé ce matin, m'ont dit que vous aimiez votre cousine, et que vous ne m'avez fait la cour que pour vous divertir tous deux; on se moque de moi quand je passe, et je ne pourrai plus trouver de mari dans le pays, après avoir servi de risée à tout le monde. Permettez-moi de vous rendre le collier que vous m'avez donné, et de vivre en paix chez ma mère.

CAMILLE.

Tu es une bonne fille, Rosette; garde ce collier, c'est moi qui te le donne, et mon cousin prendra le mien à la place. Quant à un mari, n'en sois pas embarrassée, je me charge de t'en trouver un.

PERDICAN.

Cela n'est pas difficile en effet. Allons, Rosette, viens, que je te mène à mon père.

CAMILLE.

Pourquoi? Cela est inutile.

PERDICAN.

Oui, vous avez raison, mon père nous recevrait mal; il faut laisser passer le premier moment de surprise qu'il a éprouvé. Viens avec moi, nous

retournerons sur la place. Je trouve plaisant qu'on dise que je ne t'aime pas quand je t'épouse. Pardieu ! nous les ferons bien taire.

(Il sort avec Rosette.)

CAMILLE.

Que se passe-t-il donc en moi ? Il l'emmène d'un air bien tranquille. Cela est singulier ; il me semble que la tête me tourne. Est-ce qu'il l'épouserait tout de bon ? Holà ! dame Pluche, dame Pluche ! N'y a-t-il donc personne ici ?

Entre un valet.

Courez après le seigneur Perdican ; dites-lui vite qu'il remonte ici ; j'ai à lui parler.

Le valet sort.

Mais qu'est-ce donc que tout cela ? Je n'en puis plus, mes pieds refusent de me soutenir. (Rentre Perdican.)

PERDICAN.

Vous m'avez demandé, Camille ?

CAMILLE.

Non, — non. —

PERDICAN.

En vérité, vous voilà pâle ; qu'avez-vous à me dire ? Vous m'avez fait rappeler pour me parler.

CAMILLE.

Non, non. — Oh ! seigneur Dieu ! (Elle sort.)

—

SCÈNE VIII.

Un oratoire.

Entre CAMILLE ; elle se jette au pied de l'autel.

CAMILLE.

M'avez-vous abandonnée, ô mon Dieu ? Vous le savez, lorsque je suis venue, j'avais juré de vous être fidèle ; quand j'ai refusé de devenir l'épouse d'un autre que vous, j'ai cru parler sincèrement, devant vous et ma conscience ; vous le savez ; mon père, ne voulez-vous donc plus de moi ? Oh ! pourquoi faites-vous mentir la vérité elle-même ? Pourquoi suis-je si faible ? Ah ! malheureuse, je ne puis plus prier. (Entre Perdican.)

PERDICAN.

Orgueil, le plus fatal des conseillers humains, qu'es-tu venu faire entre

cette fille et moi? La voilà pâle et effrayée, qui presse sur les dalles insensibles son cœur et son visage. Elle aurait pu m'aimer, et nous étions nés l'un pour l'autre; qu'es-tu venu faire sur nos lèvres, orgueil, lorsque nos mains allaient se joindre?

CAMILLE.

Qui m'a suivie? Qui parle sous cette voûte? Est-ce toi, Perdican?

PERDICAN.

Insensés que nous sommes! nous nous aimons. Quel songe avons-nous fait, Camille? Quelles vaines paroles, quelles misérables folies ont passé comme un vent funeste entre nous deux? Lequel de nous a voulu tromper l'autre? Hélas! cette vie est elle-même un si pénible rêve; pourquoi encore y mêler les nôtres? O mon Dieu, le bonheur est une perle si rare dans cet océan d'ici-bas! Tu nous l'avais donné, pêcheur céleste, tu l'avais tiré pour nous des profondeurs de l'abîme, cet inestimable joyau; et nous, comme des enfans gâtés que nous sommes, nous en avons fait un jouet; le vert sentier, qui nous amenait l'un vers l'autre avait une pente si douce, il était entouré de buissons si fleuris, il se perdait dans un si tranquille horizon! Il a bien fallu que la vanité, le bavardage et la colère vinssent jeter leurs rochers informes sur cette route céleste, qui nous aurait conduits à toi dans un baiser! Il a bien fallu que nous nous fissions du mal, car nous sommes des hommes. O insensés! nous nous aimons.

(Il la prend dans ses bras.)

CAMILLE.

Oui, nous nous aimons, Perdican; laisse-moi le sentir sur ton cœur; ce Dieu qui nous regarde ne s'en offensera pas; il veut bien que je t'aime; il y a quinze ans qu'il le sait.

PERDICAN.

Chère créature, tu es à moi!

(Il l'embrasse; on entend un grand cri derrière l'autel.)

CAMILLE.

C'est la voix de ma sœur de lait.

PERDICAN.

Comment est-elle ici! Je l'avais laissée dans l'escalier, lorsque tu m'as fait rappeler. Il faut donc qu'elle m'ait suivi, sans que je m'en sois aperçu.

CAMILLE.

Entrons dans cette galerie; c'est là qu'on a crié.

PERDICAN.

Je ne sais ce que j'éprouve; il me semble que mes mains sont couvertes de sang.

CAMILLE.

La pauvre enfant nous a sans doute épiés; elle s'est encore évanouie; viens, portons-lui secours; hélas! tout cela est cruel.

PERDICAN.

Non, en vérité, je n'entrerai pas; je sens un froid mortel qui me paralyse. Vas-y, Camille, et tâche de la ramener. (Camille sort.)

PERDICAN.

Je vous en supplie, mon Dieu! ne faites pas de moi un meurtrier! Vous voyez ce qui se passe; nous sommes deux enfans insensés, et nous avons joué avec la vie et la mort; mais notre cœur est pur; ne tuez pas Rosette, Dieu juste! Je lui trouverai un mari, je réparerai ma faute; elle est jeune, elle sera riche, elle sera heureuse; ne faites pas cela, ô Dieu, vous pouvez bénir encore quatre de vos enfans. Eh bien! Camille, qu'y a-t-il?

(Camille rentre.)

CAMILLE.

Elle est morte. Adieu, Perdican.

ALFRED DE MUSSET.

LEIPZIG

ET

LA LIBRAIRIE ALLEMANDE.

Le temps n'est plus, me disait il y a quelques jours un vieux marchand de Leipzig, un homme qui a plus additionné de chiffres dans sa vie qu'un astronome ne peut énumérer d'étoiles au ciel, et qui, reportant toutes ses sensations dans l'étroite enceinte de son comptoir, pourrait faire l'histoire de son ame avec son livre de recettes et de dépenses; le temps n'est plus où notre foire de Leipzig se montrait toute resplendissante d'or et d'argent. Alors on n'avait pas besoin, comme aujourd'hui, de ces belles boutiques établies à grands frais, de ces larges enseignes qui attirent de si loin les yeux du passant. Les plus grandes affaires se traitaient dans de misérables échoppes dont une marchande de harengs ne voudrait pas aujourd'hui, et des monceaux d'or se comptaient sur un tonneau dressé dans la rue.

Hélas! le Temps n'a pas des ailes pour les laisser dormir, et une faux si tranchante pour la laisser s'émousser! Hélas! tout passe, tout s'en va, les grands empires comme les grandes foires. Au moyen-âge, quand les

communications étaient si difficiles, quand les marchands n'avaient point encore de malle-poste pour porter rapidement leurs dépêches d'une ville à l'autre, et de roulage accéléré pour amener à heure fixe les lourds ballots devant la porte de leurs magasins, les foires étaient alors de grands évènemens. Les foires de Leipzig et de Francfort occupaient toute l'Allemagne; on s'y rendait en caravanes; les fabricans d'Augsbourg et de Nuremberg y accouraient étaler les nouveaux produits de leur industrie; les bons bourgeois y venaient comme à une fête, avec leurs femmes et leurs enfans; les princes y venaient aussi, puis les chevaliers, puis les joueurs de mystères qui édifiaient tout le public avec la passion de Notre Seigneur, ou le martyre de sainte Catherine; puis les physiciens, hommes de science étrange, qui se faisaient, aux yeux de tout le monde, nettement couper la tête, et reparaissaient un instant après pleins de vie comme devant. Mais voilà que les canaux, les bateaux à vapeur, les chemins de fer arrivent. Bientôt chaque marchand pourra traiter ses plus grandes entreprises, les pieds sur les chenets, sans se déranger. Bientôt il n'y aura plus de foires, plus de ces réunions tumultueuses de curieux et d'industriels; masse confuse d'habillemens de toutes les nations, véritable tour de Babel, pour le mélange des langues, si tout le monde ne parlait pas naturellement cette langue universelle, cette langue de l'intérêt et de l'argent; grand et bizarre spectacle où l'enfant s'amuse avec un pain d'épices et un polichinelle, où le jeune homme s'amuse à observer, où le vieillard croit encore mieux s'amuser en comptant ses pièces d'or. Hélas! cette belle civilisation n'avait-elle pas commis assez de méfaits? Ne pouvait-elle par pitié, dites-moi, respecter au moins nos foires?

Grâce au ciel cependant, Leipzig n'est pas encore soumis à cet effrayant niveau qui a déjà gagné les populations les plus industrieuses. Il n'y a point encore de canal qui traverse la Saxe, point de chemin de fer qui détruise par sa célérité l'esprit d'ordre et de méthode avec lequel on traite ici les affaires. Leipzig a encore ses foires, ses trois foires d'automne, de Noël et de Pâques, ses trois belles époques dans son calendrier. Voici que mai revient; voici que les arbres se couvrent de feuilles : c'est le printemps des marchands et celui des poètes; tandis que ceux-ci s'en vont dans la forêt de Rosenthal épier une fleur, un bourgeon, sourire à la Muse, pour que la Muse leur sourie, et glaner quelques hexamètres dans ces sentiers tant de fois fréquentés par Goethe et Schiller, ceux-là emploient leur inspiration à mettre en ordre leurs livres de compte; le ciel, qui se montre si riant et si bleu, leur annonce une bonne récolte; le rossignol leur parle d'argent, et les arbres qui se balancent imitent pour eux le doux murmure d'une sacoche pleine d'écus. Donc, le grand jour approche; les

petits bourgeois désertent leur demeure habituelle, et vont se réfugier dans un coin de maison, au grenier, pour céder la place aux étrangers qui arrivent, et paient comptant. Les riches négocians au contraire décorent leurs salons, remettent à neuf la livrée de leurs domestiques, remplissent le buffet de leur salle à manger. Les petits marchands font repeindre le devant de leur boutique et rafraîchir leur enseigne. La carte du restaurateur s'enfle de tous les mets qui peuvent flatter l'appétit d'un homme du nord et d'un homme du midi, et les paysans, qui doivent aussi faire leur foire, triplent le prix de leurs denrées. De toutes parts le bruit, le mouvement, la vie. Le commerce, que M. Ch. Fourier appelle le sang des nations, circule dans toutes les veines de cette grande population, anime tous ses membres, donne à tous ceux qui la composent une nouvelle force et une nouvelle activité. Les boutiques étrangères se dressent sur deux lignes parallèles dans les rues; la grande place, inondée de tentes, ressemble à un port où toutes les voiles se pressent l'une contre l'autre. Là, le Français court avec sa badine en main; l'Allemand poursuit avec flegme ce qu'il a entrepris; le juif polonais se promène gravement avec sa longue barbe noire et sa soutane en soie nouée par une large ceinture; l'Anglais arrive avec les basques étroites de son habit; le Grec, avec sa longue pipe au tuyau d'ambre et son beau turban; l'Arménien, avec ses bottes brodées et sa pelisse couverte de riches fourrures. Puis, la foire s'ouvre; puis le tumulte et la fête commencent, et, comme en Allemagne il ne peut y avoir de fête sans musique, voici la musique qui résonne dès le matin, traverse toutes les rues, entre dans les cafés, se pose au bout des tables d'hôte. Ici la pauvre petite chanteuse, avec sa romance de guerre ou d'amour, sa harpe mal sonnante et sa robe crottée; là les chanteurs tyroliens avec leur veste étroite, leur gilet rouge, leur chapeau couronné de fleurs, et de toutes parts des groupes de trois ou quatre musiciens qui se partagent les opéras de l'année dernière; Rossini, Meyer beer, Boyeldieu, Aubert, Bellini, musique allemande, italienne ou française, peu leur importe.

Dans un des faubourgs de la ville, sur le Rossmarkt, se passe un autre spectacle non moins étrange : c'est là que le peuple a son refuge; c'est là que les boutiques à quelques sous, les ménageries, les tavernes, les chiens savans vont établir leur siège. Ce sont là les Champs-Élysées de Leipzig. Les soldats et les ouvriers, les paysannes et les nourrices y apportent leurs économies de six mois. On y entend du matin au soir une musique à vous rendre la musique effroyable pour toute votre vie. On y prépare une cuisine de gauffres, de harengs et de petites saucisses à faire trembler. Cette fois surtout, il y avait pour le peuple un nouveau spec-

tacle qui lui causait une grande émotion. C'était entre toutes les choses merveilleuses qui viennent ordinairement exciter sa curiosité, une galerie de figures en cire, *bibliques et plastiques*. On y voyait toute la Genèse, toute l'histoire du monde, tout le déluge. Mais n'admirez-vous pas comme le peuple allemand se sert familièrement de l'expression poétique? Jamais chez nous un faiseur de figures en cire se serait-il avisé de peindre sur son enseigne ces deux grands mots : *bibliques* et *plastiques ?*

Un autre quartier de la ville mérite encore d'appeler l'attention, c'est celui où se réunissent les marchands juifs qui vendent en détail. Ils occupent deux longues lignes de boutiques rangées le long de la promenade. Les pauvres juifs sont ici, comme à peu près dans tout le reste de l'Allemagne, traités avec une grande sévérité. Tandis que pour les autres marchands, la foire est ouverte pendant un grand mois, elle ne l'est pour eux que pendant huit jours. Ils doivent arriver un jeudi, et le jeudi suivant, partir tous sans exception. A Leipzig, il ne doit point y avoir de juifs. On en tolère cependant quelques-uns qui y demeurent depuis long-temps, mais ils ne sont pas citoyens. Ils ne jouissent d'aucun droit de bourgeoisie; la police peut les renvoyer, quand bon lui semble, sans autre forme de procès. Ces jours derniers, on agitait dans la ville une grande question : cinq marchands juifs ont demandé à s'établir à Leipzig, et pour première garantie, ils apportent avec eux une réputation intacte dans le commerce, et une fortune de dix millions de thalers (environ quarante millions de francs). La question a d'abord été soumise au sénat de la ville, qui, considérant le bon renom de ces juifs, et probablement aussi leurs quarante millions, n'a pas trouvé d'inconvénient à ce qu'ils fussent admis provisoirement à Leipzig. Elle a été ensuite portée devant le gouvernement qui a donné les mêmes conclusions, et maintenant on la discute à la chambre des députés. On pense que le permis de séjour leur sera accordé, à condition qu'en cas de faillite ils se rendent solidaires l'un de l'autre. Singulière chose cependant que ces préjugés plus forts que l'esprit de civilisation, ces idées d'intolérance dans la Saxe, dans le pays qui le premier a demandé la tolérance et proclamé la liberté religieuse.

Les foires de Leipzig ont beaucoup perdu de leur importance depuis que l'entrée des produits des fabriques étrangères a été interdite en Russie et en Pologne. Autrefois, les Russes et les Polonais y arrivaient comme acheteurs, avec des sommes énormes; maintenant ils n'y viennent plus, ou y viennent comme vendeurs, ce qui n'est nullement la même chose. Ces foires (si l'on en excepte celle de Noël) sont cependant encore les premières de l'Allemagne. Leipzig l'emportera toujours sur les autres villes, par sa position centrale, par sa grande facilité de communications, par l'es-

pace resserré, mais commode, où toutes les affaires se condensent, et par les priviléges et les mesures d'ordre qui entourent ici les marchands étrangers. Sa principale branche de commerce est celle des soieries et de ses relations avec le Levant. Il n'est pas rare de voir ici une maison de soieries faire dans une seule foire pour trois millions d'affaires, et l'année dernière une maison de banque fit dans l'espace d'un mois pour plus de quinze millions d'opérations de change et d'escompte. Le traité de douane qui réunit maintenant la Prusse, la Saxe, et la plus grande partie des autres états de l'Allemagne, donnera sans doute à ces foires une nouvelle vie, puisque toutes les marchandises pourront y aborder librement, et retourner librement dans les états soumis à ce traité.

La foire de Pâques présente un intérêt particulier que les autres n'offrent pas. C'est à cette époque que les comptes de librairie se règlent, c'est à Leipzig que les libraires se réunissent. On sait que le commerce de la librairie se fait en Allemagne tout autrement que chez nous; mais peut-être ne sera-t-il pas inutile de donner là-dessus quelques explications.

Ce commerce se fait tout entier par commissions, et par là, il est d'un grand avantage pour les libraires marchands, mais très chanceux pour les éditeurs. Les livres nouveaux qui paraissent sont envoyés dans toutes les parties de l'Allemagne; et Leipzig est le point central où ces livres se réunissent d'abord, le réservoir d'où la littérature allemande s'en va par petits filets se répandre dans les autres villes et villages. Chaque libraire allemand a son commissionnaire à Leipzig; ce commissionnaire recueille les livres, demandes, avis qui lui sont adressés pour son correspondant, et quand il a de quoi en faire un ballot assez considérable, il l'expédie. Ce moyen de correspondance est lent, mais sûr et invariable. Étant à Berlin, je voulus un jour adresser un livre à Copenhague; il fallut d'abord que le livre allât à Leipzig, chez le commissionnaire du libraire de Copenhague, pour revenir ensuite à Berlin, et de là poursuivre sa route.

Les ouvrages nouvellement publiés arrivent ainsi de la petite province, de la petite ville où ils paraissent, s'arrêtent à Leipzig, et de là se rendent à leur destination, et circulent pendant un an et quelquefois plus. En y réfléchissant un peu, on voit que ce commerce ne pourrait pas être établi d'une autre manière dans un pays où il n'y a aucun point central, où de toutes parts on imprime et l'on édite, où le plus obscur libraire du bourg le plus inconnu peut mettre au jour parfois des ouvrages tout aussi recommandables que ceux qui paraissent à Berlin. Comment ferait cet éditeur pour envoyer son livre dans toute l'Allemagne, et combien lui en coûterait-il pour expédier ainsi partiellement six ou cent exemplaires, s'il n'a-

vait un bassin où il les dépose, et où chacun va les prendre, à mesure qu'il en a besoin?

Les crédits en librairie sont très longs. Ils s'étendent toujours au moins d'une année à l'autre, et très souvent ils vont jusqu'à dix-huit mois. Ainsi, par exemple, le compte des livres expédiés à partir de janvier 1834, ne sera réglé qu'à la foire de Pâques 1835. A la foire de Pâques donc, tous les éditeurs, libraires, marchands, arrivent du nord et du midi, de l'Autriche et de la Bavière, des grandes et petites villes. Chacun apporte son carnet, ce qu'il a reçu, ce qu'il a expédié; le nom de ceux qui lui doivent, et de ceux à qui il doit. Les livres qu'il a vendus, il les paie, ceux qu'il n'a pas vendus, il les renvoie, et l'éditeur doit les reprendre (1). La bourse s'ouvre. Les libraires se rassemblent. C'est un calcul d'addition et de soustraction. On échange le prix d'un ouvrage que l'on a vendu contre celui d'un autre que l'on a édité; on emballe d'un côté son argent, de l'autre ses *écrevisses*, et en voilà pour une année. Cette fois, après leurs heures de travail, les libraires et écrivains allemands et étrangers, ayant à leur tête le savant Boettiger, le doyen actuel de tous les littérateurs, se réunissaient dans les salons de M. Brockhaus; et ces soirées, ouvertes par la libéralité de l'un des plus riches et des plus actifs libraires de l'Allemagne, et où la science se mariait gaîment au commerce de la science, présentaient sans doute l'un des coups-d'œil les plus curieux que l'on eût vus depuis long-temps à Leipzig.

Après avoir expliqué quelle grande place le commerce de la librairie occupe dans cette ville, on concevra sans peine que le nombre des libraires y soit plus considérable qu'ailleurs. Et ce nombre est en effet hors de proportion avec ce que l'on retrouve dans les autres villes, hors de proportion surtout avec ce qui existe en Autriche et en Bavière, où la torpeur de la librairie semble accuser celle de l'esprit.

L'année dernière, à	Leipzig . . .	85 libraires publièrent	886 articles.
	Berlin . . .	45	555
	Vienne. . .	15	207
	Stuttgardt	12	292

(1) On a, pour désigner ces livres qui marchent ainsi à reculons, un nom très caractéristique : *krebse* (écrevisses). Les *écrevisses* littéraires, romans, nouvelles, brochures, etc., sont ordinairement mises en maculature peu après leur rentrée au logis; les *écrevisses* de science restent encore quelque temps en magasin, après quoi, si elles ne marchent pas mieux, on les dépèce aussi pour en faire des enveloppes.

MUNICH. . .	9	141
FRANCFORT.	16	144
DRESDE. . .	4	100
HAMBOURG .	7	118

Ainsi Leipzig, qui n'a que quarante mille habitans, publie quatre fois autant de livres que Vienne, qui en a trois cent mille, et sept fois autant que Munich, qui en a soixante mille.

En 1835, la SAXE, ce petit royaume d'un million et demi d'habitans, publia.	1110 articles.
L'AUTRICHE proprement dite, qui renferme dix millions d'habitans.	290
LA PRUSSE.	1758
LA BAVIÈRE.	778
LE WURTEMBERG.	415
LA VILLE DE FRANCFORT	144
LE DUCHÉ DE BADE	190

Mais, du reste, qui pourrait dire si c'est un mal ou un bien que cette inondation de livres qui débordent ainsi régulièrement en Allemagne? Tous les six mois, on publie ici un catalogue des publications nouvelles, un catalogue à faire reculer d'effroi les bibliophiles les plus intrépides, et chaque année il va en s'augmentant. En 1831, il présentait cinq mille cinq cent huit articles; en 1835, cinq mille six cent cinquante-trois, et le catalogue de la moitié de cette année en renferme déjà plus de trois mille. Qui pourrait dire où ce déluge moderne s'arrêtera, et quels fruits il laissera sur son passage? L'Allemagne littéraire, si fière de sa décentralisation, a dans cette décentralisation même une autre plaie non moins redoutable que celle dont nous nous plaignons: c'est que de toutes parts on édite, c'est que dans chaque petit état le libraire sans discernement qui cherche à se faire un nom, publie souvent le premier manuscrit qui lui tombe sous la main.

Des éditeurs riches et jouissant de quelque influence savent presque toujours se réserver le privilége des bons ouvrages. Le baron Cotta, de Stuttgardt, possède la propriété des œuvres complètes de Goëthe, Schiller, Herder; le libraire Reimer, de Berlin, publie les œuvres de Schleiermacher; le libraire Brockhaus, celles de M. de Raümer, et quelques-unes des plus jolies nouvelles de Tieck; le libraire Duncker, celles de Hegel; le libraire Gerold, de Vienne, la plupart des meilleurs ouvrages qui parais-

sent en Autriche. Quant à la masse des libraires, ils doivent, comme tous ceux qui n'arrivent pas les premiers dans ce monde, se contenter des restes du festin.

Deux choses doivent encore porter parfois de rudes échecs à la librairie allemande. C'est le pouvoir absolu que les gouvernemens exercent envers elle; la censure, qui la met à l'étroit, et souvent la proscription qui la frappe. C'est ainsi qu'en Autriche pas un sujet de l'empire ne peut faire imprimer un livre, dans le pays même ou ailleurs, sans avoir d'abord soumis, non pas seulement son livre, mais son manuscrit, à l'examen des nouveaux inquisiteurs. C'est ainsi qu'en Prusse, une ordonnance du ministère vient de frapper de proscription tous les ouvrages publiés par le libraire Campe, de Hambourg, quels que soient ces ouvrages, parce qu'il est l'éditeur de M. Heine. L'autre danger, non moins redoutable pour les éditeurs, c'est la contrefaçon. Chez nous, nous avons bien aussi la contrefaçon; mais du moins elle doit, pour s'exercer librement, passer les frontières et transporter ses presses à Bruxelles, d'où les ouvrages contrefaits peuvent s'en aller par milliers en Angleterre, en Allemagne et en Russie, mais ne reviennent pas en France, ou du moins n'y reviennent que par contrebande, en sorte que si elle paralyse le débit de nos livres à l'étranger, elle ne l'entrave du moins presque pas dans le pays.

Mais ici la contrefaçon se pose où bon lui semble, dans la province, dans la ville même où les ouvrages à contrefaire ont leur légitime éditeur. Pour peu que l'auteur eût de complaisance, il pourrait corriger à la fois les épreuves de ses deux éditions. Par là il est aisé de comprendre quels en sont les funestes résultats. Les ouvrages contrefaits marchent en concurrence directe avec les éditions originales, et ceux-là sont à si bas prix, et celles-ci sont toujours si chères! Les poésies de Novalis, publiées par Tieck, coûtent sept francs; le même livre, imprimé à Stuttgardt par Macklau, coûte quinze sous. Ce n'est pas que l'on n'ait déjà voulu plusieurs fois remédier à ce vol manifeste; ce n'est pas qu'il n'y ait eu mainte belle ordonnance de la part de la diète contre les contrefacteurs, mais jusqu'ici le mal est à peu près resté le même. On a contrefait à Stuttgardt, à Vienne, à Carlsruhe, à Gotha, à Hildburghausen, les meilleures productions de la littérature allemande. Dans ce moment-ci, le poète Uhland discute avec son ami Menzell, à la chambre des députés de Wurtemberg, une nouvelle loi contre les corsaires de la librairie, et l'on contrefait en même temps ses poésies à Cannstadt, c'est-à-dire à trois quarts de lieue de lui. Le mal vient de ce que la police allemande est moins sévère pour les livres contrefaits que pour les livres politiques; si elle voulait prêter à la plaie dont se plaint journellement la bonne librairie la moitié de l'attention

qu'elle donne à une brochure libérale, les contrefaçons ne feraient pas long-temps fortune.

Ce qui sauve pourtant les libraires allemands de tous ces accidens de censure, de contrefaçon et de mauvaises éditions, ce sont d'abord les longs crédits, le bas prix auquel ils achètent un manuscrit (1), et la cherté de leurs livres; puis leur mode de relations peu coûteux, et par-dessus tout le besoin inconcevable de lecture qui domine les Allemands. En Allemagne, tout le monde lit. Le commis marchand sait deux ou trois langues; le bourgeois peut vous réciter les plus belles odes de Schiller; l'enfant apprend de bonne heure les fables de Gellert, et le vieillard vous parle encore du temps où paraissaient les œuvres de Wieland. Dans ce pays de repos et de réflexion, il n'y a pas un ouvrier, pas un paysan, pas une pauvre fille de village qui ne se soit fait un petit royaume littéraire, si petit qu'il soit, et quand ils ne liraient que leurs livres de prières, ce serait encore beaucoup, car là se trouvent les plus beaux morceaux de poésie

(1) Il n'y a certainement point de balance à établir entre le prix que l'on met aux ouvrages de nos bons écrivains, et celui que l'on accorde aux écrivains allemands. Un homme qui s'est acquis une haute considération par ses travaux, un professeur d'université, me disait un jour : « Pour gagner cinq mille francs par an, il me faudrait travailler jour et nuit. »

L'homme qui est aujourd'hui le plus célèbre de l'Allemagne, et dont les œuvres sont sans doute le plus chèrement payées, ne reçoit pas dix louis par feuille pour ses meilleures nouvelles.

Il en est de même pour les journaux littéraires. 20, 30 fr. la feuille est le prix ordinaire. Je n'en connais pas beaucoup qui paient jusqu'à 40 et 50 fr.

En France, où on lit moins qu'en Allemagne, les recueils littéraires paient quatre fois plus cher leurs collaborateurs. A la vérité nos recueils ont beaucoup de peine à se soutenir, et prospéreront difficilement : il n'y a pas de proportion entre le nombre de leurs abonnés et le prix de leur rédaction. En Angleterre, les *Revues* mensuelles et trimestrielles, qui comptent plusieurs milliers de souscripteurs, et qui contiennent des feuilles beaucoup plus compactes et plus larges, ne paient cependant pas plus cher que les *Revues* françaises. Depuis quelque temps surtout, il s'est formé chez nous une *littérature marchande* qui trouve moyen, et cela au détriment de la saine et grande littérature, d'avoir carrosse et train de maison. Il arrive bien que ces *honnêtes industriels* ruinent assez souvent leurs éditeurs; mais qu'est la ruine d'un pauvre diable de libraire auprès de l'inexprimable satisfaction de jeter à la tête des gens, avec la plus charmante fatuité, qu'on ne sait pas le *nombre de ses valets*? Peut-être ferons-nous quelque jour l'histoire de cette *littérature marchande* et vide que l'on voit éclabousser insolemment les plus grands noms de l'époque.

religieuse, les plus belles odes que l'Allemagne possède, à partir de Luther jusqu'à Novalis. Ce besoin de lecture est surtout extrêmement développé en Prusse, en Saxe, et dans les autres parties protestantes de l'Allemagne. Là, il faut qu'un village soit bien pauvre pour n'avoir pas au moins un cabinet de lecture, et un cabaret bien dépourvu de clientelle pour ne pas recevoir un ou deux journaux. Ainsi il arrive que dans cette masse de livres niais ou insignifians qui se publient ici chaque année, une bonne partie s'écoule toujours dans les échoppes d'artisans et les chaumières, et qu'au bout du compte l'éditeur ne perd pas autant qu'on pourrait le croire; et il faut bien que cela soit, car on ne saurait se faire une idée, si on ne l'a vue soi-même, de l'étrange monotonie que présentent ces millions d'articles d'un catalogue de foire : livres de contes, livres pour les enfans, livres de cuisine, d'agriculture, d'économie, de calcul, etc., etc. Je ne sache pas une chose au monde sur laquelle les Allemands n'aient trouvé le moyen de publier quelques bons ou mauvais livres.

Après cette large et invariable nomenclature d'ouvrages indigènes, arrivent les livres étrangers que les Allemands recherchent avec avidité. Il n'est pas besoin qu'un livre soit mentionné trois fois de suite honorablement dans nos journaux pour qu'il se réimprime bientôt en Allemagne. Il a paru en même temps, de Bruxelles à Berlin, cinq éditions et trois traductions de cette méchante agrégation appelée *Livre des Cent-et-Un*. Qui pourrait dire le parti que l'on tire ici de nos bons journaux littéraires depuis Bruxelles qui les répète si promptement, jusqu'aux gazettes allemandes qui les épluchent, les scindent, les commentent, les dispersent par échantillons et par parcelles? Qui pourrait dire à combien de graves méditations Ch. Nodier expose l'esprit consciencieux d'un journaliste allemand, avec ses idées de palingénésie, et quelle rumeur soulève dans ce camp pacifique, ou l'annonce des Mémoires de M. de Châteaubriand, ou le livre de M. de La Mennais? Ce qui arrive pour les journaux arrive également pour les romans. On les reçoit par la poste, on les lit avec avidité. Un jour je me trouvais dans une société avec une jeune personne de dix-sept à dix-huit ans, qui me parlait de notre littérature actuelle. — On fait maintenant de si mauvais livres en France, me disait-elle. Le compliment n'était pas des plus agréables à entendre.— Des livres si immoraux ?... Immoraux ! Le mot était dur, mais je ne pouvais pourtant pas discuter la moralité de quelques-unes de nos nouvelles productions avec une jeune fille allemande, qui, en me parlant, baissait si modestement les yeux. Donc j'acceptai l'épithète d'immoraux avec la plus grande résignation, et elle continua : Un homme peut à peine les lire, une femme n'ose pas y songer. — Ainsi, mademoiselle, vous n'avez sans doute pas

lu tel et tel roman. — Oh! je vous demande pardon, lorsque l'on entend parler si souvent de ces ouvrages, il faut cependant bien les connaître. — Mais sans doute, vous n'aurez pas lu les livres de MM....., et toujours en m'enhardissant, je lui énumérais les degrés de diablerie que notre littérature de désespoir, comme l'appelait Goëthe, a parcourus depuis quelques années. — Je les ai lus, répondit-elle. Bref, il se trouva qu'elle avait tout lu, jusqu'au dernier roman de M. Paul de Kock dont elle n'osait pourtant pas articuler le titre (1).

A la suite de ces réimpressions d'ouvrages arrivent les traductions! Les traductions! cette autre industrie que nous ne pratiquons encore qu'à demi. En Allemagne, ce sont de véritables fabriques. On a traduit tout ce qui a un nom depuis l'un des pôles à l'autre. L'Allemagne est le vaste foyer où les œuvres littéraires des autres nations se décomposent, et se transforment comme les métaux dans un laboratoire. Il y a tel homme ici qui agrandit son patrimoine, achète une maison, donne des fêtes, vit en rentier, n'a jamais fait de sa vie autre chose que traduire. Et savez-vous combien on le paie? Deux thalers (2), trois thalers la feuille, cinq au plus, s'il a de la réputation. Mais il a un atelier, et dans cet atelier une vingtaine d'apprentis auxquels il partage la copie, comme on le fait aux compositeurs dans une imprimerie. Il rassemble ensuite le tout, le revoit, et comme il a beaucoup d'ouvrage, et qu'il ne paie que très peu ses ouvriers, il arrive, au bout de l'année, à s'arrondir encore un assez joli revenu. La célérité avec laquelle ces fabriques livrent le travail qu'on leur commande, ne peut être comparée qu'à celle d'un tailleur du Palais-Royal qui a peur de perdre l'occasion de vendre. Un jour un libraire de Leipzig reçoit *les Écorcheurs* de M. d'Arlincourt, 2 vol. in-8°. Il les porte à un de ces chefs d'atelier : « Monsieur, lui dit-il, c'est aujourd'hui mardi, je désirerais avoir la traduction complète de cet ouvrage pour jeudi soir; » et le jeudi soir la traduction était livrée au libraire (3).

(1) Je n'ai rapporté cette double accusation intentée à notre littérature actuelle en général, et justifiée en quelque sorte par les écarts et les tentatives ridicules de quelques-uns de ses enfans perdus, que comme un exemple des opinions fausses et erronées répandues à l'étranger et même encore en France par un journal dont la critique littéraire ne mérite pas une discussion sérieuse. La jeune personne dont il s'agit ici lisait quelquefois *le Constitutionnel*, qui lui avait sans doute fourni son argument d'immoralité contre quelques-uns de nos écrivains, tout en lui recommandant les romans obscènes de M. Paul de Kock.

(2) Le thaler vaut trois francs soixante-quinze centimes.

(3) Je ne connais qu'un exemple de contrefaçon à donner pour pendant à ce fait.

J'aurais tort pourtant de disséquer ainsi le catalogue de livres, si je ne devais en même temps faire remarquer les grands noms qui s'y trouvent, et les ouvrages importans qu'il annonce. Le caractère de la nation allemande est trop grave et trop consciencieux, son ame trop généreuse et trop poétique pour se perdre tout entière dans de vaines entreprises. La haute science, la haute littérature, occupent toujours une grande place dans la vie de ce peuple dévoué aux études sérieuses; et après avoir parcouru avec ennui tant d'articles insignifians, il suffit qu'un nom tombe sous nos yeux pour nous rappeler tout ce que nous devons déjà à l'Allemagne.

Parmi les ouvrages qui se trouvent inscrits sur le catalogue de cette foire, je citerai entre autres : La Grammaire critique du sanscrit de Bopp; les OEuvres posthumes de Fichte, 3 vol.; les tomes 54 et 55 des OEuvres complètes de Goëthe; la savante Histoire de l'empire des Ottomans, de M. de Hammer, 10 vol.; le 1er vol. des OEuvres complètes de M. Krug, le professeur de philosophie; l'Histoire d'Europe depuis la fin du xve siècle, tomes 3 et 4, de M. de Raümer; la 2e édition de l'Histoire du droit romain au moyen-âge, par M. de Savigny; l'Histoire de l'ame, par le professeur Schubert, de Munich; l'Histoire des Allemands, de M. Menzell, qu'on traduit en français à Paris; l'Histoire d'Autriche, de M. le comte de Mailath; et un ouvrage dont on s'est déjà occupé en France, mais peut-être pas encore autant qu'il le méritait : ce sont les lettres de Mme de Varnhagen, recueillies après sa mort, et publiées sous le titre de *Rahel;* puis, la 7e édition des poésies d'Uhland; le Recueil long-temps désiré de Rückert; les Voix du temps, de M. Stieglitz; parmi les romans, ceux de Beckstein, Munch, Scheffer, Spindler, Tieck, et quelques pièces de théâtre de Raupach et Zedlitz.

Un volume in-8° de M. V. Hugo arrive à Bruxelles par la poste. Le libraire le reçoit à huit heures du matin, le distribue aux ouvriers; dans la journée même, il est composé, corrigé et mis sous presse. Le lendemain on le distribue, et cinq jours après il arrive avec le courrier à Leipzig, avant qu'aucun exemplaire de l'édition originale pût y être parvenu.

Qu'on juge d'après cela du tort énorme que peut faire à la librairie française l'*industrie* des pirates belges. Si le gouvernement français s'inquiétait tant soit peu de cette branche si importante de notre commerce, lui qui a donné un roi et une existence politique à la Belgique, ne pourrait-il pas lui imposer le respect de la propriété la plus sacrée peut-être, celle de l'écrivain pauvre et laborieux? Pourquoi un traité de commerce, qui s'étendrait à la Belgique et aux divers états de l'Allemagne, ne mettrait-il un terme à ce vol de grand chemin?

Maintenant la librairie allemande s'est jetée, avec la librairie française, sur un nouveau terrain avec les *Pefny-Magazine*, qui, par l'instruction primaire répandue dans les basses classes, obtiennent encore plus de succès que chez nous. Est venu d'abord le *Pefny-Magazine*, de M. Bossange, qui a gagné en peu de temps 60,000 mille abonnés, et dont on fait une seconde édition pour la Pologne; puis le *Musée des familles*, traduit en allemand par le libraire Peeters; puis le *Heller-Magazine*, de Baumgartner, et à Berlin, et à Prague, et partout, des publications périodiques à bas prix, qui, si elles duraient, pourraient bouleverser en Allemagne tous les rangs inférieurs de la librairie, et rétrécir de beaucoup les catalogues des livres semestriels.

Sans doute on ne saurait trop encourager ce genre de publications qui peuvent exercer une heureuse influence sur les masses, lorsqu'elles sont vraiment faites dans leur intérêt. Mais on commence à apprécier à leur juste valeur ces spéculations prétendues bon marché, qui coûtent beaucoup plus cher que les ouvrages faits avec talent et conscience, deux choses qui manquent essentiellement à ces sortes d'entreprises, que nos journaux quotidiens colportent avec une complaisance qu'ils n'accordent pas toujours au vrai mérite. Déjà la plupart chez nous menacent ruine, et, si on en excepte le *Magasin pittoresque* et l'*Encyclopédie à 2 sous*, qui sont dirigés dans une voie estimable par des hommes distingués, le reste ne survivra guère à la fièvre du moment.

X. MARMIER.

IMPRESSIONS

DE VOYAGES.

XI.

LE MONT GEMMI.[1]

Nous devions partir à cinq heures du matin d'Interlaken, dans une petite calèche qui devait nous conduire jusqu'à Kandersteg, lieu auquel la route cesse d'être praticable pour les voitures; c'était toujours la moitié du chemin épargné à nos jambes, et comme nous avions quatorze lieues à faire ce jour-là pour aller coucher aux bains de Louëche, et dans la dernière partie du chemin, l'une des plus rudes montagnes des Alpes à franchir, ces sept lieues de rabais sur notre étape n'étaient pas chose à dédaigner. Aussi fûmes-nous d'une exactitude militaire. A six heures, nous étions engagés dans la vallée de la Kander dont nous remontâmes la rive pendant l'espace de trois ou quatre lieues; enfin à dix

(1) Prononcez Ghemmi.

heures et demie, nous prenions autour d'une table assez bien servie, à l'auberge de Kandersteg, des forces pour l'ascension que nous allions entreprendre; à onze heures, nous réglâmes nos comptes avec notre voiturier, et dix minutes après nous étions en route avec notre brave Willer qui ne devait me quitter qu'à Louëche.

Pendant une lieue et demie, à peu près, nous côtoyâmes, par un chemin assez facile, la base de la Blumlis-Alp, cette sœur colossale de la Yugfrau, qui a reçu maintenant, en échange de son nom de Montagne des Fleurs, celui plus expressif, et plus en harmonie surtout avec son aspect, de *Wild-Frau* (femme sauvage). Cependant si près que je fusse du *Wild-Frau*, j'oubliais la tradition qui s'y rattache, et dont une malédiction maternelle forme le dénoûment, pour penser à une autre légende et à une autre malédiction, bien autrement terrible, d'après laquelle Werner a fait son drame du 24 *Février*. L'auberge que nous allions atteindre dans une heure était l'auberge de Schwarrbach.

Connaissez-vous ce drame moderne dans lequel Werner a transporté le premier la fatalité des temps antiques, cette famille de paysans que la vengeance de Dieu poursuit comme si elle était une famille royale; ces pâtres Atrides, qui, pendant trois générations, à jour et heure fixes, vengent les uns sur les autres, fils sur pères, pères sur fils, les crimes des fils et des pères; ce drame qu'il faut lire à minuit, pendant l'orage, à la lueur d'une lampe qui finit, si, n'ayant jamais rien craint, vous voulez sentir pour la première fois courir dans vos veines les atteintes frissonnantes de la peur; ce drame enfin que Werner a jeté sur la scène, sans oser le regarder jouer peut-être, non pour s'en faire un titre de gloire, mais pour se débarrasser d'une pensée dévorante, qui, tant qu'elle fut en lui, le rongeait incessamment, comme le vautour Prométhée.

Ecoutez ce que Werner en dit lui-même dans son prologue aux fils et aux filles d'Allemagne :

« Quand je viens de me purifier devant le peuple, réveillé par « la confession sincère de mes erreurs (1) et de mes fautes envers « lui, je veux encore me détacher de ce poème d'horreur qui,

(1) Werner, de luthérien qu'il était, venait de se faire catholique.

« avant que ma voix le chantât, troublait comme un nuage orageux « ma raison obscurcie, et qui, lorsque je le chantais, retentissait « à mes propres oreilles comme le cri aigu des hiboux..... de ce « poème qui a été tissu dans la nuit, semblable au retentissement « du râle d'un mourant, qui, bien que faible, porte la terreur jus- « que dans la moelle des os. »

Maintenant voulez-vous savoir ce que c'est que ce poème? je vais vous le dire en deux mots.

Un paysan suisse habite avec son père une des cimes les plus hautes et les plus sauvages des Alpes; le besoin d'une compagne se fait sentir au jeune Kuntz, et malgré le vieillard, il épouse Trude, fille d'un pasteur du canton de Berne, qui n'a rien laissé en mourant que de vieux livres, de longs sermons, et une belle fille.

Le vieux Kuntz voit avec regret entrer une maîtresse dans la maison dont il est le maître; de là des querelles intérieures entre le beau-père et la bru, querelles dans lesquelle le mari, blessé dans la personne de sa femme, s'aigrit de jour en jour contre son père.

Un soir, c'était le 24 février, il revient joyeux d'une fête donnée à Louëche. Il rentre, la gaîté au front, la chanson à la bouche. Il trouve le vieux Kuntz qui gronde et Trude qui pleure. Le malheur intérieur veillait à la porte, dont il vient de franchir le seuil.

Plus il avait de joie dans le cœur, plus il a maintenant de colère. Cependant son respect pour le vieillard lui ferme la bouche; l'eau lui coule du front; il mord ses poings serrés; son sang s'allume, et pourtant il se tait. Le vieillard s'emporte de plus en plus.

Alors le fils le regarde en riant de ce rire amer et convulsif de damné, prend une faux pendue à la muraille : — L'herbe va bientôt croître, dit-il, il faut que j'aiguise cet instrument. Le cher père n'a qu'à continuer de gronder, je vais l'accompagner en musique. — Puis tout en aiguisant sa faux à l'aide d'un couteau, il chantait une jolie chansonnette des Alpes fraîche et naïve, comme une de ces fleurs qui s'ouvrent aux pieds d'un glacier :

Un chapeau sur la tête,
De petites fleurs dessus,
Une chemise de berger,
Avec de jolis rubans.

Pendant ce temps, le vieillard écumait de rage, trépignait, menaçait. Le fils chantait toujours. Alors le vieillard, hors de lui, jeta à la femme une de ces lourdes injures qui soufflètent la face d'un mari. Le jeune Kuntz se releva, furieux, pâle et tremblant. Le couteau, le couteau maudit avec lequel il aiguisait sa faux, lui échappa des mains; et, conduit sans doute par le démon qui veille à la perte de l'homme, il alla frapper le vieillard. Le vieillard tombe, se relève pour maudire le parricide, puis retombe et meurt.

Depuis ce moment, le malheur entra dans la chaumière, et s'y établit comme un hôte qu'on ne peut chasser. Kuntz et Trude continuèrent de s'aimer cependant, mais de cet amour sauvage, triste et morne sur lequel il a passé du sang. Six mois après la jeune femme accoucha. Les dernières paroles du mourant avaient été frapper l'enfant dans le sein de sa mère; comme Caïn, il portait avec lui le signe du maudit : une faux sanglante sur le bras gauche.

Quelque temps après, la ferme de Kuntz brûla, la mortalité se mit dans ses troupeaux; la cime du Rinderhorn s'écroula, comme poussée par une main vengeresse; un éboulement de neige couvrit la terre sur une surface de deux lieues, et sous cette neige étaient engloutis les champs les plus fertiles et les alpages les plus riches du parricide. Kuntz, n'ayant plus ni grange ni terres, de fermier qu'il était, se fit hôtelier. Enfin cinq ans après être accouchée d'un garçon, Trude accouche d'une fille. Les époux crurent la colère de Dieu désarmée, car cette fille était belle, et n'avait aucun signe de malédiction sur le corps.

Un soir, c'était le 24 février, la petite fille avait alors deux ans, et le garçon sept, les deux enfans jouaient sur le seuil de la porte avec le couteau qui avait tué leur aïeul; la mère venait de couper le cou à une poule, et le petit garçon, avec cette volupté de sang si particulière à la jeunesse chez laquelle l'éducation ne l'a point encore effacée, l'avait regardée faire. — Viens, dit-il à sa sœur, nous allons jouer ensemble; je serai la cuisinière, et toi la poule.— L'enfant prit le couteau maudit, entraîna sa petite sœur derrière la porte de l'auberge; cinq minutes après, la mère entendit un cri, elle accourut : la petite fille était baignée dans son sang, son frère venait de lui couper le cou. Alors Kuntz maudit son fils, comme son père l'avait maudit.

L'enfant se sauva. Nul ne sut ce qu'il devint.

A compter de ce jour, tout alla de mal en pis pour les habitans la chaumière. Les poissons du lac moururent, les récoltes cessèrent de germer; la neige, qui ordinairement fondait aux plus grandes chaleurs de l'été, couvrit la terre comme un linceul éternel; les voyageurs qui alimentaient la pauvre hôtellerie devinrent de plus en plus rares, parce que le chemin devint de plus en plus difficile. Kuntz fut forcé de vendre le dernier bien qui lui restait, cette petite cabane, devint le locataire de celui à qui il l'avait vendue, et vécut plusieurs années du prix de cette vente; puis un jour il se trouva si dénué, qu'il ne put payer le loyer de ces misérables planches, que le vent et la neige avaient lentement disjointes, comme pour arriver jusqu'à la tête du parricide.

Un soir, c'était le 24 février, Kuntz rentra revenant de Louëche; il s'était mis en route le matin pour aller supplier le propriétaire qui le poursuivait, de lui accorder du temps. Celui-ci l'avait renvoyé au bailli, et le bailli l'avait condamné à payer dans les vingt-quatre heures. Kuntz avait été chez ses amis riches; il les avait priés, implorés, conjurés, au nom de tout ce qu'il y avait de sacré dans le monde, de sauver un homme du désespoir. Pas un ne lui avait tendu la main. Il rencontra un mendiant qui partagea son pain avec lui. Il rapporta ce pain à sa femme, le jeta sur la table, et lui dit : Mange le pain tout entier, femme; j'ai dîné là-bas, moi.

Cependant il faisait un ouragan terrible, le vent rugissait autour de la maison comme un lion autour d'une étable; la neige tombait toujours plus épaisse, comme si l'atmosphère allait finir par se condenser; les corneilles et les hiboux, oiseaux de mort, que la destruction réjouit, se jouaient au milieu du désordre des élémens, comme les démons de la tempête, et venaient, attirés par la clarté de la lampe, frapper de l'extrémité de leurs lourdes ailes, les carreaux de la cabane où veillaient les deux époux, qui, assis en face l'un de l'autre, osaient à peine se regarder, et qui, lorsqu'ils se regardaient, détournaient aussitôt la vue, épouvantés des pensées qu'ils lisaient sur le front l'un de l'autre.

En ce moment un voyageur frappa. Les deux époux tressaillirent.

Le voyageur frappa une seconde fois. Trude alla ouvrir.

C'était un beau jeune homme de vingt à vingt-quatre ans, vêtu d'une veste de chasseur, ayant une gibecière et un couteau de chasse au côté, une ceinture à mettre de l'argent autour du corps, et deux pistolets dans cette ceinture; il portait d'une main une lanterne près de s'éteindre, et de l'autre un long bâton ferré.

En apercevant cette ceinture, Kuntz et Trude échangèrent un regard rapide comme l'éclair.

— Soyez le bien-venu, dit Kuntz, et il tendit la main au voyageur. — Votre main tremble? ajouta-t-il.

— C'est de froid, répondit celui-ci en le regardant avec une expression étrange.

A ces mots il s'assit, tira de son sac du pain, du kirchenwaser, du pâté et une poule rôtie, et offrit à ses hôtes de souper avec lui.

— Je ne mange pas de poule, dit Kuntz.

— Ni moi, dit Trude.

— Ni moi, dit le voyageur.

Et tous trois soupèrent avec le pâté seulement. Kuntz but beaucoup.

Le souper fini, Trude alla dans le cabinet voisin, étendit une botte de paille sur le plancher, et revint dire à l'étranger : Votre lit est prêt.

— Bonne nuit, dit le voyageur.

— Dormez en paix, répondit Kuntz.

Le voyageur entra dans sa chambre, en poussa la porte, et se mit à genoux pour faire sa prière....

Trude alla s'étendre sur son lit.

Kuntz laissa tomber sa tête entre ses deux mains.

Au bout d'un instant, le voyageur se releva, détacha sa ceinture, dont il se fit un traversin, et accrocha ses habits à un clou. Le clou était mal scellé; il tomba, entraînant les habits qu'il devait soutenir.

Le voyageur essaya de le fixer de nouveau dans la muraille en frappant dessus avec son poing. L'ébranlement causé par cette tentative fit tomber un objet suspendu de l'autre côté de la cloison. Kuntz tressaillit, chercha craintivement des yeux l'objet dont la chute venait de le tirer de sa rêverie. C'était le couteau deux fois

maudit qui avait tué le père par la main du fils, et la sœur par la main du frère. Il était tombé près de la porte de la chambre qu'occupait l'étranger.

Kuntz se leva pour l'aller ramasser. En se baissant, son regard plongea par le trou de la serrure dans la chambre de son hôte. Celui-ci dormait, la tête appuyée sur sa ceinture. Kuntz resta l'œil sur la serrure, la main sur le couteau. La lampe s'éteignit dans la chambre de l'étranger.

Kuntz se retourna vers Trude, pour voir si elle dormait.

Trude était appuyée sur son coude, les yeux fixes; elle regardait Kuntz. — Lève-toi et éclaire-moi, puisque tu ne dors pas, dit Kuntz.

Trude prit la lampe; Kuntz ouvrit la porte; les deux époux entrèrent.

Kuntz mit la main gauche sur la ceinture. Il tenait le couteau de la main droite.

L'étranger fit un mouvement. Kuntz frappa. Le coup était si sûrement donné, que la victime n'eut la force que de dire ces deux mots : Mon père!

Kuntz venait de tuer son fils.

Le jeune homme s'était enrichi à l'étranger et revenait partager sa fortune avec ses parens.

Voilà le drame de Werner, et la légende du Schwarrbach.

On peut juger jusqu'à quel point un pareil souvenir me préoccupait. Le désir de voir l'auberge qui avait été le théâtre de ces terribles événemens m'avait surtout déterminé à prendre le chemin du mont Gemmi. Il y avait bien, une lieue au-delà de l'auberge, certaine descente que les gens du pays eux-mêmes regardent comme un des plus effrayans cols des Alpes; ce qui ne promettait pas à ma tête, si disposée aux vertiges, une grande liberté d'esprit pour admirer le travail des hommes qui ont pratiqué cette descente, et le caprice de Dieu qui a dressé là les rochers contre lesquels elle rampe. Mais à force de penser à l'auberge et au chemin facile qui y conduit, j'avais fini par m'étourdir sur le chemin infernal par lequel on en sort.

Pendant que je repassais dans mon esprit tout ce drame, nous avions gravi la montagne. En arrivant sur son plateau, un

vent froid nous prit tout à coup. Tant que nous avions monté, il passait au-dessus de notre tête, et nous ne l'avions pas senti. Parvenus au sommet, rien ne nous garantissait plus, et il descendait par bouffées terribles des pics de l'Altels et du Gemmi, comme pour garder à lui le domaine de la mort et repousser les vivans dans la vallée où ils peuvent vivre.

Il était d'ailleurs impossible d'inventer une décoration plus en harmonie avec le drame. Derrière nous, la délicieuse vallée de la Kander (Kander-thal), jeune, joyeuse et verte; devant nous, la neige glacée et les rochers nus; puis, au milieu de ce désert, comme une tache sur un drap mortuaire, l'auberge maudite qui vit se passer la scène que nous venons de raconter.

A mesure que j'approchais, l'impression était plus vive. J'en voulais au ciel qui était d'un bleu d'azur transparent, et au soleil joyeux qui éclairait cette chaumière : j'aurais voulu voir l'atmosphère épaissie par les nuages; j'aurais voulu entendre les sifflemens de la tempête, faisant rage autour de cette cabane. Rien de tout cela. Du moins, sans doute, la mine sauvage de nos hôtes allait s'harmonier avec les souvenirs qui les entouraient. Point : deux beaux enfans, blancs et roses, un petit garçon et une petite fille, jouaient sur le seuil de la porte, creusant des trous dans la neige avec un couteau. Un couteau! comment leurs parens étaient-ils assez imprudens pour laisser encore un couteau aux mains de leur fils! Je le lui arrachai vivement; le pauvre petit me laissa faire, et se mit à pleurer.

J'entrai dans la cabane; l'hôte vint à moi : c'était un gros homme, de trente-cinq à quarante ans, bien gras et bien gai. — Tenez, lui dis-je, voilà un couteau que j'ai repris à votre fils, qui jouait avec sa sœur. Ne lui laissez plus une pareille arme entre les mains, vous savez ce qu'il en pourrait résulter? — Merci, monsieur, me dit-il en me regardant avec étonnement. — Mais il n'y a pas de danger. — Pas de danger, malheureux! Et le 24 février?

L'hôte fit un geste marqué d'impatience.

— Ah! dis-je, vous comprenez?

En même temps je jetai les yeux autour de moi; la disposition intérieure de la cabane était bien la même que du temps de Kuntz. Nous étions dans la première chambre; en face de nous, dans un

enfoncement, était non plus le grabat de Trude, mais un bon lit suisse aussi large que long ; à gauche était le cabinet où le voyageur avait été assassiné. J'allai à la porte de ce cabinet, je l'ouvris, une table était servie, attendant les hôtes qui passent journellement ; je regardai le plancher, il me semblait que j'allais y retrouver les traces du sang.

— Que cherchez-vous, monsieur, me dit l'hôte, avez-vous perdu quelque chose?

— Comment, dis-je, répondant à ma pensée et non à sa demande, avez-vous eu l'idée de faire de ce cabinet une salle à manger?

— Pourquoi pas? fallait-il y mettre un lit comme l'avait fait mon prédécesseur? Un lit est chose inutile ici, où peu de voyageurs s'arrêtent pour passer la nuit.

— Je le crois bien, après l'événement affreux dont cette cabane a été témoin....

— Allons! encore un, grommela l'hôte entre ses dents, avec une expression de mauvaise humeur qu'il ne cherchait pas même à cacher.

— Mais vous, continuai-je, comment avez-vous eu le courage de venir habiter cette maison?

— Je ne suis pas venu l'habiter, monsieur, elle a toujours été à moi.

— Mais avant d'être à vous?

— Elle était à mon père.

— Vous êtes le fils de Kuntz?

— Je ne me nomme pas Kuntz, je me nomme Hantz.

— Oui, vous avez changé de nom, et vous avez bien fait.

— Je n'ai pas changé de nom, et Dieu merci, j'espère n'en changer jamais.

— Je comprends, me dis-je à moi-même, Werner n'aura pas voulu.....

— Tenez, monsieur, expliquons-nous, me dit Hantz.

— Je suis bien aise que vous alliez au-devant de mes désirs, je n'aurais pas osé vous demander de détails sur des évènemens qui paraissent vous toucher de si près, tandis que maintenant vous allez me dire..... n'est-ce pas?

— Oui, je vais vous dire ce que j'ai dit vingt fois, cent fois,

mille fois; je vais vous dire ce qui depuis quinze ans me fait damner, moi et ma femme, ce qui finira un beau jour par me faire faire quelque mauvais coup.

— Ah! des remords! me dis-je à demi-voix.

— Car, continua-t-il avec désespoir, une persécution pareille lasserait la patience de Calvin lui-même. Il n'y a ni 24 février, ni Kuntz, ni assassinats; cette auberge est aussi sûre pour le voyageur que le sein de la mère pour l'enfant; et il le sait mieux que personne, le brigand qui est cause de tout cela, puisqu'il est resté quinze jours ici.

— Kuntz?

— Et mon Dieu non, je vous dis qu'il n'y a jamais eu à vingt lieues à la ronde un seul homme du nom de Kuntz, mais un misérable qu'on appelait Werner.

— Comment! le poète?

— Oui, monsieur, le poète, car c'est comme cela qu'ils l'appellent tous; — eh bien! monsieur, le poète est venu chez mon père, il aurait mieux valu, pour son repos dans l'autre monde et pour le nôtre dans celui-ci, qu'il se rompît le cou en grimpant le rocher que vous allez descendre. Il est donc venu; c'était en 1813, je m'en souviens comme si c'était aujourd'hui: une honnête et digne figure, monsieur; impossible de rien soupçonner. Aussi quand il a demandé à mon pauvre père de rester huit ou dix jours avec nous, mon père n'a pas fait d'objection, il lui a dit seulement : — Dame, vous ne serez pas bien; je n'ai que ce cabinet-là à vous donner. L'autre, qui avait son coup à faire, a répondu : C'est bon. — Alors nous l'avons installé là, là où vous êtes. — Nous aurions dû nous douter de quelque chose cependant; car, dès la première nuit, il s'est mis à parler tout haut comme un fou. Je crus qu'il était malade, je me levai pour regarder par le trou de la serrure, c'était à faire peur; il était pâle, il avait les cheveux rejetés en arrière, les yeux tantôt fixes, tantôt égarés; par momens il restait immobile comme une statue, tout à coup il gesticulait comme un possédé, et puis il écrivait, il écrivait..... des pattes de mouches, voyez-vous, ce qui est toujours mauvais signe, si bien que cela dura quinze jours ou plutôt quinze nuits, parce que dans le jour il se promenait tout autour de la maison. C'est moi qui le conduisais.

Enfin après quinze jours, il nous dit : — Mes braves gens, j'ai fini, je vous remercie. — Il n'y a pas de quoi, répondit mon père, vu que je ne vous ai pas beaucoup aidé, je crois. — Plus que vous ne pensez, répondit-il. — Alors il paya, je dois le dire, il paya même bien, et puis il partit.

Un an se passa tranquillement sans que nous entendissions parler de lui. Un matin, c'était en 1815, je crois, deux voyageurs entrèrent, regardèrent attentivement l'intérieur de notre auberge. — Tiens, dit l'un, voilà la faux. — Tiens, dit l'autre, voilà le couteau. — C'était une belle faux toute neuve que je venais d'acheter au Kandersteg, et un vieux couteau de cuisine, qui n'était plus bon qu'à casser du sucre, et qui était accroché à un clou près de la porte du cabinet... Nous les regardions avec étonnement, mon père et moi, lorsque l'un d'eux s'approcha, et me dit : — N'est-ce pas ici, mon petit ami, qu'a eu lieu le 24 *février*, cet horrible assassinat? — Nous restâmes, mon père et moi, comme deux hébétés. — Quel assassinat? dis-je... — L'assassinat commis par Kuntz sur son fils. — Alors je leur répondis ce que je viens de vous répondre.

— Connaissez-vous M. Werner, continua le voyageur?

— Oui, monsieur, c'est un brave et digne homme qui a passé quinze jours ici, il y a deux ans, je crois, et qui n'avait qu'un défaut : c'était d'écrire et de parler toute la nuit, au lieu de dormir.

— Eh bien! tenez, mon ami, voilà ce qu'il a écrit dans votre auberge et sur votre auberge.

Alors il nous donna un mauvais petit livre en tête duquel il y avait 24 *Février*. Jusque-là pas de mal, le 24 février est un jour comme un autre, et je n'ai rien à en dire; mais je n'eus pas lu trente pages, que ce livre me tomba des mains. C'étaient des mensonges, et puis encore des mensonges, et tout cela sur notre pauvre hôtellerie, et tout cela pour ruiner de malheureux aubergistes. Si nous lui avions pris trop cher pour son séjour ici, il pouvait nous le dire, n'est-ce pas? on n'est pas des Turcs pour s'égorger; mais non, il ne dit rien, il paie, il donne un pour-boire même, et puis, le sournois qu'il est, il va écrire que notre maison... ça fait frémir, quoi! c'est une indignité, une infamie. Aussi,

qu'il revienne un poète ici, que j'en retrouve un, qu'il m'en passe un entre les mains, ah! il paiera pour son camarade.

— Comment! rien de ce que raconte Werner n'est arrivé!

— Mais rien du tout, c'est-à-dire pas la moindre chose. — Mon hôte trépignait.

— Mais alors, je conçois que les questions que l'on vous fait là-dessus doivent être fort ennuyeuses pour vous. — Ennuyeuses, monsieur! dites..... Il prit ses cheveux à deux mains..... Dites, il n'y a pas de mots, voyez-vous. C'est au point qu'il ne passe pas une ame vivante, qu'elle ne nous répète la même chanson. Tant que la faux et le couteau sont restés là : — Tenez, disait-on, voilà la faux et le couteau. — Mon père les a enlevés un jour, parce qu'à la fin ça l'embêtait d'entendre toujours répéter la même chose. Alors ç'a été une autre antienne. — Ah! ah! disaient les voyageurs, ils ont retiré la faux et le couteau; mais voilà encore le cabinet. — Diable! — Oui. — Oui, ma foi, c'est vrai. — Ah! monsieur, c'était à se manger le cœur, ils en ont abrégé la vie de mon père de plus de dix ans. Entendre dire de pareilles choses sur la maison où l'on est né, l'entendre dire par tout le monde, et cela chaque jour que Dieu fait, et plutôt deux fois qu'une encore, c'est à n'y plus tenir; je donnerai la baraque pour cent écus. Oui, je ne m'en dédis pas, voulez-vous me l'acheter cent écus? je vous la donne, et le mobilier avec, et je m'en irai, et je n'entendrai plus parler ni de Werner, ni de Kuntz, ni de la faux, ni du couteau, ni du 24 février, ni de rien.

— Voyons, voyons, mon hôte, calmez-vous, et faites-nous à dîner, cela vaudra mieux que de vous désespérer.

— Qu'est-ce que vous voulez manger? répondit notre homme, se calmant tout à coup, et levant le coin de son tablier qu'il passa dans sa ceinture.

— Une volaille froide.

— Ah! oui, une volaille! cherchez-en une ici. C'était bien autre chose quand on voyait des poules. Il a mis une poule dans son affaire; je vous demande un peu, une poule!... faut croire qu'il ne les aimait pas, ou bien alors c'était une rage.

— Tout ce que vous voudrez, peu m'importe; vous me préparerez cela pendant que j'irai faire un tour dans les environs.

— Dans une demi-heure vous trouverez votre dîner prêt.

Je sortis, partageant bien sincèrement le désespoir de ce pauvre homme; car telle est en effet la puissance de la parole du poète, que, dans quelque lieu qu'il la sème, ce lieu se peuple à sa fantaisie de souvenirs heureux ou malheureux, et qu'il change les êtres qui l'habitent en anges ou en démons.

Je me mis en course aussitôt, mais l'explication de Hantz avait fait un singulier tort à son paysage. L'aspect en était toujours gigantesque et sauvage, mais le principe vivifiant était détruit; mon hôte avait soufflé sur le fantôme du poète et l'avait fait évanouir. C'était une nature terrible, mais déserte et inanimée; c'était la neige, mais sans tache de sang; c'était un linceul, mais ce linceul ne couvrait plus de cadavre.

Ce désenchantement abrégea d'une bonne heure au moins ma course topographique sur le plateau où nous étions parvenus. Je me contentai de jeter un coup-d'œil à l'orient sur le double sommet auquel la montagne doit son nom de *Gemmi*, dérivé probablement de *Geminus*, et à l'ouest, sur le vaste glacier de Lammern, toujours *mort* et *bleu*, comme l'a vu Werner. Quant au lac de la Daube (*Dauben see*), et à l'éboulement du Renderhorn, j'avais vu l'un en venant, et j'allais être obligé de côtoyer l'autre en m'en allant. Je rentrai donc au bout d'une demi-heure à peu près, et trouvai mon hôte exact et debout près d'une table passablement servie.

En partant, je promis à ce brave homme d'aider de tout mon pouvoir à détruire la *calomnie* dont il était victime. Je lui ai tenu parole, et si quelqu'un de mes lecteurs s'arrête jamais à l'auberge du Schwarrbach, je lui serai fort obligé de dire à Hantz que j'ai, dans un livre dont sans cela il ignorerait probablement à tout jamais l'existence, rétabli les faits dans leur plus exacte vérité.

Nous n'avions pas fait vingt minutes de chemin que nous nous trouvâmes sur les bords du petit lac de la Daube. C'est, avec celui du Saint-Bernard et celui du Faulhorn, l'un des plus élevés du monde connu. Aussi, comme les deux autres, est-il inhabité; aucun hôte ne peut supporter la température de ses eaux, même pendant l'été.

Le lac dépassé, nous nous engageâmes dans un petit défilé, au bout duquel nous aperçûmes un châlet abandonné. Willer me

dit que c'était au pied de cette cabane que commençait la descente. Curieux de voir ce passage extraordinaire, et retrouvant mes jambes, fatiguées par trois heures de mauvais chemin, je hâtai le pas à mesure que j'avançais, si bien que j'arrivai en courant à la cabane.

Je jetai un cri, et fermant les yeux, je me laissai tomber en arrière.

Je ne sais si quelques-uns de mes lecteurs ont jamais connu cette épouvantable sensation du vertige, si, mesurant des yeux le vide, ils ont éprouvé ce besoin irrésistible de se précipiter; je ne sais s'ils ont senti leur cheveux se dresser, la sueur couler sur leur front, et tous les muscles de leur corps se tordre et se raidir alternativement, comme ceux d'un cadavre au toucher de la pile de Volta; s'ils l'ont éprouvé, ils savent qu'il n'y a pas d'acier tranchant dans le corps, de plomb fondu dans les veines, de fièvre courant dans les vertèbres, dont la sensation soit aussi aiguë, aussi dévorante que celle de ce frisson, qui, dans une seconde, fait le tour de tout votre être; s'ils l'ont éprouvé, dis-je, je n'ai besoin, pour leur tout expliquer, que de cette seule phrase : J'étais arrivé en courant jusqu'au bord d'un rocher perpendiculaire, qui s'élève à la hauteur de seize cents pieds au-dessus du village de Louëche; un pas de plus, j'étais précipité.

Willer accourut à moi; il me trouva assis, écarta mes mains que je serrais sur mes yeux, et me voyant près de m'évanouir, il approcha de ma bouche un flacon de kirchenwaser dont j'avalai une large gorgée; puis, me prenant sous le bras, il me conduisit ou plutôt me porta sur le seuil de la cabane.

Je le vis si effrayé de ma pâleur, que, réagissant à l'instant même par la force morale sur cette sensation physique, je me mis à rire pour le rassurer, mais c'était d'un rire dans lequel mes dents se heurtaient les unes contre les autres, comme celles des damnés qui habitent l'étang glacé de Dante.

Cependant, au bout de quelques instans, j'étais remis. J'avais éprouvé ce qui m'est habituel en pareille circonstance, c'est-à-dire un bouleversement total de toutes mes facultés, suivi presque aussitôt d'un calme parfait. C'est que la première sensation appartient au physique qui terrasse instinctivement le moral, et la seconde

au moral, qui reprend sa puissance raisonnée sur le physique; il est vrai que parfois ce second mouvement est chez moi plus douloureux que le premier, et que je souffre plus encore du calme que du bouleversement.

Je me levai donc d'un air parfaitement tranquille, et je m'avançai de nouveau vers le précipice dont la vue avait produit en moi l'effet que j'ai essayé de décrire. Un petit sentier, large de deux pieds et demi, se présentait, je le pris d'un pas en apparence aussi ferme que celui de mon guide; seulement, de peur que mes dents ne se brisassent les unes contre les autres, je mis dans ma bouche un coin de mon mouchoir replié vingt fois sur lui-même.

Je descendis deux heures en zig-zag, ayant toujours, tantôt à ma droite, tantôt à ma gauche, un précipice à pic, et j'arrivai sans avoir prononcé une seule parole au village de Louëche.

— Eh bien ! me dit Willer, vous voyez bien que ce n'est rien du tout.

Je tirai mon mouchoir de ma bouche et je le lui montrai; le tissu était coupé comme avec un rasoir.

ALEX. DUMAS.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE.

30 juin 1834.

Il était facile de prévoir les élections qui viennent d'éclore. Pour un œil attentif, il était évident que l'opposition paierait, dans une réélection générale, les fautes sans nombre qu'elle a commises, les imprudences et les folles théories de son avant-garde, les préjugés, les vieilles et aveugles routines de ses traîneurs. Ce n'est pas non plus la première fois qu'ayant à opter entre la probité politique et la rouerie la plus scandaleuse et la plus avérée, les électeurs se soient empressés de voter pour ceux qu'ils estimaient le moins. Pareille chose arriva aux élections de 1824, où les colléges soutinrent si vigoureusement le ministère de M. de Villèle. Alors, comme aujourd'hui, on était avide de paix et de repos; mais il n'est pas dans la nature des roués politiques de procurer la paix et le repos à ceux qui leur confient la direction des affaires.

Ce qui a fait surtout la force du pouvoir dans les élections, c'est que les électeurs savent très bien que l'opposition n'a pas en ses mains les remèdes aux maux que cause le ministère. Si l'opposition avait nettement formulé ses projets d'économies, indiqué les moyens qu'elle croit propres à maintenir la paix tout en faisant respecter la France, si les députés qui siégeaient sur les bancs de la gauche dans la dernière session avaient saisi plus souvent l'occasion d'énoncer avec franchise leurs projets d'avenir, on

pourrait s'étonner avec raison de l'insouciance que viennent de leur témoigner la plupart des collèges électoraux; mais aujourd'hui l'opposition en est arrivée à ce point d'abandon de soi-même où l'on a besoin de se retremper par les fautes de ses adversaires. C'est au pouvoir maintenant à la remettre en honneur et en lumière, et l'on peut s'en fier au pouvoir de ce soin-là. Il est en bonne route, et il n'y manquera pas.

Aussi la partie sensée du ministère éprouve-t-elle plutôt de l'embarras que de la joie de la victoire qui vient d'être remportée, et tandis que M. Thiers, le grand faiseur électoral de 1834, s'applaudit de toutes ses forces, géantise et se gonfle du succès de ses circulaires, de ses flatteries, de ses menaces, de ses promesses, qui ne seront jamais tenues, et se fait fort de triompher des obstacles à venir par tous ces subterfuges de bas aloi qu'il a mis en œuvre auprès de la France électorale, M. Guizot gémit en secret de la situation où il se trouve, lui et ses collègues. De leur côté, mus par la même pensée, M. de Broglie et M. Royer-Collard, que leur situation ne force pas à étaler une satisfaction officielle, vont se plaignant tout haut à leurs amis de l'empressement inhabile avec lequel on use ce régime, qui en est déjà venu, après quatre ans d'existence, aux remèdes héroïques qui ont déterminé l'agonie de la restauration, à toutes les ruses, à toutes les honteuses manœuvres qui ont été vainement employées à prolonger l'existence de la dernière royauté. C'est que, pour de tels esprits, les majorités ne sont pas des signes infaillibles de durée, pas plus qu'une grosse fortune remise aux mains d'un dissipateur n'annonce qu'il échappera à sa ruine.

La pensée qui occupe uniquement la partie sérieuse du cabinet, celle qui ne consent pas à vivre au jour le jour et à esquiver une difficulté par une pirouette, c'est de ne pas gaspiller cette majorité qu'on vient de trouver si à propos, et dont le vote complaisant est plutôt un acte de charité qu'une marque de confiance. La fraction du cabinet que nous désignons sent confusément qu'il y a beaucoup d'exigences futures et prochaines sous tous ces suffrages; elle voit que le pays a voulu en finir de la crainte et de la peur, de ce système d'anxiété et d'effroi à l'aide duquel on gouverne depuis trois années, qu'il a résolu cette fois de s'en débarrasser sans retour par une immense démonstration en faveur de ce pouvoir qui se montrait toujours tremblant pour la France et pour lui-même, et que, privé de ce grand levier, il faudra désormais au ministère un peu de sollicitude pour les intérêts généraux, un peu de franchise, un peu de capacité, de génie même, et peut-être aussi un peu de probité, si l'on veut rester en place. En conséquence ceux qui pensent ainsi ont résolu, dit-on, de se débarrasser de quelques-uns de leurs collègues.

D'abord, il va sans dire que les élections, toutes ministérielles qu'elles soient, ne constituent pas une approbation absolue de la conduite du ministère, et que les électeurs qui ont envoyé aux chambres les députés que, par un étrange abus de mot, on nomme constitutionnels, n'ont entendu ratifier ni les marchés scandaleux, ni les pots-de-vin, ni les actes arbitraires, ni les abus, ni les désordres de toute espèce qui ont été signalés dans ces derniers temps. Tôt ou tard viendra le jour d'apurer tous ces comptes scandaleux, et le ministre qui ne pourra les justifier, aura beau lever les mains au ciel et s'écrier qu'il a sauvé la patrie, nous doutons que la chambre et les électeurs le suivent au Capitole! Il serait donc plus prudent de les apurer en famille, c'est-à-dire, grace à la non-responsabilité ministérielle établie par la charte-vérité, de pourvoir quelques collègues d'une pairie ou d'une ambassade, peut-être de ces deux choses à la fois, et de les remplacer par d'autres qui puissent venir, le front levé, se placer à la tête de cette majorité qui ne connaît pas encore bien le nom de ses chefs. Hâtons-nous de dire que ce ne sont encore là que des bruits qui courent, des projets qui transpirent à peine, et que se murmurent à l'oreille les esprits clairvoyans qui ont osé les concevoir. Tel qu'on félicite et que l'on congratule comme l'unique auteur de la grande victoire électorale, ne se doute pas que les mains qui pressent la sienne, s'unissent pour le repousser, et que, tout en louant son habileté, on blâme assez ouvertement les moyens qu'elle emploie pour réussir.

Quels moyens, en effet! On a conservé les pamphlets de la ligue et de la fronde, les sales productions de la régence; mais ce serait une source bien plus curieuse, et bien instructive pour l'historien futur du régime actuel, que la collection des biographies scandaleuses et des écrits diffamatoires lancés sur tous les points de la France contre les candidats libéraux, à l'occasion des dernières élections. En regard de cette volumineuse collection, il serait bon de placer la liste des concessions et des faveurs faites ou promises pour soutenir les candidats ministériels. On y verrait, ici des ordres donnés à des régimens de cavalerie pour aller tenir garnison dans une ville, comme il arriva pour l'élection de M. Humann, à Schelestadt, qu'on leurra de l'espoir de posséder un régiment de dragons; à Vendôme, et dans tout le pays où le 4e régiment de hussards se montra de ville en ville pour allécher partout les électeurs. Là, un administrateur des ponts-et-chaussées promettait un pavé magnifique à la ville, et Mortain eut ainsi à se décider entre des pierres neuves et un mandataire usé. Ailleurs, ce n'était ni de la cavalerie, ni des pavés, mais un pont ou une route; point de député ministériel, point de pont, ni de route, on n'en faisait pas mystère, et les lettres du ministre étaient expresses. En d'autres lieux, à

Laval par exemple, la nomination ministérielle entraînait une faveur plus marquante. On consentait à accorder deux pièces de canon de quatre à la compagnie d'artillerie de la garde nationale. Il est des communes où l'on promettait même, à ce prix, de donner des fusils aux gardes nationaux; mais ce n'était là sans doute qu'une promesse. A Valenciennes, où le ministère demandait pour député M. d'Haubersaert, M. Thiers s'était engagé à envoyer en échange trois étalons. A Béziers, pour obtenir M. Viennet, on se contentait de donner des dessins, des plâtres et des livres à la bibliothèque, peut-être les œuvres de M. Viennet! A Strasbourg, au moins l'appât était plus grand. Une dépêche télégraphique, transmise la veille des élections, annonça que le ministre de l'intérieur avait accordé 10,000 francs pour terminer les travaux de curage de l'Ill, depuis Strasbourg jusqu'à l'embouchure du Rhin, afin que les bateaux à vapeur pussent arriver de Cologne. En d'autres localités moins importantes, on se borna à envoyer ou à promettre des statues, quelques fonds pour l'instruction publique, l'autorisation d'élever une fontaine, ou d'abattre quelques arbres qui encombraient la voie publique. On sait ce que M. Thiers avait promis pour sa propre nomination aux électeurs du cinquième arrondissement. C'est tout au plus si l'on peut dire de l'élection de M. Thiers ce que disait Vespasien du produit net d'un certain impôt.

A ces causes, encore bien inaperçues d'un changement dans le cabinet, se joint une question particulière qui embarrasse le ministère. On a beaucoup traité de l'affaire d'Alger, dans le conseil, pendant cette semaine. On se souvient, et nous avons déjà parlé d'une promesse verbale qui avait été emportée par M. de Talleyrand, au sujet d'Alger, lors de son premier départ pour son ambassade. M. de Talleyrand n'avait pu emporter que la promesse bien vague d'évacuer Alger, et cela, grace à M. Molé, alors ministre des affaires étrangères. M. Molé, homme calme et posé, qui apporte avant tout dans les affaires le coup-d'œil d'une saine expérience, ne s'était pas enflammé d'ardeur pour une colonie si mal administrée jusqu'à ce jour, et à charge à la France, sans doute par le fait même de cette mauvaise administration. Cependant, M. Molé déclara qu'il donnerait sa démission plutôt que de consentir à l'évacuation d'Alger, demandée formellement par M. de Talleyrand, au nom de l'Angleterre. M. Molé se fondait avec raison sur la défaveur qui rejaillirait pour le gouvernement de l'abandon d'une conquête qu'il n'avait pas faite, et qui lui avait été léguée par la restauration. « Si le ciel vous envoie quelques occasions d'acquérir de la gloire militaire, disait M. Molé, alors, alors seulement, vous pourrez songer à abandonner Alger; mais jusque-là il est impossible d'y penser. Ce qui serait alors peut-être un acte de sagesse, ne serait aujour-

d'hui qu'une lâcheté. » Mais depuis ce temps, le gouvernement de juillet s'est tellement illustré à Lyon et à Paris, au cloître Saint-Méry, au pont d'Arcole et dans la rue Transnonain, qu'il se prétend arrivé à l'époque que lui montrait en perspective M. Molé. Il est donc fortement question d'abandonner Alger. Toutefois, un gouvernement aussi habile que le nôtre ne pouvait avouer l'abandon d'Alger, même en le commettant. Il a donc fallu trouver un biais, une rouerie, et voici ce qui a été proposé au conseil, disent des personnes bien informées. Alger deviendrait une colonie européenne, c'est-à-dire que le pavillon anglais et celui des grandes puissances flotteraient sur la Cashauba, près du nôtre. Les frais de l'occupation seraient supportés par les puissances alliées ou associées, c'est-à-dire que les troupes d'occupation seraient anglaises, allemandes et françaises. Le gouverneur de la colonie serait élu, à la majorité, par les puissances, et l'on pense bien que ce n'est pas la France qui l'emporterait. Enfin, nous ouvririons le port d'Alger à toutes les nations, c'est-à-dire à l'Angleterre, qui navigue le plus sur cette route, et nous nous acheminerions tout doucement à une transaction dans laquelle l'Angleterre resterait maîtresse de notre conquête, et agrandirait à nos dépens ses établissemens d'Afrique. Tel sera le premier résultat bien positif de la quadruple alliance.

Il se peut que cette combinaison ne l'emporte pas; mais elle a été conçue, et, si on n'ose pas la risquer, c'est uniquement parce qu'il a fallu s'avouer, au milieu même du triomphe des élections, qu'on n'est ni assez fort, ni assez stable pour supporter le fardeau d'impopularité qui s'attacherait à cette mesure, et parce que pas un des ministres n'a eu le courage de se mettre au cou cette lourde pierre. Nous nous trompons : un ministre, un seul, et on peut facilement se nommer, se trouvait assez grand pour tenter cette entreprise, assez puissant pour la faire réussir, assez éloquent et assez habile pour en démontrer aux chambres l'avantage et l'opportunité. Nous ne doutons pas en effet qu'il eût trouvé facilement des flots de paroles à verser du haut de la tribune, pour prouver que nous gagnerions de l'influence, de l'argent et de la gloire, en abandonnant la conquête de Charles X; mais ses collègues du ministère se sont montrés peu disposés à le soutenir et à l'aider dans son dévouement excessif aux projets d'en haut. La question a donc été reportée à quelques jours, et le projet de colonisation européenne va mûrir dans les cerveaux ministériels, avec le projet non moins embarrassant des forts détachés.

Le parti prudent du ministère ne se dispose pas à entrer aussi légèrement que le ministre dont nous parlons dans la session qui va s'ouvrir. Cette session pourrait bien être semée de quelques embarras, et en pre-

parer d'autres plus grands encore. La conduite demi-hardie, demi-habile du parti légitimiste est bien faite pour faire naître quelques réflexions parmi les soutiens du pouvoir. Ce premier pas fait dans l'esprit de l'époque et dans la discipline prouve déjà un grand progrès dans ses idées. C'est grace à son intervention que quelques-unes des parties les plus gangrenées du cancer ministériel ont été retranchées de la chambre. M. Mahul, M. Madier-Montjau, et quelques autres énergumènes sans talent ont été écartés par le concours du parti royaliste, qui a presque partout voté pour des capacités, tandis que le ministère, qui est composé d'hommes de talent et d'esprit, on ne peut le nier, portait dans toutes les localités les hommes les plus nuls et les moins propres à remplir leur mandat. De tous les reviremens, de tous les changemens de rôles que nous avons vus depuis plusieurs années, celui-ci n'est ni le moins triste, ni le moins déplorable. Des hommes qui, pendant quinze ans, poussèrent en avant la restauration avec une vivacité inouie, qui la démolirent en la montrant au pays comme un gouvernement ennemi des lumières et des progrès, et que toute amélioration sociale faisait trembler, n'ont rien trouvé de mieux, une fois parvenus eux-mêmes au pouvoir, que d'arrêter tout progrès, et de faire aussi la guerre à tout ce qui porte la lumière à son front. La restauration voulait rétrograder, ceux-ci veulent rester stationnaires; tâche encore plus difficile que l'autre, ou du moins tout aussi impossible à accomplir, surtout aujourd'hui que les débris de la restauration eux-mêmes marchent en avant, et, quels que soient leurs desseins d'ailleurs, se jettent en éclaireurs sur les routes. Ce fait est important. Il prouve que rien ne peut plus s'accomplir aujourd'hui que par la popularité, et que le seul, l'unique moyen de créer un pouvoir, ou d'en détruire un autre, c'est de servir la cause du progrès social. Mais le parti légitimiste ne s'en tiendra pas, à ce qu'il paraît, à l'essai qu'il vient de faire. Il lui a fallu trois années pour lever la grande difficulté du serment; on assure qu'il se prépare déjà à jouer un grand rôle dans les élections prochaines. On sait que ce parti se compose surtout de grands propriétaires. Des délégations seront faites par eux à tous leurs parens, à tous ceux qui les approchent, afin de les faire figurer dans les colléges. Telle propriété de la Provence, de la Franche-Comté ou de la Normandie qui a donné cette année un électeur, en produira vingt dans les élections prochaines. Cette tactique est adroite et profonde, et le ministère le plus roué, fût-il présidé par M. Thiers, aura beaucoup de peine à la contreminer.

En attendant, le petit noyau légitimiste qui va figurer dans la chambre, offrira trois nuances bien distinctes. La première est celle que représentent M. de Balzac, l'ancien secrétaire-général de M. de Martignac,

M. Blin de Bourdon, l'ancien préfet du Pas-de-Calais et de l'Oise, qui travailla si fort en 1824 les élections dans ce dernier département, et M. Jacquinot de Pampelune, dont le nom se rattache aux plus tristes souvenirs qu'ait laissés la restauration; cette nuance est la plus active, la plus envahissante des trois. Quelques pas encore dans la route qu'il poursuit, et le ministère se trouvera au niveau du banc où siégeront ces nouveaux membres; M. de Balzac pourra bien alors, sans trop d'efforts, devenir secrétaire-général de M. Thiers, M. Blin de Bourdon passer préfet, et M. Jacquinot de Pampelune reprendre sa place de procureur-général, qu'il remplirait aussi convenablement que M. Persil et M. Martin (du Nord). Qu'a fait M. Jacquinot de Pampelune que n'aient fait ou que ne feront ces messieurs? Il a vanté les cours prévotales comme M. Persil vante les conseils de guerre; il a voté pour tous les projets ministériels contre la liberté de la presse, comme ferait demain M. Martin, s'il y avait lieu; il a demandé que non-seulement les auteurs, mais les libraires et les imprimeurs fussent responsables, comme le demandent tous les gens du roi de juillet; il a voulu que les prévenus arrêtés fussent privés de toute communication avec leurs avocats et leurs défenseurs, comme le procureur-général près de la cour des pairs vient de faire pour M. Marrast; il s'est opposé constamment à ce que le jury fût investi de la connaissance des délits de la presse; il s'est montré, toute sa vie, l'ennemi cruel de toute liberté, de toute publicité; en vérité, c'est un homme qui manque essentiellement à ce ministère.

Le parti légitimiste, en qui l'on ne peut méconnaître quelquefois des lueurs de cet esprit de finesse et d'ironie qui caractérise les salons du faubourg Saint-Germain, a tellement reconnu cette identité, qu'il s'est hâté d'expédier à la chambre et M. de Balzac, et M. Blin de Bourdon, et surtout M. Jacquinot de Pampelune, avec la double mission de se rallier au pouvoir, de le ruiner comme ils ont ruiné celui qu'ils servaient autrefois avec tant de zèle, et aussi d'ouvrir la porte des affaires à leurs amis, qui porteront la sape dans l'intérieur de l'édifice. On peut prévoir avec quelque certitude que cette nuance de l'opposition royaliste votera souvent avec le ministère : non pas qu'elle se propose absolument d'aller à lui, mais parce qu'infailliblement le ministère se rapprochera d'elle par la seule force des choses.

M. Berryer et ses amis, peu nombreux à la chambre, mais énergiques et éloquens, hâteront ce moment par la vivacité et la nature de leur opposition. Ceux-là représentent le parti légitimiste que se refuse à représenter légalement M. de Chateaubriand; celui qui n'a conservé de l'ancien régime que ses affections personnelles, et qui ne prétend gouverner

qu'en créant une monarchie plus populaire, non pas seulement que la royauté citoyenne, mais encore que la république. Cette utopie n'est peut-être pas réalisable, mais elle est généreuse, et elle portera quelques fruits. La nuance qui l'a conçue se trouvera souvent sur le terrain de l'opposition, comme elle s'est trouvée près d'elle dans les élections; des efforts communs qui seront faits dans un but différent sortiront quelquefois des résultats utiles. Cette fusion momentanée sera toujours dans l'intérêt des améliorations, et le pouvoir, comprimé qu'il sera par ces deux oppositions, dépassé, assailli de réclamations et de nécessités de tout genre, se verra un jour forcé de s'unir ouvertement au parti rétrograde ou de passer dans les rangs du parti national. Dans tous les cas, il lui faudra mettre fin à ce système de rouerie qui consiste à ameuter les partis les uns contre les autres, à pêcher en eau trouble, et à s'engraisser à la faveur des haines et des discordes qu'il entretient.

La troisième nuance légitimiste de la chambre, qu'on pourrait nommer la seconde, et que représentent M. de Lamartine et quelques autres, a pris pour bannière les améliorations matérielles; mais il se pourrait que ce ne fût là qu'une bannière : peut-être un jour sera-t-elle appelée à jouer le rôle du parti Agier, en faveur d'une des fractions légitimistes que nous venons d'indiquer. Par une singularité remarquable, M. Agier, élu à Parthenay, figurera peut-être dans ce parti.

L'opposition libérale se divise aussi en plusieurs nuances bien marquées, qui répondent assez fidèlement à celles que nous avons montrées. Nous les esquisserons plus tard, ainsi que l'ensemble de la nouvelle chambre. On verra qu'elle n'est pas aussi complètement dévolue au pouvoir qu'on pourrait le penser, et que rien n'était plus sensé que l'anxiété du haut et suprême personnage, qui, loin de partager la joie de ses partisans, s'écriait le 22 juin, avec douleur : « Je répondrais d'un règne de vingt ans, si j'avais eu seulement quinze jours de plus pour travailler les élections! » Mais ces quinze jours ont manqué, et à cette habileté à laquelle nous rendons hommage, se joindrait celle de M. de Villèle, qu'on ne pourrait se refuser encore bien long-temps à éluder des promesses que la nation s'apprête à réclamer avec une énergie qui n'admettra ni détours ni ruses.

Nous ne parlerons point de la chambre des pairs qui ne change pas, et qui ne se recrute que des fruits pourris tombés de l'arbre ministériel, vastes et silencieuses gémonies formées de tous les cadavres des centres, restés sur les champs de bataille parlementaires. Mais si la chambre des pairs ne donne pas signe de vie, en revanche la cour des pairs fait beaucoup parler d'elle. C'est un curieux spectacle qu'offre celui de cette *chambre ardente*, de ce tribunal étoilé, au milieu du repos, de la paix et de l'in-

différence générale, que cette passion de recherches inutiles, nous le pensons, que ces rigueurs d'un autre temps, que ces arrestations, ces incarcérations légèrement ordonnées, plus légèrement révoquées, que ce luxe de police, ce faste d'arbitraire, dont le corps aristocratique couvre la France au nom de l'ordre et de la liberté. Quoi! plusieurs milliers d'individus languissent dans les prisons, les uns depuis plusieurs mois, les autres depuis plusieurs semaines, un grand nombre sans avoir été interrogés, d'autres sous le poids de simples préventions, et cela dans un temps où l'esprit de calme et de tranquillité est si grand, qu'on n'a pas même assez de mouvement dans les idées pour se livrer à l'indignation que causent ces mesures. Il a fallu qu'un journal de Saint-Pétersbourg se chargeât de cette tâche. La *Gazette Impériale* fait remarquer que la révolution qui a éclaté dans les rues de la capitale à la mort d'Alexandre n'a pas autant encombré les prisons russes que le sont les prisons de Paris et de Lyon, par suite des affaires d'avril, et elle demande si c'est bien la peine de faire tant de bruit du régime constitutionnel et de la liberté qui produisent de tels résultats. Pour notre part, nous renonçons à répondre. Nous parlions tout-à-l'heure du parti de la restauration qui était appelé à rentrer aux affaires; mais c'est ici la restauration en masse qui tient la hache levée sur le cou de la révolution. Ce sont les divers ministères de Louis XVIII et de Charles X qui jugent les fauteurs des troubles de juillet 1830, les coupables écrivains opposés à M. de Polignac, les criminels signataires de la protestation. Comment expliquer autrement la rigueur inouie du secret appliquée à M. Guinard, les horribles traitemens exercés contre tant d'autres? Il y a peu de jours, l'avocat de M. Marrast a vainement intercédé auprès de la commission de la chambre des pairs, pour conférer avec lui sur ses intérêts privés. Une lettre de change de 2,000 fr., tirée par M. Marrast, pour ses besoins journaliers, cruellement augmentés par sa détention, a été protestée parce que la commission refusait l'autorisation de lever les scellés apposés sur une somme pareille trouvée chez M. Marrast. Je vous le demande, qu'eût fait de mieux en son temps M. Jacquinot de Pampelune ?

Au reste, quoique lentement, l'instruction se poursuit. On nous dit qu'il n'a pas été possible de rattacher les arrestations de Lunéville et de Nancy, aux affaires de Paris et de Lyon, et bien difficile de lier ces deux dernières l'une à l'autre. Il est beaucoup question d'embauchage. Il paraît certain qu'un assez grand nombre de sous-officiers de cavalerie, en garnison à Lunéville, s'étaient donné rendez-vous le soir sur une promenade, pour aviser aux moyens de faire monter à cheval le régiment sans ordres, et qu'une fille publique qui rôdait à quelques pas de là, alla dénoncer ce pro-

jet aux autorités. A Saint-Cyr, on n'a pas trouvé traces d'embauchage, dit-on; dix-neuf malheureux jeunes gens de cette école, détenus quelque temps à l'Abbaye, ont été envoyés comme soldats dans les régimens de ligne, mesure qui ne servira qu'à les aigrir et à répandre de nouveaux fermens dans l'armée, tandis qu'une conduite paternelle bien permise, et toute tracée à l'égard de ces enfans, les eût ramenés à coup sûr. Le véritable embauchage à l'insoumission, celui qui s'exerce chaque jour ouvertement, et dans l'armée et dans le peuple, c'est le pouvoir qui le pratique par ses actes toujours malheureux et révoltans, soit qu'il se livre à la rigueur ou à de lâches faiblesses.

L'arrivée de don Carlos en Angleterre, le départ de don Miguel, et la publication du traité de la quadruple alliance, ont beaucoup ému la vieille diplomatie. On a surtout blâmé le mot *chassé*, introduit pour la première fois dans le langage diplomatique, qui paraît destiné à subir la même révolution que le langage poétique, et à nommer désormais les choses par leur nom. Ce traité, auquel on se plaît à attribuer peu d'importance, en a une réelle, et ses résultats sont déjà fort grands pour le Portugal et pour l'Espagne, qu'il a débarrassés de deux prétendans. Il paraît que don Pédro, qui n'a pas perdu un seul instant de vue le trône du Brésil, et qui songe plus que jamais à y remonter depuis qu'il a reconnu combien sa situation personnelle est précaire à Lisbonne, enrôle en ce moment pour une expédition. Des bureaux d'enrôlement secret ont été ouverts à Paris par les soins d'un personnage qui tient de fort près au gouverneur du jeune Pédro II, et des négociations ont été entamées avec le ministère français pour libérer les navires portugais qui se trouvent à Brest, et qui ont été capturés sur don Miguel. Mais ces bâtimens sont le gage de l'indemnité fixée et due par le gouvernement portugais à la famille du malheureux Sauvinet, incarcéré et ruiné par don Miguel, et le ministre qui livrerait ce gage sans qu'il ait été libéré s'exposerait aux conséquences d'une grave responsabilité devant les chambres et devant l'opinion. A cette époque de pots-de-vin et de marchés, le ministère ne saurait être trop circonspect dans les démarches de ce genre qu'il sera tenté de faire.

On s'occupe encore de l'embarquement mystérieux qui s'est effectué à Brest, et sur lequel le ministère sera bien forcé de s'expliquer. On assure que cet embarquement forcé de trois personnages inconnus ne se rattache pas à une affaire politique, mais à une intrigue du château. On dit en outre que le principal personnage, celui qui a fait le plus de résistance au moment de l'embarquement, n'est pas une femme, comme on l'avait cru, mais un homme, un homme très obscur d'ailleurs, qui aurait porté ses vues trop haut, et qu'on a jugé à propos de punir à la manière de Louis XIV

envers le Masque de Fer. Or, comme ce n'est pas sous ce rapport qu'il est permis au gouvernement actuel de se rapprocher de la glorieuse monarchie du grand roi, le ministère fera bien d'éclaircir cette affaire devant le public, avant que ces conjectures prennent plus de consistance.

Les élections nous ont éloignés pendant quelque temps des théâtres, mais non pas le public, qui se porte avec empressement à l'extrémité des boulevards, pour voir le fameux acteur Frédérick, dans la *Robert Macaire*, comédie d'une bouffonnerie et d'une verve sans exemple. On court aussi au théâtre des Variétés, où un mauvais vaudeville, composé par vingt ou trente auteurs, et intitulé *Tour de Babel*, attire la foule. C'est que dans ce mauvais vaudeville se trouve une joyeuse parodie où *le Constitutionnel* est mis en scène avec ses nombreux *désabonnés*. Cette plaisante satire contre *le Constitutionnel* a été jugée très diversement; les uns en rient, les autres la blâment et en rient aussi; quant à nous, cette attaque nous semble dans le droit commun. *Le Constitutionnel* a de nombreuses plumes et de longues colonnes pour se défendre. Qu'il oppose le bon sens à l'esprit, le talent à l'ironie, et le public, qui est excellent juge, lui donnera gain de cause; mais il paraît que *le Constitutionnel* est en pénurie de ces moyens-là, car il a préféré les moyens de police et de censure qu'il avait déjà employés sous Charles X, quand il adressa une pétition à ce monarque si lettré pour le supplier de sévir contre le romantisme. Le vieux roi de France se montra plus spirituel que le vieux monarque des journaux; de ces deux caducités ce fut la moins arriérée, la moins absolue, la moins entichée des vieilles choses. Charles X répondit qu'en fait de littérature dramatique il n'avait que sa place au parterre, et *le Constitutionnel* fut réduit à accepter le fâcheux régime de liberté qui depuis quinze ans donnait trente mille livres de rentes à chacun de ses actionnaires. Cette fois, *le Constitutionnel* s'est montré plus avisé, il s'est dit avec raison que la liberté était bien plus facile à comprimer aujourd'hui que sous Charles X, et il est venu trouver M. Thiers, qui est de trop haute naissance pour se contenter d'une simple place au parterre. Le directeur des Variétés a été mandé près du ministre et rudement admonesté. On lui a dit en propres termes qu'on n'était pas *victorieux* dans les élections pour se laisser baffouer soi et ses amis les constitutionnels, et on lui a intimé l'ordre de châtrer la scène en question, sous peine de voir fermer son théâtre. Charles X n'en eût pas fait autant. Il est vrai que Charles X, le despote, n'était pas un ancien rédacteur du *Constitutionnel*.

— Notre prochaine chronique renfermera une revue d'un grand nombre de livres nouveaux dont le défaut d'espace a retardé l'examen.

L'ESPAGNE, SOUVENIRS DE 1823 ET DE 1833 etc. (1). M. Adolphe de Bourgoing ayant fait la guerre pacifique et légitime de 1823 et l'année dernière une promenade d'agrément en Espagne, a estimé que, vu la situation où se trouve cette contrée, il ne pouvait convenablement nous priver des souvenirs qu'il a recueillis sur elle en sa double qualité de militaire et de voyageur.

C'est chose toute simple que M. Adolphe de Bourgoing, qui a cueilli sa part des lauriers que moissonnèrent les vainqueurs du *Trocadero*, s'exalte et se ravisse lui-même à nous conter les moindres de leurs faits d'armes dans la Péninsule. Ainsi, ne croyez pas, je vous prie, qu'il veuille rire et s'amuser quand il compare aux guerriers d'Ossian le prince généralissime et son état-major assistant au passage de la *Bidassoa*, à demi voilés par les vapeurs humides de la rivière et de l'aube naissante.

« La cavalerie était à cheval, s'écrie M. Adolphe deBourgoing,—et nul, par parenthèse, ne s'avisera de lui contester l'exactitude de ce détail; la cavalerie était donc à cheval; le soleil commençait à paraître et réfléchissait ses premiers rayons rougeâtres dans les plaques de cuivre des bonnets d'ours des vieux soldats;.... c'était noble, c'était grand. »

Vous voyez que l'auteur a su élever son style au niveau des exploits qu'il raconte. Je vous parle de son style, parce qu'en vérité je ne saurais autrement que vous dire à propos de son livre. Il n'y faut en effet chercher ni faits nouveaux, ni révélations piquantes, ni observation, ni pensée. M. Adolphe de Bourgoing n'y a voulu lui-même évidemment rien mettre de tout cela.

Je présume qu'à la lecture de quelques-uns des chefs-d'œuvre des acrobates les plus distingués de notre prose nouvelle, se sentant soudainement épris d'un violent amour pour l'expression chatoyante et le mot bondissant, il n'aura pu résister au désir de danser aussi sur la phrase tendue. De cette émulation seront résultés ces *Souvenirs d'Espagne* dans lesquels un mépris surhumain de la langue a trouvé moyen de s'allier à une allure lyrique tout-à-fait divertissante.

Nous ne blâmons pas assurément un militaire d'employer ainsi ses loisirs; mais de pareils essais, plus utiles encore aux délassemens de leur auteur qu'aux jouissances du public, gagneraient peut-être infiniment à rester en portefeuille.

(1) 1 vol. in-8°, chez Dufart, libraire, rue du Bac.

F. BULOZ.

